Gloires de Marie

— PAR —

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Docteur de l'Eglise, fondateur de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

EDITION POPULAIRE

EN VENTE
AU BUREAU DES "*ANNALES*"
STE-ANNE-DE-BEAUPRÉ, QUÉ., CANADA.

GLOIRES DE MARIE

NOTRE DAME DU PERPETUEL-SECOURS

PRIEZ POUR NOUS

Gloires de Marie

— PAR —

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Docteur de l'Eglise, fondateur de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

EDITION POPULAIRE

EN VENTE
AU BUREAU DES "*ANNALES*"
STE-ANNE-DE-BEAUPRÉ, QUÉ., CANADA.

BX 2160
L5
1920
P xxx

Avec la permission des Supérieurs

Imprimatur

† L. N. Card. Begin, Archevêque de Québec.

Québec, 2 février 1920.

922566

AVERTISSEMENT

Cette édition populaire des "Gloires de Marie" par Saint Alphonse de Liguori renferme:

1. Le commentaire du *Salve Regina*.

2. Une notice historique sur la célèbre image de Notre Dame du Perpétuel Secours, suivie d'un certain nombre d'exemples, souvent miraculeux, de la protection que la Très Sainte Vierge accorde à ceux qui l'invoquent avec confiance sous ce beau titre de NOTRE DAME DU PERPETUEL SECOURS.

3. Nous ajouterons quelques pratiques de dévotion envers la Très Sainte Vierge: les plus recommandées par saint Alphonse lui-même.

POURQUOI CE LIVRE ?

1. Pour faire connaître davantage et aimer notre Mère miséricordieuse, et par ce moyen soustraire à la tyrannie du démon le plus grand nombre d'âmes possible.

2. Afin que " les personnes pieuses puissent avoir à peu de frais un livre d'un usage facile et propre à leur inspirer un ardent amour envers Marie.

"O Marie, ajoute le saint Auteur, faites que chacun de ceux entre les mains de qui parviendra ce livre, s'embrase d'amour pour vous."

"Le livre des GLOIRES DE MARIE, écrit le Père Dujardin, est un choix de perles fines, habilement enchâssées dans un cadre qui en rehausse encore l'éclat et la valeur ; c'est une mosaïque de pierres précieuses dont l'aspect attire et charme le regard, l'élève et le purifie, sans le fatiguer jamais ; c'est une nuée qui éclaire et protège, une eau qui rafraîchit et guérit, une manne céleste qui soutient notre vie dans ce désert aride et périlleux, et nous fait parvenir sûrement à la Terre promise, en nous donnant un avant-goût des biens dont elle abonde.

"Lisez une page des GLOIRES DE MARIE, n'importe laquelle, et vous sentirez ces heureux effets."

SALVE REGINA

Nous vous saluons, ô Reine, Mère de miséricorde! notre Vie, notre Douceur, et notre Espérance! nous vous saluons.

Salve, Regina, Mater misericordiæ, Vita, Dulcedo, et Spes nostra, salve.

Nous élevons nos voix vers vous, comme des exilés et de malheureux enfants d'Eve ; nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

Ad te clamamus, exules filii Evæ. Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

De grâce, ô notre Avocate ! tournez vers nous vos regards miséricordieux.

Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

Et après l'exil de cette vie, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie!

Et Jesum, benedictum Fructum ventris tui, nobis post hoc exsilium ostende, o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!

SUPPLIQUE DE L'AUTEUR

A JESUS ET A MARIE

Mon très aimant Rédempteur et Seigneur Jésus-Christ, moi votre misérable serviteur, sachant combien réjouissent votre cœur ceux qui s'efforcent de glorifier votre très sainte Mère, que vous aimez tant, et que vous désirez si vivement de voir aimée et honorée de tout le monde, j'ai formé le dessein de publier ce livre qui traite de ses gloires. Or, je ne sais à qui je le pourrais mieux recommander qu'à vous-même, puisque vous avez tant à cœur la gloire de cette auguste mère. C'est donc à vous que je le dédie et le recommande. Daignez agréer ce faible hommage de mon amour pour vous et pour votre Mère chérie ; protégez-le ; remplissez ceux qui le liront d'une pleine confiance et d'un amour ardent envers cette Vierge Immaculée, en qui vous avez placé l'espérance et le refuge de toutes les âmes rachetées par vous. Et pour récompense de mon humble travail, je vous prie de m'accorder autant d'amour envers Marie, que j'ai voulu en allumer par cet ouvrage dans le cœur de tous mes lecteurs.

Je m'adresse aussi à vous ,ô ma douce Souveraine et ma tendre Mère, Marie. Après Jésus, vous le savez, c'est en vous que j'ai mis toute l'espérance de mon salut éternel ; car, tout mon bien, ma conversion, ma vocation à quitter le monde, et toutes les autres grâces que j'ai reçues de Dieu, je m'en reconnais redevable à votre intercession. Vous savez aussi que, pressé de vous voir aimée de tous les hommes

comme vous le méritez, et de vous donner quelque marque de ma gratitude pour les bienfaits que vous m'avez prodigués, j'ai cherché sans cesse, en public et en particulier, à vous faire connaître en tous lieux et à inspirer à tous le goût des douces et salutaires pratiques de votre culte. J'espère continuer ainsi jusqu'à mon dernier souffle ; mais mon âge déjà avancé et ma santé affaiblie m'avertissent que la fin de mon pèlerinage approche, et que j'entrerai bientôt dans l'éternité ; c'est pourquoi j'ai voulu, avant de mourir, laisser au monde ce livre, afin qu'après moi il continue à vous louer et à porter aussi les autres à publier vos gloires et votre grande bonté envers vos dévots serviteurs. Ma bien-aimée Reine ! j'ai la confiance que ce pauvre don, quoique si inférieur à votre mérite, ne laissera pas d'être agréable à votre cœur généreux, parce que c'est un don tout d'amour. Etendez donc cette main si douce qui m'a délivré du monde et de l'enfer, acceptez mon livre et protégez-le comme une chose qui vous appartient. Mais sachez que j'attends de vous, pour cette légère offrande, une récompense : faites que désormais je vous aime plus ardemment, et que chacun de ceux entre les mains de qui parviendra cet ouvrage, s'embrase d'amour pour vous ; qu'il sente aussitôt croître en lui le désir de vous aimer et de vous voir aimer aussi des autres, et qu'en conséquence il s'emploie de tout cœur à publier vos louanges et à augmenter autant qu'il le pourra chez les autres la confiance en votre puissante intercession. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

Votre très aimant ; quoique très indigne serviteur,

ALPHONSE DE LIGUORI,

du Très Saint Rédempteur.

INTRODUCTION

QU'IL EST NECESSAIRE DE LIRE.

Mon cher Lecteur, et mon frère en Marie, puisque la dévotion qui m'a porté à écrire et qui vous porte maintenant à lire ce livre, nous rend tous les deux heureux enfants de cette bonne Mère, si vous entendez dire que je pouvais m'épargner ce travail, vu qu'il existe déjà tant d'ouvrages savants et renommés sur le même sujet, répondez, je vous prie, par les paroles de l'abbé Francon, dans la Bibliothèque des Pères : "La louange de Marie est une source tellement abondante, que, plus on la dilate, plus elle se remplit, et plus on la remplit, plus elle se dilate." En d'autres termes : cette bienheureuse Vierge est si grande et si sublime, que, plus on célèbre ses louanges, plus on trouve de nouveaux sujets de la louer. Et selon la pensée de saint Augustin, quand même tous les membres des hommes se changeraient en autant de langues, ces langues, si nombreuses fussent-elles, ne sauraient la louer autant qu'elle le mérite.

J'ai vu, il est vrai, une quantité innombrable de livres, grands et petits, qui traitent des gloires de Marie ; mais, considérant qu'ils sont ou fort rares ou trop volumineux ou peu conformes à mon dessein, j'ai pris à tâche d'extraire de tous les auteurs que j'ai pu avoir en main, et d'exposer brièvement, comme on le verra dans cet ouvrage, ce qu'il y a de plus exquis et de plus substantiel dans les sentiments des Pères et des théologiens. Mon désir a été que les personnes pieuses puissent avoir à peu

de frais un livre d'un usage facile et propre à leur inspirer un ardent amour envers Marie ; et les prêtres des matériaux pour des prédications tendant à favoriser le progrès du culte de cette divine Mère.

On est naturellement porté à parler souvent et à faire l'éloge des personnes qu'on aime, afin de voir l'objet de ses affections estimé et loué aussi des autres ; il faut donc supposer bien faible l'amour de ceux qui, tout en se glorifiant d'aimer Marie, pensent peu à parler d'elle et à la faire aimer des autres. Bien différente est la conduite de ceux qui aiment véritablement cette très aimable Dame : ils voudraient publier ses louanges en tout lieu et la voir aimée de tout le monde ; aussi, chaque fois qu'ils le peuvent, soit en public, soit en particulier, ils tâchent de communiquer à tous les cœurs les heureuses flammes dont ils se sentent embrasés envers leur bien-aimée Reine.

Pour se persuader du bien qu'on se fait à soi-même, et qu'on procure aux peuples, en propageant la dévotion envers Marie, il est bon d'entendre ce qu'en disent les docteurs. Selon saint Bonaventure, ceux qui s'emploient à publier les gloires de Marie, sont assurés du paradis ; ce que confirme Richard de Saint Laurent, en disant qu'honorer la Reine des Anges est la même chose que faire l'acquisition de la vie éternelle ; car, ajoute-t-il, cette Dame pleine de gratitude ne manquera pas d'honorer dans l'autre vie ceux qui ont soin de l'honorer dans celle-ci. Et qui d'ailleurs ignore cette promesse de Marie elle-même à ceux qui s'attachent à la faire connaître et aimer sur la terre : *Ceux qui me font connaître, auront la vie éternelle.* Ces paroles, la sainte Eglise les applique à Marie dans l'office de son Immaculée Conception.—Réjouis-toi donc, mon âme, s'écriait saint Bonaventure, qui a déployé tant de zèle à publier

les grandeurs de Marie ; tressaille de joie en elle ; car des biens sans nombre sont réservés à ceux qui la glorifient. Et puisque les saintes Ecritures, ajoute un autre auteur, sont remplies des louanges de Marie ne cessons pas de célébrer de cœur et de bouche cette divine Mère, afin qu'un jour elle nous conduise au royaume des Bienheureux.

Le bienheureux Héming, évêque, avait coutume de commencer ses sermons par les louanges de Marie. La sainte Vierge apparut un jour à sainte Brigitte, et lui parla ainsi : "Dites à ce prélat, qui a coutume de commencer ses sermons par mes louanges, que je veux lui servir de mère, que je présenterai son âme à Dieu, et qu'il fera une bonne mort." En effet, il mourut saintement, en priant, et dans une paix céleste.—On rapporte aussi d'un religieux dominicain, qui terminait ses sermons en parlant de Marie, qu'elle lui apparut au moment de sa mort, le défendit contre les démons, le fortifia, et conduisit elle-même dans le ciel son âme bienheureuse.—Le dévot Thomas A. Kempis représente Marie recommandant à son divin Fils ceux qui publient ses louanges, et la fait ainsi parler : O mon Fils, ayez pitié d'une âme qui m'a aimée et glorifiée.

Pour ce qui concerne l'utilité que retire le peuple de la prédication des gloires de la divine Mère, saint Anselme affirme que, l'auguste sein de Marie étant la voie par laquelle le Fils de Dieu est venu ici-bas sauver les pécheurs, il ne peut se faire que la prédication des louanges de Marie n'amène les pécheurs à se convertir et à se sauver. Et s'il est vrai, comme je le pense, s'il est même indubitable ,comme je le prouverai au Chapitre Ve de cet ouvrage, que toutes les grâces nous sont dispensées uniquement par les mains de Marie, et que tous ceux qui se sauvent, ne sont sauvés que par l'entremise de cette divine Mère, on

peut dire, par une conséquence nécessaire, que le salut de tous les hommes est attaché à la prédication des grandeurs de Marie, et de la confiance en son intercession. Et c'est par ce moyen, on le sait, que saint Bernardin de Sienne sanctifia l'Italie, et que saint Dominique convertit tant de provinces. Saint Louis Bertrand ne prêchait jamais sans exhorter à la dévotion envers Marie ; et il en est de même de beaucoup d'autres.

Le père Paul Segneri le Jeune, célèbre missionnaire, faisait dans toutes ses missions un sermon sur la dévotion à Marie, et il l'appelait son sermon favori. Et nous qui, dans nos missions, avons pour règle invariable de ne jamais omettre le sermon sur la sainte Vierge, nous pouvons attester en toute vérité qu'aucun discours, pour l'ordinaire, n'excite autant la componction, et ne produit autant de fruit que le sermon sur la miséricorde de Marie. Je dis : "Sur la MISERICORDE de Marie ; " car, selon saint Bernard, nous louons, il est vrai, son humilité, nous admirons sa virginité ; mais, parce que nous sommes de pauvres pécheurs, ce qui nous touche et nous attire davantage, c'est d'entendre parler de sa miséricorde ; et certes, c'est sa miséricorde que nous embrassons le plus affectueusement, que nous nous rappelons le plus souvent, et que nous invoquons le plus fréquemment.

Voilà pourquoi, dans cet ouvrage, laissant à d'autres le soin de décrire les autres prérogatives de Marie, je me suis principalement attaché à parler de sa grande miséricorde et de sa puissante intercession. Dans ce dessein, j'ai recueilli, autant qu'il m'a été possible par un travail de plusieurs années, tout ce que les saints Pères et les auteurs les plus célèbres ont dit de la miséricorde et de la puissance de Marie ; et comme cette miséricorde et cette puissance de la bienheureuse

Vierge se trouvent merveilleusement caractérisées dans la magnifique antienne *Salve Reginæ*, que l'Eglise a elle-même approuvée et donnée à réciter pendant la majeure partie de l'année à tout le clergé, régulier et séculier, j'ai entrepris, d'expliquer cette dévote prière.

Pieux Lecteur, si vous agréez mon travail, comme je l'espère, je vous prie de me recommander à la sainte Vierge, afin qu'elle me donne une grande confiance en sa protection ; et si vous me faites la charité de demander pour moi cette grâce, qui que vous soyez, je vous promets de la demander aussi pour vous. Oh ! heureux celui qui s'attache fortement, par l'amour et la confiance, à ces deux ancres de salut, Jésus et Marie ! certainement, il ne périra point. Disons donc, mon cher Lecteur, et répétons l'un et l'autre du fond de notre cœur avec le dévot Alphonse Rodriguez : Jésus et Marie, doux objets de mes amours! que je souffre pour vous, que je meure pour vous, que je sois tout à vous, et plus aucunement à moi-même. Aimons Jésus et Marie, et tâchons de nous sanctifier ; c'est la plus grande fortune à laquelle nous puissions aspirer. Adieu! au revoir dans le paradis, aux pieds de cette tendre Mère et de ce Fils si aimant, pour les louer, les remercier, et les aimer ensemble, en jouissant de leur douce présence pendant toute l'éternité ! *Amen.*

——o——

PRIERE A LA BIENHEUREUSE VIERGE

POUR OBTENIR UNE BONNE MORT.

O Marie, doux refuge des malheureux pécheurs, quand mon âme devra sortir de ce monde, je vous en supplie, ma très douce Mère, par la douleur que vous ressentîtes en voyant votre Fils qui se mourait sur la Croix, assistez-moi alors de votre miséricorde. Eloi-

gnez de moi les ennemis infernaux, et venez vous-même recueillir mon âme, pour la présenter au juge éternel. Ma souveraine, ne m'abandonnez pas. Vous devez être, après Jésus, mon appui dans ce moment redoutable. Priez votre Fils de m'accorder dans sa bonté la faveur de mourir en embrassant vos pieds, et d'exhaler mon âme dans ses saintes plaies, en disant : Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme!

GLOIRES DE MARIE

CHAPITRE I.

Salve, Regina, Mater misericordiæ !
Nous vous saluons, ô Reine, Mère de miséricorde

MARIE, NOTRE REINE, NOTRE MERE.

I.

Combien doit être grande notre confiance en Marie, parce qu'elle est Reine de miséricorde.

L'auguste Vierge Marie ayant été élevée à la dignité de Mère du Roi des rois, la sainte Eglise a raison de l'honorer et de vouloir que tous l'honorent du glorieux titre de Reine.

Si le Fils est Roi, dit saint Athanase, la Mère a le droit d'être tenue Reine et d'en porter le nom. Oui, ajoute saint Bernardin de Sienne, quand Marie consentit à être la Mère du Verbe éternel, à l'instant même et par ce consentement elle mérita et obtint la principauté de la terre, le domaine du monde, le sceptre et la qualité de Reine de toutes les créatures. Et comme l'observe Arnauld de Chartres, si par la chair Marie est unie si intimement à Jésus, comment cette divine Mère serait-elle séparée de son Fils quant à la puissance souveraine ? Il faut donc le reconnaître, la dignité royale n'est pas seulement commune au Fils et à la Mère, mais ils n'ont qu'une seule et même royauté.

Or, si Jésus est Roi de l'univers, c'est de l'univers aussi que Marie est Reine : "Reine de ciel, dit l'abbé Rupert, elle commande à bon droit à tout le royaume de son Fils." De là cette conséquence exprimée par saint Bernardin de Sienne : Autant de créatures servent Dieu, autant doivent servir Marie : les anges, les hommes et tout ce qui existe au ciel et sur la terre, étant soumis à l'empire de Dieu, le sont pareillement à la domination de cette glorieuse Vierge. De là aussi cette exclamation de l'abbé Guéric s'adressant à la divine Mère : Continuez donc, ô Marie, continuez de régner en toute sécurité ; disposez à votre gré des biens de votre Fils ; puisque vous êtes la Mère et l'épouse du Roi de l'univers, vous êtes Reine, et avez droit à l'empire et à la domination sur toutes les créatures.

Marie est donc Reine ; mais sachons-le, pour notre commune consolation, elle est une Reine pleine de douceur et de clémence, toute disposée à répandre ses bienfaits sur notre misère. C'est pourquoi, la sainte Eglise veut qu'en la saluant dans la belle prière que nous méditons, nous lui donnions le titre de Mère de miséricorde. Selon la remarque du Bienheureux Albert le Grand, le nom même de Reine éveille l'idée de compassion, de sollicitude en faveur des pauvres, à la différence du nom d'Impératrice, qui signifie sévérité et rigueur. Et d'après Sénèque, la vraie grandeur des rois et des reines consiste à soulager les malheureux. A la différence donc des tyrans qui gouvernent dans des vues exclusivement personnelles, les rois doivent se proposer pour unique fin le bien de leurs peuples. Et voilà pourquoi, dans la cérémonie de leur sacre, on leur oint la tête d'huile, emblême de miséricorde ; ils sont avertis par là que, sur le trône, ils devront surtout nourrir, envers leurs sujets, des sentiments de commisération et de bonté.

Il est donc du devoir des rois de s'appliquer principalement aux œuvres de miséricorde, mais non au point d'oublier l'exercice de la justice à l'égard des coupables, quand cela est nécessaire. Cependant il n'en est pas ainsi de Marie : elle est Reine, mais elle n'est pas Reine de justice, obligée d'office à punir les malfaiteurs ; elle est Reine de miséricorde, et son unique attribution est d'avoir pitié des pécheurs et de leur ménager le pardon. Telle est la raison du nom de Reine de miséricorde sous lequel, l'Eglise nous apprend à l'invoquer. *J'ai appris ces deux choses*, chantait David ; *que la puissance appartient à Dieu, et que vous êtes, Seigneur, rempli de miséricorde.* Voici sur ces paroles le commentaire du célèbre Gerson, chancelier de Paris : La royauté de Dieu comprend l'exercice de la justice et celui de la miséricorde ; or le seigneur l'a partagé : il s'est réservé à lui-même le règne de la justice, et il a cédé à Marie le règne de la miséricorde, voulant que toutes les grâces accordées aux hommes passent par les mains de cette douce Reine, pour être départies à son gré. Cette explication est confirmée par saint Thomas dans sa préface aux Epitres canoniques ; quand la Bienheureuse Vierge, dit-il, conçut et enfanta le Verbe divin, elle obtint la moitié du règne de Dieu, et devint Reine de miséricorde, Jésus-Christ restant Roi de justice.

Le Père éternel a établi Jésus-Christ Roi de justice, et, en cette qualité, Juge universel du monde ; c'est ce que le Prophète célèbre en ces termes : *O Dieu, donnez votre justice au Fils du Roi.* Seigneur, ajoute ici un savant interprète, vous avez donné à votre Fils la justice, parce que vous avez donné la miséricorde à sa Mère. Avec non moins de bonheur saint Bonaventure paraphrase ainsi les mêmes paroles du Psalmiste : Seigneur ! donnez votre justice au Roi, et votre miséricorde à la Reine, sa Mère.—Ernest,

archevêque de Prague, dit pareillement que le Père éternel a confié au Fils l'office de juger et de punir, et à la Mère celui de compatir et de soulager. A Marie peut donc s'appliquer la prophétie du même David : *Dieu a fait couler sur votre front une huile d'allégresse.* Oui, car Dieu a en quelque sorte sacré de ses propres mains Marie Reine de miséricorde, et nous a donné à nous tous, infortunés enfants d'Adam, un motif de vive allégresse dans la personne de cette grande Reine que nous avons au ciel, et qui est toute détrempée du baume de la miséricorde, comme dit saint Bonaventure, et toute pleine de l'huile d'une maternelle tendresse à notre égard.

Le bienheureux Albert-le-Grand fait intervenir ici, de la manière la plus heureuse, l'histoire de la reine Esther, qui fut d'ailleurs une des figures de notre Reine Marie.

On lit au livre d'Esther, que, sous le règne d'Assuérus, un édit fut publié qui condamnait à la mort tous les Juifs de ses Etats. Alors Mardochée, l'un des condamnés, recommanda leur salut à Esther, et la pria d'intercéder pour eux auprès du Roi, afin d'obtenir la révocation de la sentence. Au premier abord Esther refusa de faire cette démarche, craignant d'accroître par là l'indignation d'Assuérus. Mais Mardochée lui envoya quelqu'un chargé de lui faire des remontrances : elle ne devait pas, lui faisait-il dire, songer uniquement à sa propre sûreté, puisque le Seigneur l'avait élevée sur le trône pour procurer le salut de tous les Juifs. *Ne croyez pas que vous puissiez vous sauver seule, parce que, dans la maison du roi, vous tenez un rang supérieur à tous les Juifs.* Ainsi parlait Mardochée à la reine Esther ; ainsi pourrions-nous aussi, nous, pauvres pécheurs, parler à notre Reine Marie, si jamais elle répugnait à nous obtenir de Dieu la remise de la peine due à nos péchés : *Ne*

pensez pas qu'il vous soit permis de vous sauver seule, parce que dans la maison du Roi vous occupez un rang plus haut qu'aucun homme. Non, auguste Souveraine, ne pensez pas que Dieu vous ait élevée à la dignité de Reine du monde, uniquement en vue de votre bonheur ; il a voulu aussi que cette sublime grandeur vous mît à même de compatir plus efficacement à nos misères et de les soulager mieux.

Lorsqu'Asuérus vit Esther en sa présence, il lui demanda avec amour ce qu'elle désirait. O mon Roi, répondit-elle, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, accordez-moi le salut de mon peuple pour lequel j'implore votre clémence.—Assuérus l'exauça et ordonna aussitôt que la sentence fût révoquée. Or, si Assuérus accorda le salut des Juifs à Esther, parce qu'il l'aimait comment Dieu, qui aime Marie d'un amour immense, pourrait-il ne pas l'exaucer, lorsqu'elle le prie pour les pauvres pécheurs qui réclament son intercession, et qu'elle lui dit : O mon Roi et mon Dieu, si j'ai trouvé grâce devant vous, si vous m'aimez, accordez-moi le salut de ces pécheurs pour lesquels j'intercède auprès de vous.—Si vous m'aimez!... ah ! elle n'ignore pas, cette divine Mère, qu'elle est la bénie, la bienheureuse, celle qui seule entre tous les enfants d'Adam, a trouvé la grâce perdue par l'homme; elle sait qu'elle est la Bien-Aimée de son Seigneur, plus aimée que tous les saints et tous les anges ensemble ; comment donc Dieu pourrait-il ne pas l'exaucer ? Qui ne connaît la force des prières de Marie auprès de Dieu ? *Une loi de clémence sort de ses lèvres*, dit le Sage ,chacune de ses prières est comme une loi aussitôt sanctionnée par le Seigneur, et qui garantit un arrêt de miséricorde à tous ceux qui pour elle intercède.—Saint Bernard demande pourquoi l'Eglise appelle Marie Reine de miséricorde, et il répond : C'est que l'on croît qu'elle ouvre l'abîme de la miséricorde

divine à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut ; en sorte que nul pécheur, si criminel soit-il ne se perd ,pourvu que Marie le protège.

Mais n'est il pas à craindre que Marie ne refuse de s'entremettre pour certains pécheurs qui lui paraîtront trop souillés? ou bien ne devons-nous pas nous laisser intimider par la majesté et la sainteté de cette grande Reine?—Oh ! non, répond saint Grégoire VII ; autant elle est sainte et élevée, autant elle est douce et miséricordieuse envers les pécheurs qui l'invoquent avec un vrai désir de s'amender. Les airs de grandeur que prennent les rois et les reines de la terre, inspirent la terreur, et sont cause que leurs sujets craignent de paraître en leur présence ; mais demande saint Bernard, quelle appréhension pourrait empêcher les malheureux d'aller à cette Reine de miséricorde? Elle ne laisse rien paraître de terrible ou d'austère en sa personne, elle ne montre que douceur et bonté à quiconque va la trouver ; "à tous elle offre le lait et la laine ;" non contente de les donner à qui les lui demande, elle les offre d'elle-même à tous ; elle leur offre le lait de sa miséricorde pour les animer à la confiance, et la laine de sa protection pour les garantir des foudres de la justice divine.

Au rapport de Suétone, quelque faveur qu'on demandât à l'empereur Titus, il ne savait la refuser ; parfois même il promettait plus qu'il ne pouvait tenir ; et à ceux qui l'en avertissaient :" un prince, répondait-il, ne doit renvoyer mécontent aucun de ceux qu'il a une fois admis en sa présence. Ainsi parlait Titus, mais, dans le fait, il lui arrivait peut-être souvent de faire de fausses promesses ou de manquer à sa parole. Notre Reine, au contraire, est incapable de nous tromper, et elle est assez puissante pour procurer tout ce qu'elle veut à ses dévots ; elle a d'ailleurs le cœur si bon, si compatissant, assure Lansperge, qu'elle ne

saurait renvoyer sans consolation un malheureux qui la prie. Mais, ô Marie, s'écrie saint Bernard, comment pourriez-vous refuser votre appui aux misérables, quand vous êtes Reine de miséricorde? quels sont les sujets de la miséricorde, sinon les misérables? Vous êtes Reine de miséricorde, et moi, je suis le plus misérable de tous les pécheurs ; je tiens donc le premier rang parmi vos sujets, et vous devez prendre soin de moi plus que de tous les autres. Ayez donc pitié de nous, ô Reine de miséricorde, et pensez à nous sauver.

Et ne dites pas, ô Vierge sainte, semble ajouter saint George de Nicomédie ; ne dites pas que la multitude de nos péchés vous empêche de nous secourir ; car telles sont votre puissance et votre bonté, qu'il n'est pas de fautes si nombreuses qui puissent en dépasser les bornes. Rien ne résiste à votre puissance, parce que votre Créateur qui est aussi le nôtre, regarde votre gloire comme la sienne, et croit se faire honneur à lui-même en honorant sa Mère ; aussi le fait-il avec une joie extrême : on dirait qu'en exaucant vos prières, il acquitte une dette. Oui, une dette, car, veut dire le saint, bien que Marie soit infiniment obligée envers son Fils, qui l'a choisie pour Mère, on ne peut nier qu'à son tour il ne soit, lui-même, fort obligé envers Marie, puisqu'elle lui a donné l'être humain. Eh bien ! pour payer en quelque sorte à sa Mère tout ce qu'il lui doit, Jésus se plaît à accroître sa gloire, qui lui est si chère, et spécialement en lui accordant toutes ses requêtes.

Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir en cette auguste Reine, nous qui la savons si puissante auprès de Dieu, et en même temps si riche de miséricorde, que personne au monde n'est exclu de sa tendresse et de ses faveurs ! C'est ce que la bienheureuse Vierge a révélé elle-même à sainte Brigitte :

"Je suis, lui dit-elle un jour, la Reine du ciel et la Mère de miséricorde ; je suis la joie des justes et la porte par laquelle les pécheurs ont accès auprès de Dieu. Il n'est pas de pécheur maudit au point d'être privé des effets de ma miséricorde tant qu'il vit sur la terre ; car il n'en est aucun qui ne doive quelque grâce à mon intercession, ne fût-ce que celle d'être moins tenté par les démons. Aucun pécheur, ajouta-t-elle, à moins qu'il ne soit tout à fait maudit (c'est-à-dire frappé de la malédiction finale et irrévocable qui se prononce contre les damnés), aucun pécheur n'est tellement rejeté de Dieu, qu'il ne puisse, en m'appelant à son aide, retourner à Dieu et obtenir miséricorde. Tout le monde, dit-elle encore, m'appelle Mère de miséricorde, et vraiment, c'est la miséricorde de Dieu envers les hommes qui m'a rendue si miséricordieuse à leur égard. Enfin elle conclut en ces termes : Bien malheureux sera donc, dans la vie future, et malheureux à jamais, celui qui se sera damné faute de recourir à moi, comme il le pouvait, dans la vie présente, à moi, si miséricordieuse envers tous les hommes, et si désireuse de venir en aide aux pécheurs."

Voulons-nous donc assurer notre salut ? Allons souvent, allons sans cesse nous réfugier aux pieds de cette douce Reine, et si la vue de nos péchés nous épouvante et nous décourage, souvenons-nous que Marie a été établie Reine de miséricorde pour sauver, par sa protection, les pécheurs les plus coupables et les plus désespérés, pourvu qu'ils se recommandent à elle. Ils doivent former sa couronne dans le ciel, comme le lui fait entendre l'Epoux divin, en lui disant: *Viens du Liban, mon Epouse ; viens du Liban, viens tu seras couronnée... des cavernes des lions et des montagnes qui servent de retraite aux léopards.* Quelles sont, en effet, ces retraites de bêtes monstrueuses, sinon les malheureux pécheurs ? leurs âmes ne sont-

elles pas des réceptacles de péchés divers, monstres les plus affreux que l'on puisse concevoir?—Oui, ô Marie! je le dis avec l'abbé Rupert : C'est le salut de ces pauvres pécheurs qui sera votre couronne en paradis, couronne bien digne de vous et la mieux appropriée à une Reine de miséricorde.

On peut lire à ce sujet l'exemple suivant.

EXEMPLE.

Il est raconté dans la vie de la sœur Catherine de Saint-Augustin, que dans l'endroit où habitait cette servante de Dieu, se trouvait une femme appelée Marie, qui avait mené une vie scandaleuse dès sa jeunesse, et qui, parvenue à un âge avancé, persistait avec obstination dans ses désordres. Chassée enfin par les habitants, et réduite à se retirer dans une grotte solitaire, elle y mourut consumée par une horrible maladie, sans secours humains et sans sacrements. Après une telle vie et une telle mort, son cadavre fut enfoui comme celui d'un animal immonde. Sœur Catherine avait coutume de recommander instamment à Dieu les âmes de tous ceux qui passaient à l'autre vie; néanmoins, ayant appris la triste fin de cette malheureuse, elle ne songea nullement à prier pour elle, la croyant, comme tout le monde, à jamais perdue. Quatre ans s'étaient écoulés, lorsqu'un jour se présenta devant elle une âme du purgatoire, qui lui dit : "Sœur Catherine, quel malheur est le mien! vous recommandez à Dieu les âmes de tous ceux qui meurent ; je suis la seule dont vous n'ayez pas eu compassion!—Et qui êtes-vous?demanda la servante de Dieu.—Je suis, répondit-elle, cette pauvre Marie qui mourut dans la grotte.—Quoi! êtes-vous donc sauvée?—Oui, je suis sauvée, grâce à la miséricorde de la sainte Vierge.—Et comment?—Quand je me

vis près de mourir, me trouvant ainsi abandonnée de tout le monde et chargée de tant de péchés, je me tournai vers la Mère de Dieu et lui dis : "Reine du ciel, vous êtes le refuge des pauvres délaissés, et me "voici abandonnée de tout le monde ; vous êtes "mon unique espérance, vous seule pouvez me se-"courir, ayez pitié de moi." La douce Marie m'obtint la grâce de faire un acte de contrition, je mourus, et je fus sauvée. Cette bonne mère m'a procuré en outre la faveur de voir ma peine abrégée, en rachetant par l'intensité de mes souffrances une bonne partie des années qu'elles devaient durer. Il ne faut que quelques messes pour me délivrer du purgatoire ; je vous prie de me les faire dire, et je vous promets de ne jamais cesser, après cela, de prier Dieu et la bienheureuse Vierge pour vous." Sœur Catherine fit aussitôt célébrer des messes pour elle, et, au bout de quelques jours, cette âme lui apparut de nouveau, plus brillante que le soleil, et lui dit : "Je vous remercie, ma chère Catherine ; je vais maintenant en paradis chanter les miséricordes de mon Dieu et prier pour vous."

PRIERE.

O Marie, Mère de mon Dieu et ma souveraine Maîtresse, tel que se présenterait à une grande reine un misérable tout couvert de plaies et de souillures, tel je me présente à vous, qui êtes la Reine du ciel et de la terre ; du haut de ce trône glorieux où vous êtes assise, ne dédaignez pas, je vous en supplie, d'abaisser vos regards sur ce pauvre pécheur. Dieu vous a rendue riche comme vous l'êtes, pour que vous secouriez les pauvres, et il vous a établie Reine de miséricorde pour vous mettre à même de soulager les misérables : regardez-moi donc, et prenez compassion de moi ; regardez-moi et ne m'a-

bandonnez pas que vous ne m'ayez changé de pécheur en saint. Je reconnais que je ne mérite rien, ou plutôt, en punition de mon ingratitude, je mériterais de me voir dépouillé de toutes les grâces qui me sont venus du Seigneur par votre entremise ; heureusement la Reine de miséricorde ne va pas cherchant des mérites, mais des misères ; tout son désir est de secourir les nécessiteux ; et qui est plus pauvre et plus nécessiteux que moi ? O glorieuse Vierge, je sais que vous êtes la Reine du monde, et par conséquent ma Reine ; je veux me consacrer à votre service d'une manière plus spéciale, et vous laisser disposer de moi comme il vous plait. Je vous dis donc avec saint Bonaventure : Gouvernez-moi, ô ma Reine, et ne me laissez pas à moi-même ; commandez-moi, employez-moi selon votre gré, et même châtiez-moi, quand je ne vous obéis point ; oh ! combien me seront salutaires les châtiments de votre main ! J'estime plus l'honneur de vous servir que celui de commander à toute la terre. JE SUIS A VOUS, SAUVEZ-MOI. *Recevez-moi au nombre des vôtres, ô Marie, et comme tel, pensez à me sauver. Non, je ne veux plus m'appartenir à moi-même, je me donne à vous. Et si dans le passé je vous ai mal servie, ayant laissé échapper tant d'occasions de vous honorer, je veux désormais m'unir à vos serviteurs les plus affectionnés et les plus fidèles. Je ne veux pas qu'à partir de ce jour personne vous honore et vous aime plus que moi, ô mon aimable Reine. Je vous le promets, et cette promesse j'espère la tenir avec votre secours.* Amen.

II.

Combien notre confiance en Marie doit être plus grande encore, parce qu'elle est notre Mère.

Les serviteurs de Marie se plaisent à l'appeler leur Mère ; ils ne savent même, ce semble, l'invoquer sous un autre titre ; jamais ils ne se lassent de la nom-

mer ainsi. Ce n'est pas au hasard ni sans motif, car elle est bien réellement leur Mère. Marie est notre Mère à tous, non pas selon la chair,mais selon l'esprit : elle est la Mère de nos âmes et de notre salut.

Le péché avait dépouillé nos âmes de la grâce divine, qui est leur vie, et les avait livrées à la plus déplorable des morts. Dans l'excès de sa miséricorde et de son amour, Jésus, notre Rédempteur, vint à nous et nous rendit, au prix de sa mort sur la croix, la vie que nous avions perdue : *Je suis venu*, a-t-il dit lui-même, *afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.* Il dit : *Plus abondamment*, car, selon les théologiens, Jésus-Christ nous apporta plus de bien en nous rachetant qu'Adam ne nous avait causé de mal par son péché. Ainsi, en nous réconciliant avec Dieu, Jésus est devenu, sous le régime de la loi de grâce, le Père de nos âmes ; c'est là ce qu'Isaïe avait prédit en l'appelant le *Père du siècle futur*, le *Prince de la paix.* Or, si Jésus-Christ est le Père de nos âmes, Marie en est la Mère ; car, en nous donnant Jésus, elle nous a donné la véritable Vie, et en offrant ensuite sur le Calvaire la vie de son Fils pour notre salut, elle nous a enfantés à la vie de la grâce.

Ce fut donc en deux circonstances, comme nous l'apprennent les saints Pères, que Marie devint notre Mère spirituelle.

Ce fut premièrement quand elle conçut dans son sein virginal le Fils de Dieu ; tel est l'enseignement du bienheureux Albert-le-Grand ; et saint Bernardin de Sienne nous l'explique en ces termes : Quand Marie, instruite par l'Ange des desseins de Dieu sur elle, donna le consentement que le Verbe éternel attendait pour devenir son Fils, elle demanda en même temps à Dieu, avec un amour immense, le salut du genre humain, et elle se dévoua tellement à l'œuvre de notre

rédemption que, comme la plus tendre des mères, elle nous porta tous dès lors dans les entrailles de sa charité.

Dans le récit de la naissance de notre Sauveur, saint Luc dit que Marie mit au monde son *premier-né*. Cela fait supposer, observe un auteur, qu'elle a eu d'autres enfants après celui-là ; mais, continue-t-il, puisqu'il est de foi que la Vierge n'a pas eu, selon la chair, d'autres enfants que Jésus-Christ, il s'ensuit qu'elle a dû en avoir selon l'esprit, et c'est nous tous. Cette explication fut révélée par le Seigneur lui-même à sainte Gertrude : lisant un jour dans l'Evangile le passage en question, elle en fut troublée ; elle ne pouvait comprendre comment Jésus-Christ peut s'appeler le premier-né d'une Mère dont il est le Fils unique ; or, Dieu lui fit comprendre que Jésus est le premier-né de Marie selon la chair, et les autres hommes ses puînés selon l'esprit.

Ainsi s'entend encore ce qui est dit de la bienheureuse Vierge dans les Cantiques : *Votre sein est comme un monceau de froment, tout environné de lis.*— Saint Ambroise commente ces paroles en disant que, dans le sein très pur de Marie, il n'y eut qu'un seul grain, à savoir, Jésus-Christ, lequel est néanmoins comparé à un monceau de froment, parce que dans ce seul grain étaient renfermés tous les élus, dont Marie devait être aussi la Mère. La même pensée est ainsi exprimée par l'abbé Guillaume : En mettant au monde Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Vie, Marie nous a tous enfantés au salut et à la vie.

En second lieu, Marie nous a enfantés à la grâce sur le Calvaire, lorsque, d'un cœur brisé par la douleur, elle offrit au Père éternel pour notre salut la vie de son Fils bien-aimé. Saint Augustin affirme en effet qu'en contribuant alors par sa charité à faire naître les fidèles à la vie de la grâce, Marie devint notre Mère

à tous, la Mère spirituelle de tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Et c'est dans ce sens qu'on applique à la bienheureuse Vierge ces mots des Cantiques : *Ils m'ont placée comme gardienne dans les vignes, et je n'ai pas gardé ma propre vigne.* Car, dans son désir de sauver nos âmes, Marie consentit à sacrifier, à livrer à la mort son propre Fils : En vue du salut d'un grand nombre d'âmes, dit Guillaume, elle a abandonné son âme propre à la mort. Or, l'âme de Marie, n'était-ce pas son Jésus ? n'était-il pas la vie et l'unique amour de sa Mère ? Saint Siméon avait donc raison de prédire à cette tendre Mère qu'un jour son âme bénie serait transpercée d'un glaive cruel ; ce glaive fut la lance qui perça le côté de Jésus, et, je le répète, Jésus était l'âme de Marie. Eh bien ! ce fut en ce moment que, par ses douleurs, elle nous enfanta à la vie éternelle, et dès lors tous nous pouvons nous dire les enfants des douleurs de Marie. Cette Mère très aimante fut toujours parfaitement unie à la volonté de Dieu ; c'est pourquoi, voyant le Père porter l'amour envers nous jusqu'à vouloir sacrifier son Fils à notre salut, et le Fils nous aimer jusqu'à vouloir mourir pour nous, elle conforma son amour envers le genre humain à l'amour excessif du Père et du Fils ; et ce fut de tout cœur que, pour nous voir sauvés, elle consentit à la mort de son Fils. C'est la pensée de saint Bonaventure : "Il ne faut nullement douter, écrit-il, que Marie n'ait voulu, elle aussi, livrer son Fils pour le salut du genre humain, afin que la Mère fût de toute façon la fidèle imitatrice de Père."

Il est vrai que Jésus a voulu être seul à mourir pour la rédemption du genre humain, et, selon l'expression d'Isaïe, à fouler le vin de notre salut ; néanmoins ayant égard à l'ardent désir qui pressait Marie de coopérer de son côté à ce grand ouvrage, il décida qu'el-

le y prendrait part en l'offrant, lui, Jésus, à l'autel du sacrifice, et qu'ainsi elle deviendrait la Mère de nos âmes. Ce mystère nous fut dévoilé par notre Sauveur lui-même : sur le point d'expirer, il abaissa ses regards sur sa Mère et sur son disciple saint Jean, tous deux debout au pied de sa croix, et dit d'abord à Marie : *Ecce filius tuus*, "voilà votre fils." C'est comme s'il eût dit ; Voilà l'homme que vous venez de faire naître à la grâce en offrant ma vie pour son salut. S'adressant ensuite au disciple : *Ecce Mater tua*, lui dit-il, "voilà votre Mère." Par ces paroles, remarque saint Bernardin, Jésus donnait Marie pour mère, non pas au seul saint Jean, mais à tous les hommes, en raison de son amour pour eux. Et c'est là, selon Silveira, le motif pourquoi saint Jean, qui rapporte lui-même ce fait dans son Evangile, se désigne sous le nom commun de disciple : *Jésus dit au disciple: Voilà votre Mère ;* le Sauveur ne parlait donc pas à Jean, mais au disciple ; c'est-à-dire qu'en lui il voyait tous ceux qui, par la foi, sont ses disciples ; et c'était à eux tous qu'il donnait Marie pour Mère.

Je suis la Mère du bel amour, dit Marie. Elle parle ainsi, observe un auteur, parce que son amour pour nos âmes les rend belles aux yeux de Dieu, et l'engage elle-même à nous adopter avec toute la tendresse d'une mère. Et quelle mère, s'écrie saint Bonaventure quelle mère aime ses enfants et prend soin de leur bien-être, comme vous, ô très douce Reine, vous nous aimez et veillez sur tous nos intérêts ?

Heureux ceux qui vivent sous la protection d'une Mère si aimante et si puissante ! Bien qu'au temps de David Marie ne fut pas encore née, cependant, au dire de saint Augustin, ce prophète demandait déjà à Dieu de le sauver à titre d'enfant de cette Vierge glorieuse : *Sauvez,* disait-il, *le fils de votre Servante.* De quelle servante ? demande ce saint Docteur, si ce

n'est de celle qui a dit : Je suis la Servante du Seigneur ? Eh ! s'écrie Bellarmin, qui aura l'audace d'arracher des bras de Marie ses enfants, lorsqu'ils y cherchent un asile contre les poursuites de leurs ennemis ? Quel démon assez furieux, quelle passion assez violente pour les vaincre, s'ils placent leur confiance dans la protection d'une Mère si puissante ? Quand la baleine voit son petit exposé à périr dans une tempête ou à être pris par les pêcheurs, elle ouvre la bouche, dit-on, et le reçoit dans son sein. Ce qui est sûr c'est qu'ainsi fait Marie : quand cette bonne Mère voit ses enfants exposés à de trop grands périls par la violence des tentations, elle les cache avec amour comme dans ses propres entrailles, assure Novarin, les y tient à l'abri du danger, et ne cesse de les garder jusqu'à ce qu'elle les ait mis en sûreté dans le port du salut.

O Mère pleine de tendresse ! ô Mère pleine de bonté! soyez à jamais bénie ! et béni soit à jamais le Dieu qui vous a donnée à nous pour Mère, et pour refuge assuré contre tous les hasards de cette vie !—Dans une révélation faite par elle-même à sainte Brigitte, la très sainte Vierge s'est comparée à une mère qui, voyant son Fils entre les épées de ses ennemis, n'épargnerait aucun effort pour lui sauver la vie. C'est ainsi que j'agis, ajouta-t-elle, et que j'agirai toujours en faveurs de mes enfants, quelque coupables qu'ils soient, pourvu qu'ils invoquent mon secours. Voilà donc le moyen de vaincre l'enfer, et de le vaincre à coup sûr, dans tous les combats qu'il nous livre ; nous n'avons qu'à recourir à celle qui est la Mère de Dieu et la nôtre, en disant et en répétant sans cesse : *Je me réfugie sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu* ! — Combien de victoires les fidèles n'ont-ils pas remportées sur l'enfer par cette courte mais puissante prière ! C'est par ce moyen qu'une grande ser-

vante de Dieu, la sœur Marie-Crucifiée, bénédictine, triomphait toujours des démons.

Courage donc, ô vous qui êtes les enfants de Marie ; et nous savons qu'elle reçoit pour ses enfants tous ceux qui désirent l'être ; courage et confiance ! Pouvez-vous craindre de périr, défendus et protégés comme vous l'êtes par une telle Mère ? Voici ce que doit se dire, à la suite de saint Bonaventure, quiconque aime cette bonne Mère et se met sous sa protection : O mon âme ! que crains-tu ? tu ne saurais perdre la cause de ton salut éternel, puisque la sentence est laissée à la décision de Jésus, qui est ton Frère, et de Marie, qui est ta Mère.—La même pensée remplissait saint Anselme d'une joie qu'il nous communique en s'écriant : O heureuse confiance ! ô refuge assuré ! la Mère de Dieu est ma Mère ; avec quelle certitude ne devons-nous pas espérer, puisque l'affaire de notre salut est entre les mains d'un Frère si bon et d'une Mère si compatissante !

Ecoutons donc la voix de notre Mère, qui nous appelle . *Si quelqu'un est petit et faible comme un enfant*, nous crie-t-elle, *qu'il vienne à moi*. Les enfants ont toujours à la bouche le nom de leur mère ; et dans tous les dangers qui les menacent, à la moindre crainte qui les saisit, on les entend aussitôt s'écrier : Ma mère ! ma mère ! — Ah ! douce Marie, ah ! douce Mère, c'est là précisément ce que vous désirez de nous : vous désirez que, comme vos enfants nous vous appelions à notre secours dans tous les périls, parce que vous voulez nous protéger et nous sauver, ainsi que vous avez toujours fait quand vos enfants ont eu recours à vous.

EXEMPLE.

L'histoire des fondations de la Compagnie de Jésus au royaume de Naples rapporte ce qui suit d'un jeune

gentilhomme écossais, nommé Guillaume Elphinstone et parent du roi Jacques. Né dans l'hérésie, il en suivait les fausses doctrines ; mais éclairé d'une lumière divine qui lui faisait entrevoir son erreur, il vint en France, où, grâce aux instructions d'un bon père jésuite, aussi écossais, grâce surtout à l'intercession de la bienheureuse Vierge, il connut enfin la vérité, abjura l'hérésie, et se fit catholique. Il passa ensuite à Rome. Là, un de ses amis, le voyant un jour fort affligé et tout en pleurs, lui en demanda la cause. Le jeune homme répondit que, pendant la nuit, sa mère lui était apparue et lui avait dit : "Mon fils, que tu es heureux d'être entré dans le sein de la véritable Eglise ! pour moi, ayant eu le malheur de mourir dans l'hérésie, je suis à jamais perdue ! Dès lors, il redoubla de ferveur dans la dévotion à Marie, qu'il choisit pour son unique Mère ; elle lui inspira la pensée d'embrasser la vie religieuse, et il en fit le vœu.

Cependant, comme il était malade, il se rendit à Naples, espérant que le changement d'air rétablirait sa santé ; mais le Seigneur voulait qu'il y mourût, et qu'il mourût religieux. Peu après son arrivée en cette ville, sa maladie ayant été jugée mortelle, il obtint des pères jésuites, à force de prières et de larmes, son admission dans leur Ordre ; et lorsqu'il reçut le Viatique, il prononça ses vœux en présence du saint sacrement, et fut déclaré membre de la Compagnie.

Ainsi consolé, il attendrissait tout le monde par la vive effusion avec laquelle il remerciait Marie, sa bonne Mère, de l'avoir arraché à l'hérésie, ramené dans le sein de la véritable Eglise, et conduit enfin dans la maison de Dieu, pour y mourir au milieu des religieux ses frères. "Oh ! s'écriait-il, quelle gloire de mourir environné de tous ces anges !" Comme on l'exhortait à prendre un peu de repos, il répondit : "Ah !

ce n'est pas le moment de me reposer, maintenant que la fin de ma vie approche." Au moment de mourir, il dit à ceux qui étaient présents : "Mes frères, ne voyez-vous pas ici les anges du ciel qui m'assistent ?" Un des religieux, l'ayant entendu prononcer quelques mots à voix basse, lui demanda ce qu'il disait : il répondit que son ange gardien lui avait révélé qu'il n'aurait que fort peu de temps à passer en purgatoire, et qu'il entrerait bientôt dans le ciel. Il reprit ensuite ses doux entretiens avec Marie, sa Mère bien aimée ; et, en répétant : "Ma Mère ! ma Mère ! " comme un enfant qui s'endort dans les bras de sa mère, il expira paisiblement. Peu après, un saint religieux sut par révélation qu'il était déjà en paradis.

PRIERE.

O Marie, ma très sainte Mère, comment est-il possible qu'ayant une Mère si sainte, je suis si pervers ; qu'ayant une Mère si embrasée d'amour pour Dieu, je suis si attaché aux créatures ; qu'ayant une Mère si riche de vertus, j'en sois si dénué ? Ah ! ma très aimable Mère, il est vrai, je ne mérite plus d'être appelé votre enfant, je m'en suis rendu trop indigne par ma mauvaise vie ; je serai content si vous daignez me recevoir au nombre de vos serviteurs ; pour être compté parmi les derniers de vos serviteurs, bien volontiers je donnerais tous les royaumes de la terre. Oui, je serai content, si vous m'accordez cette grâce ; cependant, ne me refusez pas celle de vous appeler ma Mère ; ce nom me console, me touche le cœur, et me rappelle l'obligation où je suis de vous aimer ; ce nom m'inspire une grande confiance en vous ; quand le souvenir de mes péchés et de la justice divine me remplit de terreur, je me sens fortifié et tout rassuré par la pensée que vous êtes ma Mère. Per-

mettez-moi donc de vous dire : Ma Mère, ma très aimable Mère ! C'est ainsi que je vous appelle et veux toujours vous appeler. Après Dieu, vous devez être en tout temps dans cette vallée de larmes, mon espérance, mon refuge et mon amour. J'espère mourir dans ces sentiments, en remettant, à mon dernier soupir, mon âme entre vos mains bénies, et en vous disant : Ma Mère Marie, Marie ma Mère ! assistez-moi, ayez compassion de moi. Amen.

III.

Combien est grand l'amour que nous porte Marie, notre Mère.

Après avoir établi que Marie est notre Mère, il est juste de considérer à quel point elle nous aime. L'amour des parents envers leurs enfants est un amour nécessaire ; c'est pour cette raison, suivant la remarque de saint Thomas, que la loi divine, qui impose aux enfants l'obligation d'aimer leurs parents, ne fait point aux parents un précepte formel d'aimer leurs enfants. La nature a si profondément implanté dans les entrailles de tout être vivant l'amour de sa progéniture, que, comme le dit saint Ambroise, les bêtes même les plus sauvages ne peuvent s'empêcher d'aimer leurs petits. On raconte même qu'aux cris de leurs petits embarqués par les chasseurs, les tigres se jettent à la mer, et suivent le vaisseau à la nage jusqu'à ce qu'ils le rejoignent. Si donc, nous dit notre tendre Mère Marie, si les tigres mêmes aiment tant leurs petits, comment pourrais-je, moi, cesser de vous aimer, d'aimer mes enfants ? *Une Mère peut-elle oublier son enfant, et perdre toute tendresse à l'égard du fruit de ses entrailles ? mais quand même elle l'oublierait, moi je ne l'oublierai point,* disait le Seigneur

à son peuple ; Marie nous dit la même chose : Non, quand même, par impossible, une mère oublierait son fils, il n'arrivera jamais que je renonce à ma tendresse envers une âme qui est ma fille.

Marie, est notre Mère, comme nous l'avons dit, non par la chair, mais par l'amour : *Je suis sa Mère de belle dilection.* C'est donc uniquement en raison de sa tendresse à notre égard qu'elle est notre Mère ; et voilà, remarque un auteur, pourquoi elle se glorifie d'être Mère d'amour ; nous ayant adoptés pour ses enfants, elle est toute amour pour nous. Qui pourrait expliquer l'amour que Marie nous porte parmi nos misères ? Selon le même auteur, en assistant à la mort de Jésus-Christ, elle brûlait d'un extrême désir de mourir avec son divin Fils pour l'amour de nous. Ainsi, ajoute saint Ambroise, pendant que le Fils mourait pour nous sur la croix, la Mère se présentait aux bourreaux, toute prête à donner également sa vie pour notre amour.

Mais nous nous ferons une plus juste idée du grand amour de cette bonne Mère envers nous, si nous en considérons les motifs.

Le premier, c'est son immense amour pour Dieu. Selon saint Jean, l'amour de Dieu et celui du prochain, sont l'objet du même précepte : *C'est là un commandement que nous avons reçu de Dieu : celui qui aime Dieu, doit aimer aussi son frère ;* aussi ces deux amours sont toujours unis, et l'un ne peut grandir sans que l'autre grandisse d'autant. Voyez les saints, qui aimaient Dieu si ardemment, que n'ont-ils pas fait pour le bien du prochain ! Dans leur désir de le sauver, ils en sont venus jusqu'à exposer et sacrifier leur liberté, et même leurs jours. Leurs histoires sont pleines de traits de la plus héroïque charité. Afin de venir en aide aux peuplades barbares de l'Inde, saint

François Xavier gravissait en rampant des montagnes escarpées, et allait à travers mille dangers, trouver au fond des cavernes les malheureux qui y vivaient comme des bêtes sauvages, et qu'il voulait amener à Dieu. Dans ses missions aux hérétiques du Chablais, saint François de Sales se hasarda chaque jour, une année durant, à passer une rivière en se cramponnant des mains et des pieds sur une poutre parfois couverte de glaçons, afin d'aller sur l'autre rive prêcher ces obstinés. Saint Paulin se fit esclave, pour rendre à la liberté le fils d'une pauvre veuve ; saint Fidèle de Sigmaringen s'estima heureux de perdre la vie en prêchant la vraie foi à un peuple hérétique. Comment les saints ont-ils pu pousser si loin l'amour du prochain ? c'est qu'ils aimaient Dieu très ardemment. Or, qui l'a plus aimé que Marie ? Elle a plus aimé Dieu au premier moment de sa vie, que ne l'ont aimé tous les saints et tous les anges dans tout le cours de leur existence, comme nous le ferons voir au long en parlant de ses vertus.

D'après une révélation de la bienheureuse Vierge elle-même à la sœur Marie-Crucifiée, le feu dont elle brûle pour Dieu, mettrait en cendres en un instant le ciel et la terre, et au prix de ses ardeurs, toutes celles des séraphins sont comme le souffle d'un vent frais. Si donc, parmi tous les esprits célestes, aucun n'aime Dieu plus que Marie, nous n'avons ni n'aurons jamais personne, Dieu seul excepté, qui nous aime plus que cette tendre Mère. Quand même on réunirait l'amour de toutes les mères pour leurs enfants, de tous les époux pour leurs épouses, de tous les saints et de tous les anges pour leurs protégés, tous ces amours n'égaleraient point ensemble celui que Marie porte à une seule âme. La tendresse de toute les mères pour leurs enfants est une ombre en comparaison de celui que Marie porte à chacun de nous, assure

Nieremberg ; et elle nous aime, à elle seule, immensément plus que tous les anges et tous les saints ensemble.

Un autre motif pour lequel notre sainte Mère nous aime beaucoup, c'est que nous lui fûmes donnés pour enfants, et recommandés par son bien-aimé Jésus, quand sur le point d'expirer, il lui dit : *Femme, voilà votre Fils.* Comme il a été vu plus haut, il lui désignait ainsi tous les hommes dans la personne de saint Jean. Ces paroles furent les dernières que son divin Fils lui adressa en ce monde. Trop précieuses sont les suprêmes recommandations d'une personne chérie aux prises avec la mort, pour qu'on en puisse jamais perdre la mémoire.

De plus, nous sommes des enfants excessivement chers à Marie, parce que nous lui coûtons d'excessives douleurs. Une mère ressent toujours une affection spéciale pour l'enfant auquel elle n'a conservé la vie qu'à force de soins et de peines. Tels sommes-nous à l'égard de Marie : pour nous faire naître à la vie de la grâce, il lui a fallu,—quel supplice pour son cœur ! —il lui a fallu sacrifier elle-même la vie si précieuse de son Jésus, et se résigner à voir de ses yeux ce Fils qui expirait dans les tourments. C'est à ce grand sacrifice de Marie, je le répète, que nous sommes redevables de la vie de la grâce ; sa tendresse pour nous, pour des enfants qui lui ont coûté tant de peines, est donc extrême. Ainsi ce qui est dit du Père éternel, à savoir, *qu'il a aimé les hommes jusqu'à livrer pour eux son Fils unique,* nous pouvons, remarque saint Bonaventure, le dire pareillement de Marie : elle nous a aimés, elle aussi, au point de nous donner son Fils unique. Et quand nous le donna-t-elle ? Elle nous le donna, répond le père Nieremberg, d'abord, quand elle lui permit d'aller à la mort. Elle nous le donna quand, les autres manquant à leur devoir par haine

ou par crainte, elle pouvait bien elle seule défendre auprès des juges la vie de son Fils. Ne doit-on pas croire, en effet, que les paroles d'une mère si sage, si tendre à l'égard de son Fils, eussent pu faire assez d'impression, du moins sur Pilate, pour le dissuader de condamner à mort un homme dont il avait lui-même reconnu et proclamé l'innocence ? Mais non, Marie ne voulut pas prononcer le moindre mot en faveur de son Fils, afin de ne pas s'opposer à sa mort, à laquelle notre salut était attaché.

Elle nous le donna enfin, elle nous le donna mille et mille fois, pendant ces trois heures qu'elle passa au pied de la croix, veillant sur l'agonie de son Fils : oui, autant d'instants il y eut dans ces trois heures, autant de fois elle fit pour nous, avec une douleur extrême et un extrême amour envers nous, le sacrifice de son Jésus. Et selon saint Anselme et saint Antonin, telle était sa constance, qu'au défaut des bourreaux, elle l'eût crucifié elle-même pour obéir au Père éternel, qui voulait nous sauver par la mort de son Fils. Et en effet, si Abraham eut la force de consentir à immoler son Fils de sa propre main, nous ne devons pas en douter, bien plus sainte et plus obéissante qu'Abraham, Marie eût accompli le sacrifice avec plus de courage encore.

Mais pour revenir à notre sujet, combien de reconnaissance ne devons-nous pas à Marie en retour d'un acte d'amour si généreux, je veux dire, du douloureux sacrifice qu'elle a fait de la vie de son Fils unique, afin de nous voir tous sauvés ! Magnifique fut le prix dont le Seigneur récompensa le sacrifice qu'Abraham avait voulu lui faire de son fils Isaac ; mais nous, que pouvons-nous rendre à Marie pour nous avoir réellement sacrifié la vie de son Jésus. Fils bien plus auguste et bien plus aimé que le fils d'Abraham ? Cet amour de Marie nous impose une grande obliga-

tion de l'aimer ; car, selon la remarque de saint Bonaventure, jamais créature ne nous aimera à l'égal de Celle qui nous a abandonné son unique Fils, un Fils qui lui était plus cher que sa propre vie.

De là pour Marie un nouveau motif qui la presse de nous aimer : elle considère en nous le prix auquel nous fûmes achetés, la mort de Jésus-Christ. Une reine qui aurait un serviteur racheté par son fils chéri au prix de vingt années de prison et de souffrances, combien à ce seul point de vue n'estimerait-elle pas ce serviteur ! Marie sait que son Fils est venu en ce monde à l'unique fin de nous arracher à notre misère, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même : *Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ;* elle sait, que, pour nous racheter, il a bien voulu donner jusqu'à son sang, et *s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* Nous aimer peu après cela, ce serait, de la part de Marie, faire peu de cas du sang versé par son Fils pour notre rançon. Il fut révélé à la vierge sainte Elisabeth qu'à partir de son entrée dans le temple, la vie de Marie fut une prière incessante pour qu'il plût à Dieu d'envoyer sans retard son Fils au secours du monde perdu ; or, nous devons le penser, elle nous aime bien plus encore, depuis qu'elle a vu son Fils nous priser si haut, et payer si cher notre délivrance.

Et comme tous les hommes ont été rachetés par Jésus-Christ, Marie les aime et ne refuse à aucun ses faveurs. C'est d'elle qu'il s'agit dans ce passage de l'Apocalypse : *Un grand signe parut dans le ciel : une Femme revêtue du soleil.* Elle fut montrée ainsi à saint Jean, pour signifier que comme, selon le psaume, *il n'est personne* sur la terre *qui échappe à la chaleur du soleil,* de même nul homme vivant n'est exclu de la tendresse de Marie. C'est l'explication de l'Idiot : Par la chaleur du soleil, dit-il, il faut entendre ici l'amour de Marie. Eh ! s'écrie saint Antonin, qui pour-

rait comprendre la sollicitude de cette tendre Mère envers chacun de nous? Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, à tous elle prodigue ses bienfaits. Car elle a désiré le salut de tous les hommes et contribué au salut de tous. Il est certain, dit saint Bernard, qu'elle s'est vivement intéressée au bien du genre humain tout entier. On voit par là combien est utile la pratique familière à plusieurs serviteurs de Marie, de prier le Seigneur qu'il leur accorde les grâces dont la bienheuresue Vierge lui fait pour eux la demande. Or cette manière de prier est fondée en raison, remarque Cornelius à Lapide, car notre céleste Mère nous souhaite des biens plus excellents que nous n'en pouvons nous-mêmes désirer. Et, comme l'assure le pieux Bernardin de Bustis, Marie est plus empressée à nous combler de ses bienfaits, à nous dispenser des grâces, que nous-mêmes à les recevoir. Aussi le bienheureux Albert-le-Grand lui applique-t-il ces paroles de la Sagesse : *Elle prévient ceux qui la désirent, et elle se montre à eux la première.* Oui, Marie, elle aussi, prévient ceux qui recourent à elle, de sorte qu'ils la trouvent avant de l'avoir cherchée. Telle est à notre égard la tendresse de cette bonne Mère, ajoute Richard, qu'à la première vue de nos besoins et avant même d'être invoquée par nous, elle vient à notre secours.

Mais si Marie est si bonne envers tout le monde, sans en excepter les ingrats qui l'aiment peu et qui sont négligents à l'invoquer, combien plus tendre sera-t-elle à l'égard de ceux qui l'aiment sincèrement et l'invoquent fréquemment? *Ceux qui l'aiment la découvrent aisément, et ceux qui la cherchent la trouvent.* Oh! s'écrie le même bienheureux Albert, qu'il est facile à qui aime Marie de la trouver, et de faire l'heureuse expérience de sa bonté, de son amour! *J'aime ceux qui m'aiment,* dit-elle par la bouche du Sage. Or,

bien que cette très aimante Souveraine aime tous les hommes comme ses enfants, elle sait néanmoins distinguer ceux qui l'aiment davantage, assure saint Bernard, et elle a pour eux des tendresses de choix. Selon l'Idiot, quand une âme est assez heureuse pour brûler ainsi de l'amour de Marie, celle-ci ne se contente pas de la chérir, elle s'abaisse jusqu'à la servir : "Trouver la Vierge Marie, dit-il, c'est trouver tous les biens, car elle aime ceux qui l'aiment, elle sert même ceux qui la servent."

Il est question dans les chroniques des Dominicains, d'un frère nommé Léodat, qui avait coutume de se recommander deux cents fois le jour à cette Mère de miséricorde. Quand il fut sur le point de mourir, il vit tout à coup près de son lit une reine d'une merveilleuse beauté, qui lui dit : "Léodat, voulez-vous mourir, et venir auprès de mon Fils et de moi ?" Il répondit : "Mais, qui êtes-vous ?" Et la sainte Vierge reprit : "Je suis la Mère de miséricorde, que vous avez tant de fois invoquée ; me voici venue pour vous prendre avec moi, allons-nous-en en paradis." Léodat mourut ce jour-là même ; et comme il y a tout lieu de le croire, il alla rejoindre Marie au séjour des Elus.

O douce Marie ! heureux celui qui vous aime !— Le saint frère Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, disait : "Si j'aime Marie, je suis assuré de la persévérance, et j'obtiendrai de Dieu tout ce que je désire." Aussi, le pieux jeune homme ne se lassait pas de renouveler sa résolution de l'aimer ; il répétait souvent en lui-même : "Je veux aimer Marie ! Je veux aimer Marie !"

Oh ! combien cette bonne Mère surpasse en amour tous ses enfants ! Qu'ils l'aiment autant qu'ils le pourront, jamais, dit saint Ignace martyr, jamais ils ne l'égaleront en amour.

Qu'ils l'aiment donc autant qu'un saint Stanislas Kostka, dont la tendresse pour sa céleste Mère était si vive, qu'à l'entendre seulement parler d'elle, on se sentait le désir de l'aimer aussi. Il avait imaginé des expressions nouvelles et de nouveaux titres pour l'honorer. Il ne commençait aucune action, sans s'être tourné d'abord vers une image de Marie pour demander sa bénédiction. Quand il récitait en son honneur l'Office, le rosaire, ou d'autres oraisons, c'était avec le sentiment, l'expression d'une personne qui parlerait face à face avec Marie. Entendait-il chanter le *Salve Regina*, l'embrasement de son cœur colorait son visage. Comme il allait un jour visiter une image de la bienheureuse Vierge avec un père de la Compagnie, celui-ci lui demanda s'il aimait beaucoup Marie : "Mon père, répondit Stanislas, elle est ma Mère ! Que puis-je vous dire de plus?" Mais, racontait ensuite ce religieux, le saint jeune homme prononça ces mots d'une voix si émue, d'un air si affectueux, d'un cœur si pénétré, qu'on eût dit un ange qui parlait de l'amour de Marie.

Qu'ils l'aiment autant qu'un bienheureux Herman Joseph, qui l'appelait son Epouse d'amour, Marie ayant daigné l'honorer du nom d'Epoux ; autant qu'un saint Philippe de Néri, qui était tout consolé au seul souvenir de Marie, et qui la nommait ses Délices ; autant qu'un saint Bonaventure, qui, non content de lui donner les titres de Dame et de Mère, osait encore, pour mieux exprimer la tendresse de son affection, l'appeler son Cœur et son Ame.

Qu'ils l'aiment autant que ce grand serviteur de Marie, saint Bernard : il aimait tant cette douce Mère, qu'il l'appelait la Ravisseuse des cœurs : *Raptrix cordium* ; et ne sachant comment lui dire l'amour dont il brûlait pour elle : N'est-il pas vrai lui disait-il, que vous avez ravi mon cœur ?

Qu'ils l'appellent leur Amante, comme un saint Bernardin de Sienne, qui allait la visiter chaque jour dans une dévote image ; là il épanchait son cœur dans de tendres colloques avec sa Reine bien-aimée ; et quand on lui demandait où il se rendait ainsi tous les jours, il répondait qu'il allait trouver son Amante.

Qu'ils l'aiment autant qu'un saint Louis de Gonzague, qui brûlait continuellement d'un si grand amour envers Marie : rien qu'à entendre le nom si doux de cette Mère chérie, il sentait son cœur tout embrasé ; la flamme qui le consumait apparaissait à l'extérieur ; son visage en rougissait et attirait tous les regards.

Qu'ils l'aiment autant qu'un saint François Solano, qui semblait transporté d'une sainte folie d'amour envers Marie ; parfois, devant une de ses images, on le voyait qui chantait en s'accompagnant d'un instrument de musique ; il voulait, disait-il, à l'imitation des amants du monde, donner une sérénade à la Reine de son cœur.

Qu'ils l'aiment comme l'ont aimée un si grand nombre de ses serviteurs, qui croyaient n'avoir jamais assez fait pour lui témoigner leur amour.—Le père Jean de Trexo, de la Compagnie de Jésus, prenait plaisir à s'appeler l'esclave de Marie, et, en signe de sa servitude, il allait souvent la visiter dans une de ses églises : là, que faisait-il ? à peine arrivé, il se livrait tellement aux tendres émotions de son amour pour Marie qu'il arrosait l'église de ses larmes, puis les essuyait avec la langue et le visage, baisant mille fois le pavé, tant il était touché de se trouver dans la maison de sa chère Dame. — En récompense de sa dévotion, le père Jacques Martinez, de la même Compagnie, se voyait porté au ciel par les anges, en chacune des fêtes de Notre-Dame, pour être témoin de la pompe

avec laquelle elles s'y célèbrent. Il avait coutume de dire : "Je voudrais avoir tous les cœurs des anges et des saints, afin d'aimer Marie comme ils l'aiment ; je voudrais avoir les vies de tous les hommes, pour les consacrer toutes à l'amour de Marie"

Qu'ils parviennent à l'aimer autant que l'aimait Charles, fils de sainte Brigitte ; rien au monde, assurait-il, ne le réjouissait comme de savoir combien Marie est aimée de Dieu. "Et, disait-il encore, si la grandeur de Marie pouvait subir quelque amoindrissement, de bon cœur je souffrirais n'importe quelle peine pour lui épargner cette perte ; il y a plus, si la gloire de Marie m'appartenait, j'y renoncerais en sa faveur, sachant qu'elle en est incomparablement plus digne qu' moi."

Nous qui traduisons notre Bienheureux Père, pourquoi n'ajouterions-nous pas :

Qu'ils l'aiment autant qu'un saint Alphonse-Marie de Liguori, fondateur de la Congrégation du très saint Rédempteur, lequel sera dorénavant cité avec les Bernard, les Bonaventure, les Anselme, parmi les plus fidèles et les plus zélés serviteurs de cette glorieuse Vierge.

Encore enfant, il passait déjà des heures entières dans une oraison extatique devant l'image de la Madone. Ce fut à ses pieds que, résolu de quitter le monde, il déposa son épée. Il s'obligea par vœu à réciter chaque jour le chapelet et à prêcher tous les samedis les gloires de Marie.

Il récitait l'*Ave Maria* à tous les quarts d'heure ; il jeûnait tous les samedis et la veille de toutes les fêtes de la Vierge, s'abstenant alors de toute boisson et se contentant d'un morceau de pain pour toute nourriture.

Jusque dans son extrême vieillesse il se plaisait à appeler Marie sa Mère : "Le démon a voulu me jeter dans le désespoir, disait-il au sortir d'une violente tentation ; mais ma Mère Marie m'a secouru, je n'ai pas offensé Dieu."

Il aspirait à tenir après Dieu la première place parmi ceux qui aiment la Reine du ciel ; le nom béni de Marie se retrouve presque à toutes les pages de ses nombreux ouvrages, sans compter le livre des *Gloires*, le plus beau peut-être que l'on ait composé sur ce sujet.

Enfin il fit un précepte spécial aux membres de son Ordre de professer un amour filial envers la divine Mère.

De son côté, Marie sut bien faire éclater sa tendresse envers son cher Alphonse. Elle le guérit subitement d'une maladie mortelle occasionnée par un excès de travail.

Elle lui apparaissait fréquemment dans une grotte où il se livrait à la prière et à la pénitence, et lui donnait conseil sur tout ce qui concernait la Congrégation fondée par lui.

A plusieurs reprises elle se montra à lui et le ravit tandis qu'il prêchait et s'efforçait d'animer ses nombreux auditeurs à la confiance envers elle.

Elle lui apparut encore deux fois la veille de sa mort, comme il l'en avait priée tant de fois, et changea son agonie en une douce extase.

Qu'à l'exemple d'Alphonse Rodriguez, ils désirent donner leur vie en preuve de leur amour pour Marie ; qu'à l'imitation du saint religieux François Binans, et de sainte Radegonde, femme du roi Clotaire, ils aillent jusqu'à graver avec une pointe de fer, l'aimable nom de Marie sur leur poitrine, ou bien que, pour

rendre l'empreinte plus profonde et ineffaçable, ils l'y impriment à l'aide d'un fer rouge, comme firent dans le transport de leur amour ses dévots serviteurs Jean-Baptiste Archinto et Augustin d'Espinosa, tous deux de la Compagnie de Jésus.

En un mot, qu'ils fassent ou aspirent à faire tout ce qui est possible à un amant désireux de témoigner son affection à la personne qu'il aime : jamais ils n'arriveront à aimer Marie autant qu'elle les aime. Gracieuse Souveraine, s'écriait saint Pierre Damien, je sais qu'en fait d'amour vous l'emportez sur tous ceux qui vous aiment ; vous nous aimez d'un amour qui ne se laisse vaincre par aucun autre amour.

Le saint frère Alphonse Rodriguez, de la Compagnie de Jésus, se trouvant un jour aux pieds d'une image de Marie, se sentit tellement embrasé d'amour pour cette glorieuse Vierge, qu'il laissa échapper ces paroles : "Ma très aimable Mère, je sais que vous m'aimez; mais vous ne m'aimez pas autant que je vous aime." Alors Marie, comme blessée en son amour, lui répondit par cette image : "Que dis-tu, Alphonse ? que dis-tu ? oh ! combien mon amour pour toi l'emporte sur ton amour envers moi ! Il y a, sache-le bien, moins de distance entre le ciel et la terre, qu'entre mon amour et le tien."

Saint Bonaventure a donc raison de s'écrier : Heureux ceux qui aiment et servent fidèlement cette tendre Mère ! — Oui, heureux sont-ils, car cette Reine généreuse ne se laisse jamais vaincre en amour par ses dévots serviteurs ; elle leur rend amour pour amour, dit un auteur, et à ses faveurs passées, elle en ajoute toujours de nouvelles. Pareille en cela à Jésus, notre très aimant Rédempteur, elle leur paie au double en les comblant de grâces, l'amour qu'ils ont pour elle.

J'emprunterai donc ici les amoureux accents de saint Anselme et je m'écrierai comme lui : Que mon cœur brûle à jamais, que mon âme se consume tout entière pour vous, ô Jésus, mon bien-aimé Sauveur, et ma chère Mère Marie ! Et, puisque, sans votre grâce, je ne puis vous aimer, ô Jésus et Marie, faites, je vous en supplie par vos mérites, et non par les miens, faites que je vous aime autant que vous le méritez. O Dieu plein d'amour pour les hommes ! vous avez pu mourir pour vos ennemis, et vous pourriez refuser, à qui vous la demande, la grâce de vous aimer, vous et votre sainte Mère ?

EXEMPLE.

Une pauvre jeune fille chargée de la garde d'un troupeau, aimait tendrement la Vierge Marie, raconte le père Auriemma ; tout son plaisir était de se rendre sur une montagne, à une petite chapelle de Notre-Dame ; tandis que ses brebis paissaient à l'entour, elle se retirait dans ce sanctuaire, s'y entretenait avec sa Mère chérie et lui offrait ses hommages. Voyant la petite statue de la sainte Vierge sans ornements, elle entreprit de lui faire un manteau du travail de ses mains ; et un jour, ayant cueilli quelques fleurs dans la campagne, elle en composa une guirlande, monta ensuite sur l'autel, et la mit sur la tête de la statue, en disant : "Ma Mère ! je voudrais poser sur votre front une couronne d'or et de pierreries ; mais, parce que je suis pauvre, recevez de moi cette pauvre couronne de fleurs, et acceptez-la en signe de l'amour que je vous porte." Cette pieuse bergère ne cessait point de servir et d'honorer ainsi sa Dame bien-aimée.

Voyons maintenant comment, de son côté, la bonne Mère récompensa les visites et l'affection de sa fille.

Il arriva que deux religieux passant dans cette contrée, s'arrêtèrent sous un arbre pour se remettre des fatigues du voyage ; l'un s'endormit, pendant que l'autre veillait, et néanmoins tous deux eurent la même vision. Ils virent une troupe de vierges extrêmement belles ,au milieu desquelles il s'en trouvait une qui surpassait toutes les autres en beauté et en majesté. L'un d'eux dit à celle-ci : "Auguste Dame, qui êtes-vous ? et où allez-vous par ce chemin ?—Je suis répondit-elle, la Mère de Dieu ; je vais avec ces saintes vierges visiter, au hameau voisin, une jeune bergère qui est sur le point de mourir, et qui m'a rendu visite bien des fois." Cela dit, la vision disparut ; et aussitôt, les deux serviteurs de Dieu s'écrièrent en même temps : "Allons aussi la voir." Ils se mirent en chemin, et trouvèrent bientôt l'habitation où était la mourante ; c'était une pauvre chaumière, où, étant entrés, ils la virent couchée sur un peu de paille. Ils la saluèrent, et elle leur dit : "Mes frères, priez Dieu qu'il vous fasse voir la compagnie qui m'assiste." Ils se mirent à genoux, et aperçurent Marie, qui se tenait à côté de la mourante, avec une couronne en main, et la consolait. Alors, les saintes qui formaient son cortège, se mirent à chanter ; et à ces doux accents, l'âme bénie de la pauvre fille s'étant détachée de son corps, Marie lui posa la couronne sur la tête, et la conduisit avec elle en paradis.

PRIERE.

O douce Souveraine, vous dirai-je avec saint Bonaventure ; vous qui, par les marques de votre amour et par vos bienfaits, ravissez les cœurs de ceux qui vous servent, ravissez aussi mon misérable cœur, qui désire vous aimer beaucoup. Quoi ! auguste Mère, par votre beauté, vous avez touché le cœur d'un Dieu, vous l'avez

attiré du ciel dans votre sein ; et moi je vivrais sans vous aimer ? Non certes ; et je dis avec un autre de vos enfants qui vous a tant aimée, le pieux Jean Berchmans : Je suis résolu de ne me donner aucun repos, jusqu'à ce que je sois sûr d'avoir obtenu un amour tendre et constant pour vous, ma Mère, qui m'avez si tendrement aimé lors même que j'étais ingrat envers vous. Où en serai-je maintenant, ô Marie ! si vous ne m'aviez pas aimé et ne m'aviez obtenu tant de miséricordes ? Si donc vous m'avez tant aimé et favorisé quand je ne vous aimais pas, combien plus dois-je espérer de votre bonté maintenant que je vous aime ! Oui, je vous aime, ô ma Mère ! et je voudrais avoir un cœur capable de vous aimer pour tous les malheureux qui ne vous aiment point ; je voudrais avoir une langue capable de vous louer autant que mille langues, pour faire connaître à tout le monde votre grandeur, votre sainteté, votre miséricorde, et votre amour envers ceux qui vous aiment.

Si j'avais des richesses, je voudrais les employer toutes à vous honorer ; si j'avais des enfants, je voudrais leur inspirer à tous votre amour ; je voudrais enfin sacrifier pour votre amour et votre gloire, s'il le fallait, ma vie même. Je vous aime donc, ô ma Mère ! mais en même temps, hélas ! je crains de ne pas vous aimer ; car j'entends dire que l'amour rend ceux qui aiment semblables à la personne aimée. Je dois donc croire que je vous aime bien peu, en me voyant si loin de vous ressembler : vous, si pure, et moi si souillé ! vous si humble, et moi si orgueilleux ! vous si sainte, et moi si criminel ! Mais, ô Marie, c'est à vous de rémédier à mes maux : montrez-moi votre amour en me rendant semblable à vous. Vous êtes assez puissante pour changer les cœurs ; prenez donc mon cœur et le changez ; faites voir au monde de quelle puissance vous disposez en

faveur de ceux que vous aimez ; rendez-moi saint, faites que je sois votre digne enfant. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

IV.

Marie est aussi la Mère des pécheurs repentants.

La bienheureuse Vierge n'est pas seulement la Mère des âmes justes et innocentes ; elle nourrit encore, comme elle le déclarait un jour à sainte Brigitte, des sentiments tout maternels pour les pécheurs, pour ceux du moins qui sont résolus de s'amender. Oh ! quand un pécheur qui veut changer de vie, vient se jeter aux pieds de Marie, il trouve cette bonne et miséricordieuse Mère bien plus empressée à l'embrasser et à le secourir, qu'aucune mère selon la chair ! C'est ce qu'écrivait saint Grégoire VII à la comtesse Mathilde, qu'il engageait à en faire l'expérience.

Ainsi, quiconque aspire à la dignité d'enfant de cette divine Mère, doit d'abord renoncer au péché ; après cela, il peut espérer d'être bien reçu par elle. Sur ces paroles des Proverbes, appliquées à la sainte Vierge : *Ses enfants se sont levés,* Richard de Saint-Laurent observe que le mot *surrexerunt,* "se sont levés," est placé dans le texte avant les mots *filii ejus,* "ses enfants ;" pour faire entendre qu'on ne peut être enfant de Marie, si l'on ne songe d'abord à sortir du péché. En effet, suivant la remarque de saint Pierre Chrysologue, ne pas marcher sur les traces de ses parents, c'est les renier ; et celui qui dans sa conduite se met en opposition avec Marie, celui-là déclare en fait qu'il ne veut pas être son enfant. Marie est humble, Marie est pure, Marie est charitable ; et lui il est orgueilleux, il est adonné au vice honteux, il hait son prochain : qu'est-ce à dire, sinon

qu'il répudie le nom d'enfant d'une Mère si sainte ?— Les enfants de Marie, reprend Richard, sont ceux qui tâchent de lui ressembler par la pratique des vertus, spécialement de la chasteté, de l'humilité, de la douceur, de la charité.

De quel front donc prétendrait-il à la qualité d'enfant de Marie, celui qui, par les désordres de sa vie, l'abreuve de déplaisirs ? Un pécheur la priait un jour et lui disait : "Montrez que vous êtes ma Mère.— Et toi, lui répondit-elle, montre que tu es mon fils. Un autre l'ayant invoquée en l'appelant Mère de miséricorde, elle lui dit : "Vous autres, pécheurs, quand vous voulez que je vous aide, vous m'appelez Mère de miséricorde ; et puis vous ne cessez, par vos péchés, de faire de moi une Mère de misère et de douleur." *Celui-là est maudit de Dieu, qui afflige sa Mère*, dit le Sage. Quelle est cette mère, demande Richard, sinon Marie ? Ainsi Dieu maudit ceux qui par leur mauvaise vie, ou plutôt par leur obstination, contristent le cœur de cette bonne Mère.

J'ai dit : "par leur obstination ;" car, lorsqu'un pécheur, quoique non encore dégagé des liens du péché, s'efforce néanmoins d'en sortir, et réclame pour cela le secours de Marie, cette tendre Mère ne laisse pas de lui venir en aide et de le faire rentrer en grâce avec Dieu. C'est ce que sainte Brigitte entendit un jour de la bouche de Jésus-Christ même ; il disait en s'adressant à sa mère : Vous prêtez votre appui à quiconque désire sincèrement revenir à Dieu, et jamais vous n'en laissez aucun sans consolation. Ainsi, quand le pécheur s'obstine, Marie ne peut l'aimer, mais si, se trouvant retenu dans l'esclavage de Satan par quelque passion violente, il se recommande du moins à la sainte Vierge, et la prie avec confiance et persévérance de le retirer du péché,

sans aucun doute cette bonne Mère étendra vers lui sa main puissante, elle brisera ses chaînes, et le remettra au chemin du salut.

C'est une hérésie condamnée par le Concile de Trente, de prétendre que toutes les prières et toutes les œuvres faites en état de péché, sont des péchés. Bien que difforme, faute d'être accompagnée de charité, la prière du pécheur ne laisse pas de lui être utile, dit saint Bernard ; elle peut du moins l'aider à sortir du péché. C'est que, selon l'enseignement de saint Thomas, toute dénuée qu'elle est de mérite, elle conserve néanmoins la vertu de lui attirer la grâce du pardon ; parce que la force d'impétration de la prière ne lui vient pas des mérites de celui qui prie, mais de la bonté divine et des mérites et des promesses de Jésus-Christ, qui nous a dit : *Quiconque demande, reçoit.* Il n'en est pas autrement des prières adressées à la Mère de Dieu. Si celui qui prie ne mérite pas d'être exaucé, il le sera néanmoins, assure saint Anselme, en vertu des mérites de Marie à qui il se recommande.

Aussi, saint Bernard exhorte tous les pécheurs à prier Marie, et à le faire avec une grande confiance ; le pécheur est, à la vérité, indigne d'être exaucé, dit-il ; mais les mérites de Marie lui ont valu le privilège d'obtenir aux pécheurs toutes les grâces qu'elle sollicite de Dieu en leur faveur. Et en cela, ajoute le même saint, elle ne fait que s'acquitter du devoir d'une bonne mère : une mère qui saurait ses deux fils divisés par une haine mortelle, au point d'en vouloir aux jours l'un de l'autre, pourrait-elle faire moins que de mettre tout en œuvre pour les réconcilier ? Eh bien ! Marie est la Mère de Jésus et la Mère de l'homme ; quand elle voit l'homme devenu par le péché l'ennemi de Jésus-Christ, elle ne sait le souffrir, elle ne néglige rien en vue de rétablir la paix entre eux.

Tout ce que cette Reine très clémente exige du pécheur, c'est qu'il se recommande à elle et ait l'intention de se corriger. Lorsqu'elle voit à ses pieds un coupable qui implore sa miséricorde, elle ne regarde pas aux péchés dont il est chargé, mais seulement à l'intention qui l'amène : eût-il commis tous les péchés du monde, pourvu qu'il vienne avec une bonne volonté, cette tendre Mère ne dédaigne pas de l'embrasser et de guérir toutes les plaies de son âme ; car non contente de porter le titre de Mère de miséricorde, elle prétend l'être en effet, et elle se montre telle par l'amour plein de tendresse qu'elle déploie en faveur des misérables. Tout cela a été dit expressément à sainte Brigitte par la Bienheureuse Vierge elle-même en ces termes : "Si coupable que soit un homme, s'il revient à moi touché d'un vrai repentir, je suis prête à l'accueillir sans retard ; je ne tiens nul compte du nombre de ses fautes, mais seulement des dispositions qu'il apporte ; et je ne refuse point d'appliquer le remède à ses plaies et de les guérir, car je m'appelle et je suis réellement la Mère de miséricorde."

Marie est la Mère des pécheurs qui veulent se convertir, et elle ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur eux ; elle semble même ressentir, comme s'ils lui étaient propres, les maux de ses pauvres enfants. Lorsque la Chananéenne vint supplier le Sauveur de délivrer sa fille, elle lui dit : *Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par le démon.*—Mais puisque ce n'était pas elle, mais sa fille, qui était en proie aux tourments, ne semble-t-il pas qu'elle dût dire, non pas : "Ayez pitié de moi," mais plutôt : "Ayez pitié de ma fille ?"—Oh ! non, c'est avec raison qu'elle a dit : *Ayez pitié de moi*, parce que toutes les douleurs des enfants sont ressenties par leurs mères comme des douleurs personnelles. Et voilà précisément, assure Richard de saint-Laurent,

comment parle Marie, quand invoquée par un pécheur, elle le recommande à Dieu : Seigneur, semble-t-elle lui dire, cette pauvre âme en état de péché est mon enfant ; ayez donc pitié, non pas tant d'elle que de moi, qui suis sa Mère.

Ah ! plût à Dieu que tous les pécheurs eussent recours à cette douce Mère ! assurément tous obtiendraient leur pardon.—O Marie, s'écrie tout émerveillé saint Bonaventure, vous recevez dans vos bras maternels le pécheur méprisé de tout le monde, et vous ne l'abandonnez point que vous ne l'ayez réconcilié avec son Juge. La pensée du saint est que l'homme en état de péché est haï et repoussé de tous les êtres ; il n'est pas jusqu'aux créatures inanimées, le feu, l'air, la terre, qui ne voulussent le châtier et venger sur lui l'honneur de leur Maître outragé. Mais si ce malheureux a recours à Marie, le repoussera-t-elle ainsi ? Non, certes ; s'il vient dans le but d'être aidé à se corriger, elle l'embrasse avec la tendresse d'une mère, et fait si bien par sa puissante intercession, qu'elle le remet dans la grâce de Dieu.

Le second livre des Rois nous a conservé le discours adressé à David par la sage Thécuite : "Seigneur, j'avais deux fils ; pour mon malheur, l'un des deux a tué l'autre, en sorte que j'ai déjà perdu un de mes fils ; or, la justice veut maintenant m'enlever mon autre fils, le seul qui me reste. Ayez pitié d'une pauvre mère ; faites que je ne demeure pas privée à la fois de mes deux enfants."—David eut compassion de cette mère affligée, et lui accorda la grâce du coupable. Tel est, ce semble, le langage que Marie tient à Dieu quand elle le voit irrité contre un pécheur qui se recommande à elle : Mon Dieu, lui dit-elle, j'avais deux fils, Jésus et l'homme ; l'homme a fait mourir mon Jésus sur la croix, et maintenant votre justice veut condamner l'homme. Seigneur,

mon Jésus est mort, ayez compassion de moi ; et si j'ai perdu l'un de mes fils, ne me faites pas perdre encore l'autre.

Oh ! non, assurément, Dieu ne condamne pas les pécheurs qui recourent à Marie, et pour qui elle intercède, puisqu'il l'a lui-même chargée de veiller sur eux comme sur ses enfants. Voici comment le dévot Lansperge fait parler le Seigneur : J'ai recommandé les pécheurs à Marie en les lui donnant pour enfants ; aussi, dans sa sollicitude à remplir son devoir de Mère, elle ne veut pas qu'aucun de ceux qui lui sont confiés, surtout s'ils l'invoquent, vienne à périr, et elle s'efforce, autant qu'il est en elle ,de me les ramener tous.— Et Louis de Blois dit à son tour : Il n'est pas de termes pour exprimer la bonté, la miséricorde, la fidélité et la charité avec lesquelles notre Mère Marie cherche à nous sauver, quand nous l'appelons à notre secours.

Prosternons-nous donc devant cette bonne Mère, conclut saint Bernard, embrassons ses pieds sacrés, et ne la quittons pas qu'elle ne nous ait bénis et acceptés pour ses enfants. Et qui pourrait douter de sa tendresse maternelle ? Quand même elle me donnerait la mort, dit un auteur, je ne cesserais point d'espérer en elle ; plein de cette confiance, je désire mourir auprès de son image, car si j'ai ce bonheur, je serai sauvé. Tout pécheur qui recourt à cette Mère compatissante, doit donc lui dire aussi :

Ma Souveraine et ma Mère, je suis un pécheur, je mérite que vous me chassiez de votre présence et me traitiez en toute rigueur de justice ; néanmoins, quand même vous me rebuteriez, quand même vous me donneriez la mort, je ne cesserai jamais d'avoir la confiance que vous me sauverez. Oui, je mets toute ma confiance en vous ; que j'aie seulement le bonheur de mourir devant une de vos images, en me recommandant à votre miséricorde, et je suis assuré de

ne point me perdre, mais d'aller vous louer dans le ciel en compagnie de vos nombreux serviteurs, qui, vous ayant invoquée au moment de la mort, ont tous été sauvés par votre puissante intercession.

En lisant l'exemple suivant, on verra si jamais aucun pécheur peut douter de la miséricorde et de la tendresse maternelle de Marie, lorsqu'il réclame sa protection.

EXEMPLE.

Vincent de Beauvais raconte que, dans une ville d'Angleterre, un jeune homme de sang noble, nommé Ernest, avait donné aux pauvres tout son patrimoine, et était entré dans un monastère, où il avait bientôt conquis l'estime de ses supérieurs par une vie très parfaite et spécialement pas sa grande dévotion à la sainte Vierge. Survient un peste qui obligea les habitants de la ville à s'adresser aux moines et à réclamer le secours de leurs prières. L'abbé commanda à Ernest d'aller se mettre en prières devant l'autel de Marie, et de ne pas se retirer que la Reine du ciel ne lui eût donné une réponse. Au bout de trois jours, Marie lui indiqua certaines prières que l'on devait réciter ; on le fit, et le fléau cessa. Or, il advint qu'Ernest s'étant ensuite refroidi dans sa dévotion à Notre-Dame, se vit assailli de fréquentes tentations, principalement contre la pureté ; le démon lui suggéra même l'idée de sortir du monastère ; et, faute de s'être recommandé à Marie, le malheureux en vint à former le projet de s'enfuir en escaladant le mur de clôture.

Comme donc il passait dans un corridor vis-à-vis d'une image de Marie, il entendit la Mère de Dieu qui lui disait : "Mon fils, pourquoi me quittes-tu ?" A ces mots, Ernest, interdit et confus, tomba par terre

et répondit : "Mais, Vierge sainte, ne voyez-vous pas que je ne puis plus résister ? pourquoi ne venez-vous pas à mon secours ?" La bonne Mère reprit : "Et toi, pourquoi ne m'as-tu pas invoquée ? si tu n'avais pas négligé de te recommander à moi, tu n'en serais pas venu là. A l'avenir, invoque-moi dans le péril, et ne crains rien." Le jeune homme retourna à sa cellule ; mais, les tentations revenant à la charge, il négligea comme par le passé de se recommander à Marie, et il finit par s'enfuir du couvent.

Dès lors, il se livra à une vie criminelle, et, de péché en péché, il en vint jusqu'à louer une auberge pour y assassiner de nuit les voyageurs et s'emparer de leurs dépouilles. Il égorgea ainsi entre autres le cousin du gouverneur de l'endroit. Celui-ci lui fit son procès, et sur les indices qu'il put recueillir, il le condamna à la potence. Mais, pendant que le procès s'instruisait, arriva à l'auberge un jeune cavalier, et aussitôt le scélérat de songer à le traiter comme d'ordinaire il traitait ses hôtes. Il entre la nuit dans la chambre de l'étranger pour l'assassiner, et que voit-il ? Au lieu du cavalier, il voit sur le lit un crucifix tout couvert de plaies, qui, le regardant avec bonté, lui dit : "Ne te suffit-il pas, ingrat, que je sois mort une fois pour toi ? veux-tu de nouveau m'ôter la vie ? eh bien ! lève le bras, et tue-moi." Tout hors de lui-même à cette vue, Ernest fond en larmes : "Seigneur, s'écrie-t-il en sanglotant, je me rends à vous ; puisque vous daignez me faire miséricorde, je veux me convertir."

Il quitte aussitôt l'auberge et se dirige vers son monastère pour y faire pénitence ; mais rencontré en chemin par les ministres de la justice, il est saisi et mené au juge ; il avoue tous ses forfaits ; on le condamne à la corde, on ne lui donne pas même le

temps de se confesser. Pendant qu'on le traînait au supplice, il se recommanda à Marie ; elle lui conserva la vie, le détacha elle-même de la potence et lui dit : "Retourne au couvent, fait pénitence ; et quand tu me verras à la main la sentence du pardon de tes péchés, prépare-toi à la mort." Ernest rentra au monastère, raconta le tout à l'abbé, et fit une rigoureuse pénitence. Plusieurs années après, il vit Marie tenant à la main l'acte de son pardon ; aussitôt il se prépara à la mort, et il mourut saintement.

PRIERE.

O ma Souveraine, digne Mère de mon Dieu, très sainte Vierge Marie, en me voyant si méprisable et si souillé, je ne devrais pas oser m'approcher de vous et vous appeler ma Mère ; mais je ne veux pas que mes misères me privent de la consolation et de la confiance dont je suis pénétré en vous donnant ce doux nom. J'ai mérité, il est vrai, que vous me repoussiez ; mais je vous prie de considérer ce qu'a fait et souffert pour moi votre divin Fils, Jésus ; et puis, repoussez-moi si vous le pouvez. Je suis un misérable pécheur ; plus que les autres, j'ai outragé la Majesté divine ; mais le mal est fait ; j'ai recours à vous, vous pouvez me secourir ; ô ma Mère, venez à mon aide.

Ne me dites pas que vous ne pouvez m'aider ; car je sais que vous êtes toute-puissante, vous obtenez de votre Dieu tout ce que vous désirez. Et si vous me répondez que vous ne voulez pas me secourir, dites-moi du moins à qui je dois m'adresser pour être soulagé dans mon excessive détresse. Souffrez qu'avec saint Anselme, je vous dise, à vous et à votre divin Fils : Ou bien ayez pitié de moi, vous mon Rédempteur, en me pardonnant, et vous ma Mère, en intercédant pour moi ; ou apprenez-moi à qui je dois recourir, montrez-moi en qui je

puis trouver plus de miséricorde et avoir plus de confiance. Ah ! certes, je ne saurais trouver personne, ni sur la terre, ni dans le ciel, qui ait plus que vous compassion des malheureux, et, qui puisse mieux me secourir. Vous, Jésus, vous êtes mon Père ; et vous, Marie, vous êtes ma Mère. Vous aimez jusqu'aux plus misérables, et vous allez les chercher pour les sauver. Je suis un coupable digne de l'enfer, le plus misérable de tous les pécheurs ; mais vous n'avez pas besoin d'aller me chercher, et je ne prétends pas que vous le fassiez : je me présente à vous dans la ferme espérance que vous ne m'abandonnerez pas. Me voici à vos pieds : mon Jésus, pardonnez-moi ; Marie, ma Mère, secourez-moi.

CHAPITRE II.

Vita, dulcedo.
Notre vie, notre douceur.

MARIE, NOTRE VIE, NOTRE DOUCEUR.

I.

Marie est notre vie, parce qu'elle nous obtient le pardon de nos péchés.

L'Eglise veut que nous appelions Marie *notre Vie*. Pour bien comprendre ce titre, il faut savoir que, comme l'âme donne la vie au corps, ainsi la grâce de Dieu donne la vie à l'âme ; car, sans la grâce, l'âme peut paraître vivante, mais en réalité elle est morte, selon ce qui est dit dans l'Apocalypse. Ainsi Marie rend la vie aux pécheurs, quand, par son intercession, elle leur obtint de rentrer en grâce avec Dieu.

L'Eglise applique à Marie et lui met dans la bouche les paroles suivantes du livre des Proverbes ; *Ceux qui sont diligents à recourir à moi dès le matin*, c'est-à-dire, aussitôt qu'ils le peuvent, *me trouveront* certainement. Au lieu de : *Me trouveront*, on lit dans la version des Septante : *Trouveront la grâce* ; en sorte que c'est la même chose, de recourir à Marie, et de trouver la grâce de Dieu.—Un peu plus loin, il est dit : *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et recevra de Dieu le salut éternel.*—Ecoutez, s'écrie là-dessus saint Bonaventure : écoutez, vous qui aspirez au royaume de Dieu : honorez Marie, et vous aurez la vie et le salut.

Au dire de saint Bernardin de Sienne, ce qui empêcha Dieu d'anéantir l'humanité après le péché originel, ce fut son amour de prédilection pour cette Fille bénie qui devait naître d'Adam. Le saint ne doute nullement que toutes les miséricordes et toutes les grâces reçues par les pécheurs sous l'ancienne loi, ne leur aient été accordées à la seule considération de cette bienheureuse Vierge.

Elle est donc bien fondée, cette exhortation de saint Bernard : "Cherchons la grâce, et cherchons-la par l'intermédiaire de Marie." Oui, si nous sommes assez malheureux pour avoir perdu la grâce de Dieu, cherchons-la ; et afin de la recouvrer sûrement, adressons-nous à Marie ; car si nous avons perdu cette perle précieuse, Marie l'a retrouvée ; et de là le nom d'inventrice de la grâce, que lui donne le même saint. Et n'est-ce pas là la vérité si consolante pour nous qu'exprimait l'ange Gabriel, quand il disait à la Vierge : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé la grâce.* Mais puisque Marie n'avait jamais été privée de la grâce, comment le saint archange pouvait-il dire qu'elle l'avait trouvée ? La vierge Immaculée fut toujours unie à Dieu, toujours ornée de la grâce, ou plutôt toujours pleine de grâce, comme l'archange le fit connaître au monde quand il la salua en ces termes : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Ce n'est donc pas pour elle même que Marie a trouvé la grâce dont elle fut toujours remplie ; pour qui donc ? Pour ceux qui l'avaient perdue, pour les pécheurs, répond le cardinal Hugues ; et commentant les paroles de saint Gabriel, le pieux auteur ajoute: Qu'ils courent donc à Marie, les pécheurs qui ont perdu la grâce, et ils la trouveront sans faute auprès d'elle ; qu'ils lui disent avec assurance : Auguste Dame, une chose trouvée doit être restituée à qui l'a perdue ; vous devez donc nous rendre la grâce. Richard de Saint-Laurent développe la même pensée,

et conclut ainsi : Si donc nous désirons trouver la grâce du Seigneur, allons à Marie, qui l'a trouvée et qui la trouve toujours ; comme elle fut et sera toujours chère à Dieu, notre confiance en elle ne saurait être frustrée.

La sainte Vierge dit dans les Cantiques, que Dieu l'a placée en ce monde pour être notre défense, et qu'il l'a établie Médiatrice de paix entre lui et les pécheurs : "Je suis un mur et mon sein est un asile assuré comme une forte tour, depuis qu'il m'a faite entremetteuse de la paix." Saint Bernard s'appuie sur ces paroles pour relever le courage du pécheur : Va, dit-il, va, pauvre pécheur, à cette Mère de miséricorde, et montre-lui les plaies que tes fautes ont laissées dans ton âme ; elle ne manquera pas de solliciter ton pardon auprès de son divin Fils, en lui rappelant qu'elle l'a nourri de son lait ; et ce Fils, qui l'aime si tendrement, ne manquera pas de l'exaucer.—Et la sainte Eglise elle-même nous met sur les lèvres une oraison où elle prie le Seigneur de nous accorder la faveur d'être aidés par la puissance secourable des prières de Marie à sortir du péché : "O Dieu miséricordieux, venez en aide à notre fragilité, afin que, célébrant la mémoire de la sainte Mère de Dieu, nous puissions avec l'appui de son intercession, nous relever de nos iniquités."

Ainsi donc saint Laurent Justinien a raison d'appeler Marie l'Espérance des coupables, puisque seule elle leur obtient de Dieu le pardon de leurs fautes. Saint Bernard fait bien de lui décerner le titre d'Echelle des pécheurs, puisque cette Reine compatissante leur tend une main secourable, les retire de l'abime où ils sont misérablement tombés, et les fait remonter à Dieu. Et saint Augustin n'a pas tort de la proclamer notre unique Espérance, puisque c'est par elle seule que nous espérons la rémission de

tous nos péchés. Saint Jean Chrysostôme ne parle pas autrement que l'illustre évêque d'Hippone : "Par elle, dit-il, nous obtenons le pardon de nos péchés." Et plein de confiance en sa médiation, il lui adresse cette prière au nom de tous les pécheurs : Nous vous saluons, ô Mère de Dieu et notre Mère, Ciel où Dieu réside, Trône du haut duquel le Seigneur dispense toutes ses grâces ! priez sans cesse Jésus pour nous, afin que, par votre entremise, nous puissions trouver miséricorde au jour du jugement, et partager la gloire des élus dans l'éternité.

C'est avec raison, enfin, comme le remarque Innocent III, que Marie est comparée à l'aurore dans ce passage du Cantique : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme une aurore naissante?* Car la naissance de Marie mit fin au règne des vices, comme l'aurore met fin aux ombres de la nuit. Ainsi parle ce pontife. Or, le changement opéré autrefois dans le monde par cette bienheureuse naissance, se reproduit dans toute âme où naît la dévotion à Marie : elle en bannit les ténèbres du péché et guide ses pas dans la voie des vertus. De là l'exclamation de saint Germain : "O Mère de Dieu, votre protection nous donne l'immortalité ; votre intercession, c'est la vie." Le même saint assure que le nom de Marie, dans la bouche de celui qui le prononce avec affection, est le signe de la vie, ou du moins le présage d'un prompt retour à la vie.

Sur les paroles du Cantique de Marie : *Voici qu'à partir de ce moment toutes les nations m'appelleront la bienheureuse*, saint Bernard s'écrie : Oui, ô ma Souveraine, vous serez proclamée bienheureuse par tous les hommes, parce que votre intercession assure à tous vos serviteurs la vie de la grâce et la gloire céleste. En vous les pécheurs trouvent le pardon, les justes la persévérance, et ensuite la vie éternelle.—Ne perds

donc pas confiance, ô pécheur, dit le pieux Bernardin de Bustis ; ne te décourage point, quand même tu te serais souillé de toutes les iniquités, mais recours avec assurance à cette glorieuse Reine ; tu la trouveras toujours les mains pleines de miséricorde, et plus désireuse de te combler de ses dons, que toi-même de les recevoir.

Un titre encore qui convient à Marie, selon saint André de Crète, c'est celui de Caution ou de Gage de notre réconciliation avec Dieu. Et en effet, quand les pécheurs s'adressent à Marie, pour être réconciliés avec Dieu, non content de leur promettre leur pardon, Dieu leur en donne même un gage ; et ce gage n'est autre que Marie elle-même, qu'il nous a donnée pour Avocate : tout pécheur qui se réfugie auprès d'elle, obtient par son entremise le pardon de ses fautes en vertu des mérites de Jésus-Christ. D'après la révélation faite par un ange à sainte Brigitte, les prophètes étaient ravis de joie dans la prévision que, fléchi par l'humilité et la pureté de Marie, Dieu allait faire grâce aux pécheurs, et recevoir dans son amitié ceux qui auraient provoqué sa colère.

Aucun pécheur ne doit jamais craindre d'être repoussé par Marie, quand il implore sa pitié ; non, car elle est une Mère de miséricorde, et à ce titre elle désire sauver les plus misérables. Marie est pour nous une Arche de salut, dit saint Bernard ; quiconque s'y réfugie, échappera au naufrage de la damnation éternelle. Dans l'arche de Noé les brutes mêmes furent à couvert des eaux du déluge ; sous le manteau de Marie, les pécheurs mêmes trouvent le salut. Sainte Gertrude vit un jour cette clémente Reine qui tenait son manteau ouvert : une multitude de lions, d'ours, de tigres et d'autres bêtes féroces, s'y étaient réfugiés ; et bien loin de les chasser, Marie les retenait autour d'elle et les caressait doucement.

Cet emblème apprit à la sainte que Marie ne repousse pas les pécheurs, si enfoncés soient-ils dans la fange du vice, mais qu'elle les accueille avec tendresse et les met à l'abri de la mort éternelle. Entrons donc dans cette Arche, courons nous réfugier sous le manteau de Marie ; elle se gardera bien de nous rejeter, elle nous sauvera infailliblement.

EXEMPLE.

Le père Bovio raconte l'admirable conversion d'une femme de mauvaise vie, nommée Hélène. Etant entrée un jour sans intention dans une église, et y ayant entendu un sermon sur la dévotion du Rosaire, elle avait fait l'emplette d'un chapelet en retournant chez elle ; mais elle le tenait caché par respect humain. Elle se mit néanmoins à le réciter ; et quoique ce fût d'abord sans dévotion, la très sainte Vierge lui fit goûter tant de consolations et de douceurs dans cet exercice, qu'elle ne pouvait plus s'en détacher. Elle conçut en même temps une vive horreur de ses désordres, au point d'en perdre le repos, et elle se vit ainsi comme forcée d'aller se confesser ; ce qu'elle fit avec tant de contrition, que le confesseur en était étonné. Après sa confession, elle alla se prosterner au pied d'un autel de Marie, pour remercier son Avocate ; elle y récita le Rosaire, et la Mère de Dieu, faisant parler sa statue, lui dit : "Hélène, tu as assez offensé Dieu et moi ; désormais change de conduite, et tu auras une bonne part dans mes faveurs." La pauvre pécheresse, toute confuse, répondit : "Ah ! Vierge sainte, il est vrai que jusqu'ici j'ai été une scélérate, mais vous qui pouvez tout, aidez-moi ; je me donne à vous, et je veux employer le reste de ma vie à faire pénitence de mes péchés."

Avec le secours de Marie, Hélène distribua aux pauvres tout ce qu'elle possédait, et se livra à une pénitence rigoureuse. Elle éprouva de terribles tentations mais, sans faire autre chose que de se recommander à la Mère de Dieu, elle remportait toujours la victoire. Elle alla jusqu'à recevoir beaucoup de grâces surnaturelles, telles que visions, révélations, don de prophéties. Enfin, à sa mort, qui lui fut annoncée par Marie plusieurs jours d'avance, la bienheureuse Vierge vint la visiter elle-même avec son divin Fils ; et lorsque cette pécheresse expira, on vit son âme, sous la forme d'une belle colombe, s'envoler aux cieux.

PRIERE.

Voici, ô Mère de mon Dieu, mon unique espérance; Marie, voici à vos pieds un malheureux pécheur qui implore votre pitié. Toute l'Eglise et tous les fidèle, vous proclament le Refuge des pécheurs ; vous êtes donc mon refuge, c'est à vous de me sauver. Vous savez vous dirai-je avec Guillaume de Paris, combien votre divin Fils désire notre salut. Vous savez ce que Jésus-Christ a souffert pour me sauver ; ô ma Mère, je vous présente les souffrances de Jésus : le froid qu'il endura dans l'étable de Bethléem, les pas qu'il fit dans le voyage d'Egypte, ses fatigues, ses sueurs, le sang qu'il répandit, la douleur qui le fit expirer à vos yeux sur la croix. Montrez, en me secourant, que vous aimez ce Fils adorable, puisque c'est au nom de votre amour pour lui que je vous prie de me secourir. Tendez la main à un malheureux qui est tombé, et qui vous supplie d'avoir pitié de lui.

Si j'étais un saint, je ne vous demanderais pas miséricorde ; mais parce que je suis un pécheur, j'ai recours à vous, qui êtes la Mère des miséricordes. Je sais que votre cœur compatissant trouve sa consolation à

aider les misérables, quand leur obstination ne vous empêche pas de les aider ; consolez donc votre cœur compatissant et consolez-moi, aujourd'hui que vous avez occasion de sauver un malheureux condamné à l'enfer, aujourd'hui que vous pouvez m'aider, puisque je ne veux pas être obstiné. Je me remets entre vos mains : dites-moi ce que j'ai à faire, et obtenez-moi la force de l'exécuter ; je suis résolu de faire tout ce qui est en mon pouvoir, pour rentrer dans l'amitié de Dieu.

Je me réfugie sous votre manteau ; Jésus veut que j'aie recours à vous ; il veut, que pour votre gloire et pour la sienne, puisque vous êtes sa Mère, je sois redevable de mon salut, non seulement à son sang, mais encore à vos prières. C'est lui qui m'envoie auprès de vous, pour que vous me secouriez. O Marie, me voici, je recours à vous, et je mets en vous ma confiance; vous qui priez pour tant d'autres, priez aussi, dites au moins une parole pour moi : dites à Dieu que vous voulez mon salut, et Dieu me sauvera certainement ; dites-lui que je suis à vous, je ne vous demande pas autre chose.

II.

Marie est encore notre vie, parce qu'elle nous obtient la persévérance.

La persévérance finale est un don de Dieu, don si excellent, que, comme l'a déclaré le Concile de Trente, il est purement gratuit, nous ne saurions le mériter ; néanmoins, selon l'enseignement de saint Augustin, Dieu l'accorde à tous ceux qui le lui demandent ; et suivant le père Suarez, on l'obtient infailliblement, si l'on a soin de le solliciter jusqu'à la fin de la vie ; car, dit Bellarmin, la persévérance doit être demandée tous les jours, pour être obtenue tous les jours. Or, s'il est vrai, et je le tiens pour certain, et c'est le sen-

timent aujourd'hui commun ; s'il est vrai, dis-je, que toutes les grâces qui nous viennent de Dieu, passent par les mains de Marie, il sera également vrai que nous ne pouvons espérer et obtenir la grâce suprême de la persévérance, si ce n'est par l'entremise de Marie. Et nous l'obtiendrons indubitablement, si nous la lui demandons toujours avec confiance; c'est la récompense qu'elle promet à tous ceux qui la servent fidèlement en cette vie : *Ceux qui me glorifient auront la vie éternelle.* Ces paroles lui sont appliquées par la sainte Eglise.

Pour conserver la vie de la grâce, il faut que nous ayons la force de résister à tous les ennemis de notre salut ; or, cette force ne s'obtient que par le moyen de Marie ; *Le don de force est entre mes mains,* dit Marie ; Dieu me l'a remis afin que je le dispense à mes serviteurs. *Par moi règnent les rois ;* soutenus par moi, mes dévots règnent sur la terre en commandant à tous leurs sens et à toutes leurs passions, et ils se rendent ainsi dignes de régner éternellement dans le ciel. Oh ! de quelle force victorieuse sont revêtus les sujets de cette grande Reine pour leurs luttes avec l'enfer ! A Marie convient ce passage des cantiques : *Votre cou est comme la tour de David, munie de travaux avancés, et où l'on voit suspendus mille boucliers et toute l'armure des vaillants.* Pour ceux qui l'aiment et qui l'invoquent dans le combat, elle est en effet pareille à une tour environnée de puissants moyens de défense ; ils trouvent en elle tous les boucliers et toutes les armes dont ils ont besoin pour repousser les attaques de Satan.

Pour la même raison, la très sainte Vierge se dit semblable *au platane qui s'élève le long de la route, au bord d'un courant d'eau.* Le platane est un nouvel emblême de la protection dont Marie favorise ceux qui se réfugient auprès d'elle ; car, selon la remarque du cardinal Hugues, cet arbre a des feuilles en forme

de boucliers. Le bienheureux Amédée donne une autre explication : comme le feuillage du platane met les voyageurs à couvert du soleil et de la pluie, ainsi, dit-il, Marie nous offre sous son manteau royal un abri contre l'ardeur des passions et la violence des tentations.

Malheur aux âmes qui se privent de cet abri salutaire, en négligeant d'honorer Marie et de l'invoquer dans les occasions dangereuses ! Si le soleil cessait de paraître, dit saint Bernard, que deviendrait le monde, sinon un chaos de ténèbres et un lieu plein d'horreur ? Qu'une âme perde la dévotion à Marie, aussitôt elle sera remplie de ténèbres, et de ces ténèbres dont l'Esprit-Saint dit qu'elles permettent aux bêtes sauvages de rôder en toute liberté. Dès qu'une âme n'est plus éclairée de la divine lumière, la nuit s'y fait et elle devient le repaire de tous les péchés et des démons. De là ce cri de saint Anselme : "Malheur à ceux qui méprisent la lumière du Soleil," c'est-à-dire la dévotion envers Marie !

Saint François de Borgia craignait avec raison pour la persévérance de ceux en qui il ne trouvait pas une dévotion particulière envers la bienheureuse Vierge. S'entretenant un jour avec des novices, il voulût savoir d'eux à quel saint chacun était surtout dévot, et s'apercevant que quelques-uns manquaient de cette dévotion spéciale à Marie, il avertit le maître des novices de surveiller plus attentivement ces pauvres jeunes gens ; or, qu'arriva-t-il ? tous perdirent malheureusement leur vocation et quittèrent l'institut.

Ce n'est donc pas à tort que saint Germain proclame Marie la Respiration des chrétiens ; en effet, comme le corps ne peut vivre sans respirer, de même l'âme ne peut vivre sans recourir et se recommander à cette divine Mère, par le moyen de qui nous nais-

sons à la vie de la grâce et nous la conservons sûrement. Voici les propres termes du saint : "De même que la respiration n'est pas seulement le signe, mais encore la cause de la vie corporelle ; ainsi le nom de Marie, que les serviteurs de Dieu ont sans cesse sur les lèvres, est tout à la fois une preuve qu'ils ont la vie spirituelle, et un moyen qui produit et conserve en eux cette vie, et leur attire toute sorte de biens."

Alain de la Roche pensa un jour se perdre, faute de s'être recommandé à Marie dans une violente tentation ; mais la sainte Vierge lui apparut, et, afin qu'une autre fois il se tint mieux sur ses gardes, elle lui donna un soufflet, en lui disant : "Si tu m'avais invoquée, tu ne te serais pas trouvé dans ce péril."

D'autre part, la Reine du ciel nous adresse ces paroles : Heureux celui qui écoute ma voix, et qui a soin de venir sans cesse frapper à la porte de ma miséricorde, et réclamer de moi lumière et secours !— Marie s'emploie de grand cœur à procurer à ceux qui l'invoquent ainsi tous les secours nécessaires pour sortir du vice et marcher dans la voie de la vertu. De là les beaux titres de Lune, d'Aurore et de Soleil que lui donne Innocent III : Lune pour le malheureux plongé dans la nuit du péché, elle lui fait voir l'état de damnation où il se trouve ; Aurore, c'est-à-dire, avant-courrière du soleil, pour l'âme qui se reconnaît déjà, elle l'aide à sortir du péché et à entrer dans l'amitié de Dieu ; Soleil, enfin, pour l'âme en état de grâce, elle l'empêche de tomber de nouveau dans quelque précipice.

Les docteurs appliquent à Marie les paroles de l'Ecclésiastique : *Ses liens sont des liens salutaires.*— La sainte Vierge lie ses serviteurs par ses exemples et ses secours, dit Richard de Saint-Laurent, de peur qu'ils n'aillent s'égarer dans les voies du vice. Saint Bonaventure explique dans le même sens cet autre

texte, qu'on lit dans l'office de Marie : *Je me tiens au milieu des saints*. La divine Mère, dit-il, ne se tient pas seulement au milieu des saints, mais elle maintient les saints afin qu'ils ne retournent pas en arrière; elle soutient leurs vertus, afin qu'ils ne viennent pas à défaillir ; et elle contient les démons, afin qu'ils n'en reçoivent aucun dommage.

Il est dit des serviteurs de Marie, qu'ils sont couverts d'un *double vêtement*. Selon Cornelius, cela signifie que Marie orne ses fidèles serviteurs des vertus de son divin Fils et des siennes propres ; et protégés par ce double vêtement, ils conservent la sainte persévérance.

Aussi saint Philippe de Neri ne se lassait pas de répéter à ses pénitents : "Mes enfants, si vous désirez la persévérance, soyez dévots à la sainte Vierge," Le saint frère Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus, disait pareillement : "Celui qui aime Marie, aura la persévérance." Ici vient à propos la belle réflexion de Rupert sur la parabole de l'Enfant prodigue : Si ce jeune étourdi eût eu encore sa mère, dit-il, ou bien il n'aurait jamais quitté la maison paternelle, ou bien il y serait revenu beaucoup plus tôt. La pensée du pieux abbé est qu'un enfant de Marie ne s'éloigne jamais de Dieu, ou du moins ne tarde pas à être ramené par elle, si par malheur il vient à s'en éloigner.

Ah ! si tous les hommes aimaient cette Reine pleine de clémence et de tendresse, et si dans les tentations ils avaient toujours et aussitôt recours à elle, en verrait-on jamais faire une chute ? en verrait-on seul se perdre ? Celui-là tombe et se perd, qui ne court point à Marie. On lit au livre de l'Ecclésiastique : *J'ai marché sur les flots de la mer* ; ces mots, Richard de Saint-Laurent les applique à la Vierge et les commente ainsi : Je marche avec mes

serviteurs au milieu des tempêtes qui viennent les assaillir ; je les environne de ma protection et les empêche d'être engouffrés dans l'abîme du péché.

Voici un trait raconté par le père Bernardin de Bustis. Un oiseau avait été dressé à dire : *Ave Maria*; se voyant poursuivi par un épervier, il cria : *Ave Maria* ! et l'épervier tomba mort.—Le seigneur a voulu nous montrer par cet exemple, que si un pauvre animal a pu être sauvé en prononçant le nom de Marie, à plus forte raison tout homme échappera-t-il aux mains du démon qui l'attaque, s'il a soin d'invoquer ce nom béni. Ainsi, dit saint Thomas de Villeneuve, lorsque les démons viennent nous tenter, nous n'avons qu'à imiter les poussins effrayés à la vue du milan : de même qu'ils courent aussitôt se réfugier sous l'aile maternelle, allons sans retard, et sans raisonner avec la tentation, nous mettre en sureté sous le manteau de Marie. Car c'est à vous, ô notre Reine et notre Mère, continue le même, c'est à vous de nous défendre; car, après Dieu, nous n'avons pas d'autre refuge que vous ; vous êtes notre unique espérance, la seule protectrice en qui nous mettions notre confiance.

Concluons par ces paroles de saint Bernard: O vous, qui comprenez que dans le tourbillon de ce siècle, vous naviguez sur une mer agitée par la tempête, plutôt que vous ne marchez sur la terre ferme; voulez-vous ne pas être submergé par les vents contraires? gardez-vous de détourner les yeux de cette brillante Etoile. Etes-vous en danger de tomber dans le péché, pressé par de fâcheuses tentations, ou bien dans vos doutes, ne savez-vous que résoudre? regardez l'Etoile, pensez que Marie est assez puissante pour vous secourir, invoquez-la sans retard. Que son Nom puissant soit toujours dans votre cœur par la confiance, et sur vos lèvres par la fidélité à l'invoquer. En suivant Marie, vous ne sauriez vous écarter de la voie du salut;

pourvu que vous ayez soin de vous recommander à elle, vous ne tomberez point ; si elle vous protège, vous n'avez pas à craindre de vous perdre ; si elle vous guide, vous vous sauverez sans peine. En un mot, si Marie vous prend sous sa défense, vous arriverez certainement au royaume des Bienheureux.

Faites ainsi et vous vivrez.

EXEMPLE.

C'est une histoire célèbre que celle de sainte Marie d'Egypte, rapportée dans les Vies des Pères . A l'âge de douze ans, elle s'enfuit de la maison paternelle et se rendit à Alexandrie, où sa conduite devint le scandale de toute la ville. Après seize années de désordres, elle alla, courant le monde, jusqu'à Jérusalem, où l'on célébrait alors la fête de la Sainte-Croix, et voulut elle aussi, entrer dans l'église, plus par curiosité que par dévotion ; mais, en arrivant à la porte, elle se sentit repousser en arrière par une force invisible ; elle essaya une seconde fois d'entrer et fut encore repoussée ; une troisième et une quatrième tentative qu'elle fit, n'eurent pas plus de succès. S'étant alors retirée dans un coin du parvis, la malheureuse comprit à l'aide d'une lumière céleste qu'en punition de sa mauvaise vie, Dieu la rejetait, et de sa présence et même de son temple.

Elle en était là quand, levant les yeux, elle aperçut pour son bonheur une peinture représentant la sainte Vierge ; elle s'adressa à cette Reine du ciel et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : "O Mère de Dieu, prenez pitié d'une pauvre pécheresse. Mes crimes me rendent indigne du moindre de vos regards, je le reconnais ; mais vous êtes le refuge des pécheurs ; pour l'amour de Jésus, votre Fils, assistez-moi ; faites que je puisse entrer dans l'église, car je suis résolue

de changer de vie et d'aller faire pénitence en tel lieu qu'il vous plaira de m'indiquer." Une voix qu'elle prit pour celle de la bienheureuse Vierge, lui répondit au fond du cœur : "Eh bien ! puisque tu as recours à moi, et que tu veux changer de vie, entre dans l'église, la porte n'en sera plus fermée pour toi." La pécheresse entre, et adore la Croix avec les sentiments de la plus vive componction. Elle retourne ensuite devant l'image de Marie : "Ma Reine, dit-elle, me voici prête à vous obéir ; où voulez-vous que je me retire pour faire pénitence ?—Va, lui répondit la sainte Vierge, passe le Jourdain, et tu trouveras le lieu de ton repos." Elle se confessa, communia, passa le fleuve, arriva au désert, et compris que c'était là le lieu de sa pénitence.

Pendant les dix-sept premières années que la sainte vécut dans la solitude, quels assauts ne lui livrèrent pas les démons pour la faire retomber ! Et que faisait-elle alors ? pas autre chose que de se recommander à Marie ; et Marie lui obtint la force de résister durant ces dix-sept années ; après quoi, ses combats cessèrent. Enfin, après avoir passé quarante-sept ans dans le désert, et se trouvant parvenue à la soixante-dix-septième année de son âge, elle fut découverte par l'abbé Zozime, que la Providence conduisit en ce lieu. Elle lui raconta toute sa vie, et le pria de revenir l'année suivante et de lui apporter la sainte communion. L'abbé revint selon son désir, et la communia. Ensuite, la sainte lui renouvela sa prière, de venir la visiter encore une fois. Zozime le fit, et il la trouva morte. Son corps était environné de lumière, et près de la tête était tracés ces mots : "Ensevelissez ici le corps d'une misérable pécheresse que je suis, et priez Dieu pour moi." Le saint abbé la descendit dans une fosse qu'un lion vint creuser ;

et de retour au monastère, il raconta les merveilles de la divine miséricorde envers cette heureuse pénitente.

PRIERE.

O Vierge sainte, Mère de miséricorde ! voici à vos pieds le perfide qui, payant d'ingratitude les grâces qu'il a reçues de Dieu par votre intercession, a trahi Dieu et vous. Mais sachez-le, ô douce Reine ! loin de diminuer ma confiance en vous, ma misère ne fait que l'augmenter ; car je vois qu'elle redouble votre compassion envers moi. Faites connaître, ô Marie, que pour moi comme pour tous ceux qui vous invoquent, vous êtes pleine de bonté et de miséricorde. Je ne réclame de vous qu'un regard de compassion : si votre cœur a compassion de moi, il ne saura refuser de me protéger ; et si vous me protégez, qu'ai-je à craindre ? Non, je ne craindrai rien : je ne craindrai pas mes péchés, puisque vous pouvez réparer le mal que j'ai fait ; je ne craindrai pas les démons, puisque vous êtes plus puissante que l'enfer : je ne craindrai même pas la trop juste indignation de votre divin Fils, puisqu'une seule de vos paroles suffit pour l'apaiser.

Je me trompe, il me reste une crainte : je pourrais, au moment de la tentation, faire la faute de ne pas recourir à vous, et ce serait ma perte. Mais je suis résolu de ne jamais cesser de me recommander à vous, je vous en fais aujourd'hui la promesse, aidez-moi à la tenir. Voyez quelle belle occasion pour vous de contenter votre cœur en faisant le bonheur d'un misérable tel que je suis. O Mère de Dieu, j'ai une grande confiance en vous. J'attends de vous la grâce de pleurer mes péchés comme je le dois, et la force de n'y plus retomber : si je suis malade, vous pouvez me guérir ; si mes fautes m'ont rendu faible, votre secours me rendra fort. J'espère tout de vous, ô Marie, parce que vous pouvez tout auprès de Dieu. Amen.

III.

Marie est notre douceur : elle rend la mort douce à ses serviteurs.

L'ami sincère aime en tout temps ; et le frère se connaît dans l'affliction. Les vrais amis et les vrais parents ne sont pas bien connus dans les temps de prospérité, mais seulement dans la détresse et la misère. Les partisans du monde restent attachés à un ami tant que la fortune lui sourit ; mais qu'il vienne à essuyer quelque disgrâce, que surtout la mort approche et aussitôt les amis de s'éloigner. Marie n'agit pas ainsi envers ceux qui lui sont dévoués: bonne Maîtresse et bonne Mère, elle ne saurait abandonner ses fidèles serviteurs dans leurs tribulations, surtout dans les angoisses de la mort, qui sont les plus terribles qu'on puisse éprouver ici-bas ; et après avoir été notre Vie durant tout le temps de cet exil, elle devient notre Douceur au terme de notre carrière, en nous ménageant une mort douce et heureuse.

En effet, depuis le jour mémorable où elle eut à la fois le bonheur et la douleur d'être présente à la mort de Jésus-Christ, son Fils, qui est le Chef des prédestinés, Marie est en possession du privilège d'assister tous les prédestinés à l'article de la mort. C'est pourquoi l'Eglise nous fait prier cette bienheureuse Vierge de venir à notre secours principalement à nos derniers moments : *Priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.*

Bien cruelles sont les angoisses des pauvres mourants ! remords des péchés commis, horreur du jugement qui est proche, incertitude du salut, tout est pour les tourmenter. En ce moment où l'âme va passer à l'éternité, l'enfer fait appel plus que jamais à toutes ses armes ; il met en jeu toutes ses forces

pour s'en rendre maître ; il sait qu'il lui reste peu de temps pour la gagner, et que, s'il la perd alors, c'est pour toujours : *Le diable descend vers vous plein d'une grande fureur, sachant qu'il n'a plus qu'un peu de temps.* Alors, le démon qui la tentait ordinairement pendant sa vie, ne vient pas seul l'attaquer, mais il en appelle d'autres à son aide, et la maison se remplit d'esprits infernaux qui unissent leurs efforts pour la perdre : *Leur demeure se remplira de dragons.*

On raconte de saint André d'Avellin, qu'au temps de sa mort, dix mille démons vinrent le tenter ; ils lui livrèrent surtout de rudes assauts quand il fut à l'agonie ; tous les religieux présents étaient épouvantés du spectacle qui s'offrait à leurs regards. Le visage du saint se gonflait jusqu'à paraître tout noir par l'effet de son agitation intérieure ; il tremblait de tous ses membres et se débattait étrangement ; de ses yeux sortaient deux torrents de larmes, sa tête était en proie à des secousses violentes : autant d'indices de l'horrible combat qu'il soutenait contre l'enfer. Tous les assistants, émus jusqu'aux larmes, redoublaient de prières et tremblaient de crainte en voyant un saint mourir de la sorte. On se consolait toutefois, en le voyant tourner souvent les yeux vers une pieuse image de Marie, comme pour réclamer son secours ; et on se souvenait de lui avoir entendu dire bien des fois dans le courant de sa vie, que la sainte Vierge serait son refuge à l'heure de sa mort.

Il plut enfin au Seigneur de mettre fin à ce combat par une glorieuse victoire : les convulsions cessèrent, le visage désenflé reprit sa première couleur, et on vit le saint, tenant les yeux tranquillement fixés sur l'image, faire une dévote inclination comme pour remercier Marie, laquelle, pense-t-on, se faisait voir à lui ; après cela il remit paisiblement son âme bénie entre les mains de la divine Mère, et ses traits prirent

une expression de paix céleste. En ce moment-là même, une religieuse capucine à l'agonie, se tourna vers les sœurs qui l'assistaient, et leur dit : "Récitez l'*Ave Maria ;* car un saint vient de mourir."

A l'aspect de la Reine, les rebelles prennent la fuite. Si à l'heure de la mort nous avons Marie de notre côté, que pourrons-nous craindre de la part de tous nos ennemis infernaux? Dans les craintes que lui inspirait la pensée de cette lutte suprême, David reprenait courage en s'appuyant sur le sacrifice du Rédempteur futur et sur l'intercession de la Vierge Marie : *Alors même,* disait-il *que je marcherais au sein des ombres de la mort, je ne craindrais rien :... votre verge et votre bâton me rassurent.* Par le mot *bâton,* le cardinal Hugues entend ici la croix du Sauveur : et par le mot *verge,* notre Médiatrice Marie, qui fut prédite en ces termes par Isaïe : *Il sortira une verge de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine.* Verge puissante, dit saint Pierre Damien, par elle sont réprimées toutes les violences des esprits infernaux. Courage donc, s'écrie saint Antonin ; car, "si Marie est avec nous, qui osera nous attaquer?"

Quand le père Manuel Padial, jésuite, était près de mourir, Marie lui apparut, et lui adressa ces consolantes paroles : "Voici enfin le moment où les anges vont te féliciter, et te dire : O heureux travaux ! ô mortifications bien récompensées !" On vit ensuite une troupe de démons qui fuyaient, en criant avec désespoir : "Hélas ! nous ne pouvons rien ; celle qui est sans tache, le protège !" Le Père Gaspard Haywood fut assailli par les démons à ses derniers moments et violemment tenté contre la foi ; il se recommanda aussitôt à la sainte Vierge, et on l'entendit ensuite s'écrier : "Je vous rends grâces, ô Marie, d'être venue à mon secours !"

Selon saint Bonaventure, quand un serviteur de Marie est sur le point de mourir, elle lui envoie saint Michel et tous les anges dont il est le chef, afin qu'ils le défendent contre les attaques des démons ; elle les charge de recevoir les âmes de tous ceux qui ont eu l'heureuse habitude d'implorer avec ferveur sa maternelle protection.

Lorsqu'une âme va sortir de ce monde, l'enfer s'émeut, dit Isaïe, et il envoie les plus terribles d'entre les démons la tenter avant qu'elle quitte son corps, et l'accuser au tribunal de Jésus-Christ, quand elle s'y présentera : *L'enfer s'est mis en mouvement à ton arrivée ; il suscitera contre toi des géants.* Mais si cette âme est défendue par Marie, les démons n'oseront entreprendre de l'accuser, assure Richard : ils savent trop bien que le divin Juge n'a jamais condamné et ne condamnera jamais une âme protégée par son auguste Mère.

Dans son épitre à sainte Eustochie, saint Jérôme enseigne que, non contente de secourir ses chers serviteurs au moment de leur mort, Marie vient encore à leur rencontre quand ils passent à l'autre vie, les encourage par sa douce présence, et les accompagne au tribunal suprême : "Quel jour que celui où Marie, Mère du Seigneur, viendra au devant de vous, suivie des chœurs des vierges ! " et cela est conforme à ce que la bienheureuse Vierge a dit elle-même à saint Brigitte touchant ses serviteurs à leurs derniers moments : "Moi, leur Maîtresse bien-aimée et leur Mère, j'irai à leur rencontre quand ils seront pour mourir, afin que dans la mort même, ils trouvent consolation et soulagement."

Saint Vincent Ferrier ajoute qu'elle reçoit leurs âmes. Oui, cette Reine pleine de tendresse les reçoit en quelque sorte dans les plis de son manteau, et les présente elle-même à leur Juge, qui est son Fils ;

et ainsi elle leur obtient infailliblement la grâce du salut. Tel fut, par exemple, le bonheur de Charles, fils de sainte Brigitte : comme il était mort dans le périlleux métier des armes et loin de sa mère, la sainte craignait pour son salut, mais la bienheureuse Vierge lui révéla que Charles était sauvé, grâce à son amour pour elle. Elle-même, ajouta-t-elle, l'avait assisté dans ses derniers moments, et lui avait suggéré les actes que tout chrétien doit faire en cette circonstance. Sainte Brigitte vit en même temps Jésus-Christ sur un trône, et le démon qui portait deux accusations contre la divine Mère. En premier lieu, disait-il, elle m'a empêché de tenter Charles au moment de sa mort; en second lieu elle a présenté elle-même au jugement l'âme de ce soldat, et l'a ainsi sauvée, sans même me permettre d'exposer les droits que je prétends avoir sur cette âme. La sainte vit ensuite le démon repoussé par le divin Juge, et l'âme de Charles portée au ciel.

Oh ! quel bonheur pour vous, mon cher frère, si, à la mort, vous vous trouvez attaché à la Mère de Dieu par les douces chaînes de l'amour ! *Ses chaînes sont des chaînes de salut*, c'est-à-dire qu'elles vous assurent le salut éternel. Elles vous feront goûter à la mort une heureuse paix, qui sera pour vous le commencement d'un repos et d'un bonheur sans fin.— Le père Binet rapporte qu'un pieux serviteur de Marie disait en mourant : "Si vous saviez quel contentement on sent en son âme, au moment de la mort, d'avoir essayé de bien servir la très sainte Mère de Dieu durant le cours de sa vie, vous en seriez étonné et consolé ; je ne saurais dire la joie que je ressens en mon cœur à l'heure où vous me voyez."—Ainsi mourut également le père Suarez, si dévot envers la sainte Vierge, qu'il aurait donné toute sa science, disait-il, pour le mérite d'un seul *Ave Maria ;* il dé-

clara au moment d'expirer, qu'avant d'en avoir fait l'expérience, il ne se serait jamais imaginé que la mort pût être si douce.

Tel sera sans doute aussi votre contentement, pieux lecteur, telle sera votre joie au moment de la mort, si vous pouvez vous rendre alors le témoignage d'avoir aimé cette bonne Mère, toujours fidèle à récompenser ceux de ses enfants qui ont été fidèles à la servir et à l'honorer par des visites, par la récitation du rosaire, par des jeûnes, et surtout à la remercier, à la louer, et à implorer souvent sa puissante protection. Vous ne serez même pas privé de cette consolation pour avoir vécu un temps dans le péché, si désormais vous tachez de vous bien conduire et de servir fidèlement cette Reine si clémente et si généreuse ; dans les angoisses de votre dernière heure, et dans les tentations par où le démon cherchera à vous jeter dans le désespoir, elle vous fortifiera et portera la bonté jusqu'à venir elle-même vous assister au moment de votre mort.

Saint Pierre Damien raconte qu'un jour son frère Martin, ayant eu le malheur d'offenser Dieu, se rendit devant un autel de Marie pour se consacrer à elle en qualité d'esclave ; en signe de quoi il se passa sa ceinture autour du cou, et parla ainsi : "O ma Souveraine, Miroir de pureté ! je suis un pauvre pécheur, j'ai offensé mon Dieu et vous en blessant la chasteté ; je ne puis mieux réparer ma faute qu'en m'offrant à vous pour esclave; me voici donc à vos pieds recevez-moi, tout rebelle que je suis, ne me rejetez-pas." Ensuite, il déposa sur le marchepied de l'autel une certaine somme d'argent, qu'il promit de payer chaque année comme esclave tributaire de Marie. Quand il fut près de mourir, on l'entendit un matin qui s'écriait : "Levez-vous ; saluez ma Souveraine !"

Puis il ajouta : "O Reine du ciel ! quelle est votre bonté de daigner visiter ce pauvre serviteur! De grâce, bénissez-moi, ma Souveraine, et ne permettez pas que je me perde, après que vous m'avez honoré de votre présence." Pierre étant alors arrivé, Martin lui raconta comment la sainte Vierge l'avait visité et béni, se plaignant de ce que les assistants ne s'étaient pas levés en présence de la Mère de Dieu. Peu après, il passa doucement dans le sein du Seigneur.

Oui, mon cher lecteur, telle aussi sera votre mort, si vous êtes fidèle à Marie ; eussiez-vous d'ailleurs offensé Dieu dans le passé, elle ne laissera pas de faire que votre fin soit douce et heureuse. Et si alors, une crainte excessive au souvenir de vos péchés d'autrefois, ébranle votre confiance, elle viendra elle-même soutenir votre courage. Ainsi fit-elle pour Adolphe comte d'Alsace, dont l'histoire se lit aux chroniques des Frères mineurs. Ce prince avait renoncé au monde pour entrer dans l'ordre de Saint-François, et s'y était distingué par sa dévotion à la Mère de Dieu. Sur la fin de ses jours, il se remit devant les yeux la vie qu'il avait menée dans le siècle et la rigueur des divins jugements ; ces pensées lui inspirèrent des doutes touchant son salut et une vive crainte de la mort. Mais quand les pieux serviteurs de Marie sont dans la peine, elle ne dort pas. Escortée d'une multitude de saints, elle se présenta tout à coup au mourant, et le rassura par ces tendres paroles : Mon cher Adolphe, tu m'appartiens, tu t'es donné à moi, et tu redoutes la mort ?—A ces mots, le serviteur de Marie se sentit entièrement consolé, toutes ses craintes s'évanouirent, et il mourut au sein d'une paix profonde et d'un doux contentement.

Ayons bon courage, nous aussi, bien que pécheurs ; et si pendant le reste de notre pèlerinage ici-bas nous servons Marie avec amour, espérons qu'elle viendra nous secourir dans les angoisses de notre mort, et nous consoler pas sa présence. Notre bonne Reine en fit la promesse formelle, un jour qu'elle s'entretenait avec sainte Mechtilde : "Tous ceux, lui dit-elle, qui me servent pieusement ,peuvent compter qu'à leur heure dernière, je me ferai un devoir de me tenir à leurs côtés, comme la plus tendre des mères, pour les consoler et les défendre." O Dieu ! à ce moment où nous attendrons la décision de notre éternel sort, quelle joie pour nous, de voir auprès de nous la Reine du ciel qui nous assistera et relèvera notre confiance en nous assurant de sa protection !

C'est là une faveur dont on voit dans les livres une multitude innombrable d'exemples, outre ceux que nous avons déjà cités. Elle fut accordée à sainte Claire, à saint Félix de Cantalice, à sainte Claire de Montefalco, à sainte Thérèse, à saint Pierre d'Alcantara. Mais pour notre commune consolation, nous en relaterons quelques autres encore. Au rapport du père Crasset, sainte Marie d'Oignies vit un jour la bienheureuse Vierge au chevet d'une pieuse veuve de Willembroc ; elle se tenait tout à côté de la malade ; et comme celle-ci était en proie aux brûlantes ardeurs de la fièvre, elle la consolait et la rafraîchissait à l'aide d'un éventail. Saint Jean de Dieu allait mourir et attendait la visite de Marie, à laquelle il était très dévot ; mais ne la voyant point paraître, il en était tout triste, et peut-être même s'en plaignait. Tout à coup, le moment suprême arrivé, la divine Mère lui apparut, et comme pour lui reprocher son peu de confiance, elle lui adressa ces tendres paroles, qui doivent remplir de courage tous ses serviteurs : "Cette heure est celle où jamais je ne dé-

laisse mes serviteurs dévoués." C'est comme si elle eût dit : Mon cher Jean, que pensais-tu ? que je t'avais abandonné ? Ne sais-tu donc pas que je ne saurais abandonner mes serviteurs à l'heure de la mort ? Je ne suis pas accourue plus tôt, parce que le temps n'était pas encore venu ; maintenant qu'il est arrivé, me voici prête à te prendre avec moi ; allons en paradis.—Peu après, le saint expira, et son âme s'envola vers les cieux pour y remercier à jamais sa très aimante Reine.

Terminons cet entretien par l'exemple suivant, qui montre jusqu'où va la tendresse de cette bonne Mère envers ses enfants, lorsqu'ils se trouvent au lit de la mort.

EXEMPLE.

Un curé avait été appelé auprès d'un homme riche qui allait mourir. Il le trouva dans une maison bien meublée, entouré des soins de ses domestiques, de ses parents et de ses amis ; mais il vit en même temps les démons sous forme de chiens, qui attendaient sa mort pour s'emparer de son âme ; et ils l'eurent en effet, car ce malheureux mourut dans le péché. Or, pendant que le curé était là occupé, on vint le demander de la part d'une pauvre femme, proche, elle aussi, de sa fin, et qui désirait recevoir les Sacrements. Le curé ne pouvait abandonner ce riche dans un moment si critique ; il envoya à sa place un autre prêtre, qui prit le saint ciboire et partit.

Arrivé au logis de cette bonne femme, le prêtre ne vit ni domestique, ni compagnie, ni meubles précieux, parce que la malade était pauvre et n'avait guère pour lit qu'un peu de paille ; mais que voit-il ? dans la chambre, une grande lumière, et près du lit de la mourante, la Mère de Dieu, qui la consolait, et

essuyait avec un linge son front couvert des sueurs de l'agonie. A la vue de la sainte Vierge, le prêtre n'osait approcher ; mais sur un signe qu'elle lui fit, il entra, et Marie, lui indiquant un escabeau, l'invita à s'asseoir pour entendre la confession de sa servante. Celle-ci se confessa, et, après avoir communié avec beaucoup de dévotion, elle expira heureusement entre les bras de Marie.

PRIÈRE.

O ma très douce Mère, quelle sera la mort d'un pauvre pécheur tel que moi ? Dès à présent, quand je pense au moment redoutable où je devrai quitter cette vie et comparaître au tribunal de Dieu, et qu'en même temps je me rappelle avoir tant de fois écrit moi-même, par des actes pervers, la sentence de ma condamnation, je tremble, je demeure confondu, et je crains beaucoup pour mon salut éternel. O Marie, c'est dans le sang de Jésus et dans votre intercession que sont mes espérances. Vous êtes la Reine du ciel, la Maîtresse de l'univers ; vous êtes, c'est tout dire, la Mère de Dieu ! Vous êtes donc bien grande ! mais votre grandeur ne vous éloigne pas de nous, au contraire, elle vous dispose à une plus vive compassion pour nos misères.

Les amis d'ici-bas ne se voient pas plus tôt revêtus de quelque dignité, qu'ils se tiennent sur la réserve ; ils ne daignent même plus accorder un regard à un ancien ami victime des revers de la fortune. Votre noble et tendre cœur n'est pas ainsi fait : où vous voyez plus de misère c'est là surtout que vous portez votre assistance ; à peine invoquée, vous volez aussitôt à notre secours ; vos faveurs préviennent même nos prières ; vous nous consolez dans nos afflictions, vous dissipez les tempêtes, vous terrassez nos ennemis ; en un mot, vous ne laissez échapper aucune accasion de nous faire du bien. Béni

soit à jamais la divine Bonté, qui a réuni en vous tant de majesté et tant de tendresse, tant d'élévation et tant de charité ! J'en remercie sans cesse le Seigneur, et je m'en félicite moi-même, parce que je mets tout mon bonheur dans le vôtre.

O consolatrice des affligés, consolez un affligé qui se recommande à vous : je me sens tourmenté par les remords d'une conscience chargée d'innombrables péchés ; j'ignore si je les ai pleurés comme je le devais ; je vois toutes mes œuvres pleines d'imperfections et de souillures ; l'enfer attend ma mort pour m'accuser ; la divine justice outragée veut être satisfaite. Ma Mère, qu'en sera-t-il de moi ? si vous ne venez à mon aide, je suis perdu. Dites-moi : voulez-vous me secourir ? O Vierge compatissante, consolez-moi : obtenez-moi une vraie douleur de mes péchés ; obtenez-moi la force de me corriger et d'être fidèle à Dieu le reste de mes jours. Et quand je me trouverai dans les extrêmes angoisses de la mort, ô Marie, mon espérance, ne m'abandonnez pas assistez-moi plus que jamais à cette heure, et soutenez-moi, afin que je ne tombe pas dans le désespoir à la vue de mes fautes, que le démon me remettra sous les yeux.

Ma Reine, pardonnez ma témérité ; venez vous-même alors me consoler par votre présence. Cette grâce, vous l'avez faite à tant d'autres ; je la réclame aussi pour moi. Si ma témérité est grande, plus grande encore est votre bonté, qui va chercher les plus misérables pour les consoler ; c'est là ce qui fait ma confiance. Que votre gloire éternelle soit d'avoir sauvé de l'enfer un malheureux damné, et de l'avoir conduit dans votre royaume, où j'espère avoir un jour le bonheur de me tenir à vos pieds, pour vous rendre grâces, vous bénir et vous aimer, sans cesse et sans fin. O Marie ! je vous attends, ne me privez pas de cette consolation ! Fiat, fiat ! Amen, amen !

CHAPITRE III.

Spes nostra ! salve.
O notre espérance, nous vous saluons.

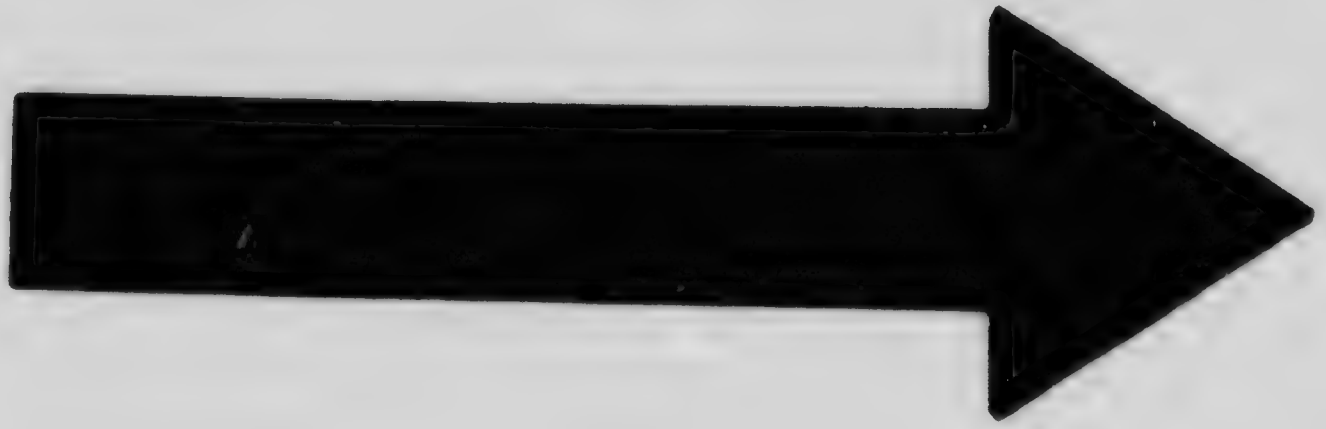
MARIE NOTRE ESPERANCE.

I.

Marie est l'espérance de tous les hommes.

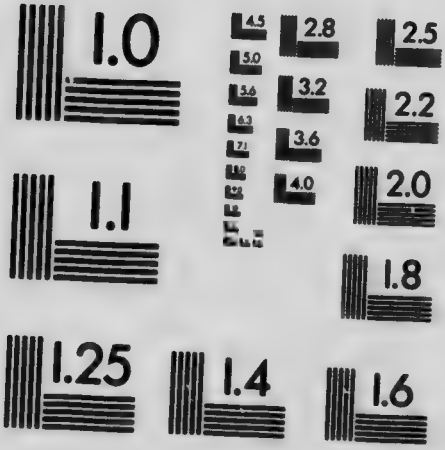
Les hérétiques modernes sont révoltés de nous entendre saluer et invoquer Marie comme notre Espérance. *Spes nostra ! salve.* Dieu seul, disent-ils, est notre espérance, et il maudit quiconque met son espérance dans la créature, car il est écrit : *Malédiction à l'homme qui se confie en un homme.* Comment donc Marie peut-elle être notre espérance, puisqu'elle est une simple créature ? Ainsi disent les hérétiques ; mais nonobstant leurs clameurs, la sainte Eglise veut que, chaque jour, tous les ecclésiastiques et tous les religieux élèvent la voix vers Marie, et qu'au nom de tous les fidèles ils l'invoquent et la saluent du nom si doux de notre Espérance, Espérance de tous les hommes : *Spes nostra ! salve,* "ô notre Espérance, nous vous saluons !"

Selon saint Thomas, il est deux manières de placer son espérance en une personne, selon qu'on la considère comme cause principale, ou comme cause intermédiaire. Ceux qui attendent du roi quelque faveur, l'attendent de lui comme souverain, et de son ministre ou favori comme intercesseur. Si la grâce est accordée, elle viendra principalement du roi, mais par l'intermédiaire de son favori ; ainsi, celui



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

qui la sollicite, a bien raison d'appeler l'intercesseur son espérance. Le Roi du ciel, en raison de sa bonté infinie, désire extrêmement nous enrichir de ses grâces; mais pour cela la confiance est nécessaire de notre part ; voulant donc augmenter en nous cette confiance, il nous a donné pour Mère et pour Avocate sa propre Mère, et l'a investie de tout pouvoir pour nous appuyer ; il veut en conséquence que nous mettions en elle l'espoir de notre salut et de tous les biens. Ceux qui placent leur espérance dans les seules créatures, et d'une manière indépendante de Dieu, comme font les pécheurs, qui ne reculent pas devant l'offense de Dieu pour gagner l'amitié ou la faveur d'un homme, ceux-là sans aucun doute sont maudits de Dieu, ainsi que le déclare le prophète. Mais ceux qui espèrent en Marie comme Mère de Dieu, ayant le pouvoir de leur obtenir la grâce et la gloire, sont bénis du Seigneur ; ils font ce qui est agréable à son cœur, car Dieu se plaît à voir honorer cette sublime créature, qui l'a aimé et glorifié en ce monde plus que tous les hommes et tous les anges.

C'est donc à juste titre que nous proclamons la bienheureuse Vierge notre Espérance, puisque, selon le cardinal Bellarmin, nous espérons obtenir par son intercession ce que n'obtiendraient pas nos prières seules.—Nous la prions, dit Suarez, afin que la dignité d'une telle Médiatrice supplée à notre bassesse. Or, ajoute-t-il, prier Marie avec une telle espérance, ce n'est pas témoigner que nous nous défions de la miséricorde divine, mais que nous tremblons à la pensée de notre indignité.

Ainsi, l'Eglise a raison d'appeler Marie, par un mot emprunté à l'Ecclésiastique, la Mère de la sainte espérance, c'est-à-dire, celle qui fait naître en nous, non la vaine espérance des biens misérables et passa-

gers de cette vie, mais la sainte espérance des biens immenses et éternels de la vie future.

Saint Ephrem, s'adressant à la divine Mère, s'écrie ; "Receves mes hommages, ô Marie ! ô l'espérance de mon âme, le salut assuré des chrétiens, le refuge des pécheurs, le boulevard des fidèles et le salut du monde entier !"—Saint Bonaventure nous avertit qu'après Dieu nous n'avons pas d'autre espérance que Marie. Et saint Ephrem, considérant l'ordre présent de la providence, selon lequel Dieu a décrété, comme l'affirme saint Bernard, que tous ceux qui se sauvent, soient redevables de leur salut à l'intercession de Marie, saint Ephrem, disons-nous, la prie en ces termes : O grande Reine ! ne cessez point de veiller sur nous et de nous couvrir du manteau de votre protection, car après Dieu vous êtes notre seul espoir. Saint Thomas de Villeneuve proclame également Marie notre unique refuge, notre unique ressource, notre unique asile.

Tous ces beaux titres décernés à Marie, saint Bernard semble vouloir les justifier quand il écrit : "Considère, ô homme, le dessein de Dieu, en vue de nous dispenser ses miséricordes avec plus d'abondance : ayant décrété le rachat du genre humain, il a remis entre les mains de Marie tout le prix de la rédemption, afin qu'elle le distribue à son gré."

Quand Dieu commanda à Moïse de faire le propitiatoire : *Tu le feras*, dit-il, *d'un or très pur ; c'est de là que je te parlerai et te donnerai mes ordres.* Selon la remarque d'un auteur, Marie est le vrai propitiatoire d'où le Seigneur parle aux hommes, et leur accorde le pardon de leurs fautes, ses grâces, et tous ses bienfaits : "Vous êtes pour l'univers entier le propitiatoire d'où le Seigneur nous parle au cœur, rend des oracles pleins de douceur et de clémence,

nous distribue ses faveurs, et répand en un mot, tous les biens sur nous." Avant de s'incarner dans le sein de Marie, le Verbe divin lui fit demander son consentement par un archange : pourquoi cela ? Il voulait, répond saint Irénée, que de Marie nous vinssent tous les biens, notamment l'Incarnation, qui les renferme tous. Ainsi, conclut le savant Idiot, tout ce que les hommes ont reçu ou recevront jamais de biens, de secours, de grâces, c'est par l'intercession et par les mains de Marie que Dieu le leur a toujours accordé, et le leur accordera toujours.

O Marie, s'écrie avec raison le pieux Louis de Blois, quel sera l'insensé, le malheureux qui refusera de vous aimer, vous, si aimable et si généreuse envers ceux qui vous aiment ! Vous éclairez l'esprit de ceux qui s'adressent à vous dans leurs doutes et leurs perplexités ; vous consolez dans leurs afflictions ceux qui se confient en vous ; vous secourez ceux qui vous invoquent dans le péril. Après votre divin Fils, vous êtes le salut assuré de vos serviteurs fidèles. Je vous salue donc, ô espérance des désespérés et secours des abondonnés ! O Marie, vous êtes toute-puissante, puisque votre Fils vous honore au point d'accomplir sans nul retard tous vos désirs.

A son tour, saint Germain voyait en Marie la source de tous les biens et en attendait la délivrance de tous les maux. "O ma Souveraine, lui disait-il, par la volonté de Dieu, vous êtes ma consolation, le guide de mon pèlerinage, la force de ma faiblesse, la richesse de mon indigence, le remède de mes blessures, le soulagement de mes douleurs ; vous seule pouvez briser mes chaînes, sur vous je fonde l'espoir de mon salut ; exaucez mes prières, soyez touchée de mes soupirs, ô vous, ma Maîtresse, mon refuge, ma vie, mon secours, ma force et mon espérance !"

Elle est donc pleine de justesse, l'application de fait saint Antonin à Marie, de ces mots de la Sagesse : *Tous les biens me sont venus conjointement avec elle.* Et en effet, comme l'affirme ce saint, Marie étant la Mère et la Dispensatrice de tous les biens, le genre humain, et spécialement quiconque est attaché au service de cette grande Reine, peut se féliciter d'avoir obtenu tous les biens par le moyen de Marie et de la dévotion envers elle. De là cette affirmation absolue de l'abbé de Celles : "Qui trouve Marie, trouve tous les biens." Il trouve toutes les grâces, toutes les vertus, car, par sa puissante intercession, elle lui obtient tout ce dont il a besoin, et l'enrichit de tous les dons célestes. Elle-même nous fait savoir par la bouche du sage, qu'elle tient entre ses mains toutes les richesses de Dieu, c'est-à-dire, les divines miséricordes, pour les distribuer à ceux dont elle est aimée. Nous devons donc, selon l'avertissement de saint Bonaventure, tenir sans cesse les yeux fixés sur les mains de cette tendre Mère, afin de recevoir par son moyen les biens que nous souhaitons.

Oh ! combien d'orgueilleux ont trouvé l'humilité dans la dévotion à Marie ! combien de colères, la mansuétude ! combien d'aveugles, la lumière ! combien de désespérés, la confiance ! combien d'âmes perdues, le salut ! Mais tout cela, n'est-il pas renfermé dans quelques mots prophétiques de Marie elle-même ? Dans le sublime cantique qu'elle chanta chez Elisabeth, n'a-t-elle pas dit : *Voici que désormais toutes les nations me proclameront bienheureuse* ? Ces paroles, saint Bernard les lui redit en les complétant : Oui, toutes les générations vous proclameront bienheureuse, parce qu'à toutes les générations vous avez donné la vie et la gloire ; car en vous les pécheurs trouvent le pardon, et les justes la persévérance dans la grâce de Dieu.

Le pieux Lansp e fait ainsi parler Notre-Seigneur à l'humanité entiè : Pauvres enfants d'Adam, qui vivez au milieu de tant d'ennemis et parmi tant de misères, ayez soin d'honorer avec une affection particulière celle qui est ma Mère et la vôtre. Car j'ai donné Marie au monde comme le modèle dont vous puissiez apprendre à vivre saintement, et comme le refuge auquel vous puissiez recourir dans vos afflictions. Je l'ai formée moi-même de telle sorte que personne ne puisse la craindre ni avoir de répugnance à l'invoquer ; c'est pourquoi je l'ai créée avec un naturel si plein de bonté et de compassion, qu'elle ne saurait mépriser aucun de ceux qui ont recours à elle, ni refuser une faveur qu'on lui demande ; elle tient ouvert à tous le sein de sa miséricorde, et ne permet jamais qu'après s'être jeté à ses pieds, on se retire sans être consolé.—Louée soit donc et bénie à jamais l'immense bonté de notre Dieu, qui nous a donné cette Mère, et cette Avocate si tendre et si aimante.

O Dieu ! quelle tendresse dans les sentiments de confiance que saint Bonaventure, si embrasé du divin amour, ressentait à l'égard de notre très aimant Rédempteur Jésus, et de notre très aimante Avocate Marie ! Le Seigneur m'eût-il réprouvé, disait-il, je sais qu'il ne peut se refuser à quiconque l'aime et le cherche de cœur. Je le serrerai dans les bras de mon amour, et, s'il ne me bénit, je ne le laisserai point aller ; il ne pourra se retirer, sans m'entraîner avec lui. Si je ne puis faire autre chose, je me cacherai au moins dans ses plaies ; tant que je demeurerai là, il ne pourra me trouver hors de lui.—Enfin, ajoutait-il, si en haine de mes péchés, mon Rédempteur me chasse loin de lui, j'irai me jeter aux pieds de sa Mère ; et là prosterné, je ne partirai point qu'elle ne m'ait obtenu mon pardon. Car cette Mère de miséricorde ne sait et n'a jamais su être insensible aux misères,

ni refuser d'exaucer les misérables qui ont recours à sa protection. Ainsi, concluait le saint, si ce n'est par obligation, au moins par compassion, elle ne manquera pas d'engager son divin Fils à me pardonner.

Terminons en disant avec Euthymius : Abaissez, ô Mère de miséricorde, abaissez vos regards miséricordieux sur nous, qui sommes vos serviteurs, et qui avons mis en vous toute notre espérance.

EXEMPLE.

On lit dans le Trésor du Rosaire, qu'un gentilhomme, animé d'une grande dévotion envers la Mère de Dieu, s'était fait dans sa maison un pieux oratoire, où il allait souvent prier devant une belle image de Marie, non-seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit, interrompant son repos pour honorer ainsi sa Reine bien-aimée. Or, son épouse, personne du reste de beaucoup de piété, observant qu'il se levait dans le plus profond silence de la nuit, sortait de la chambre, et ne revenait qu'au bout d'un temps considérable, conçut malheureusement de mauvais soupçons. Tourmentée par cette cruelle épine, elle hasarda un jour de demander à son mari s'il aimait une autre femme qu'elle. Il lui répondit en souriant : "Sache que j'aime la dame la plus aimable du monde. Je lui ai donné tout mon cœur, et je mourrais plutôt que de cesser de l'aimer. Si tu la connaissais, tu me dirais toi-même de l'aimer encore davantage."

Il entendait parler de la sainte Vierge, qu'il aimait d'un amour si tendre ; mais la pauvre femme, ne faisant que tomber dans une plus grande inquiétude, voulut s'assurer de la vérité et l'interrogea de nouveau, afin de savoir si c'était pour aller trouver cette dame qu'il se levait la nuit et sortait de l'appartement. Le gentilhomme, qui ne connaissait pas la violente

agitation de son épouse, répondit que oui. Ainsi persuadée d'une chose qui n'était pas, et aveuglée par la passion, que fit alors cette malheureuse? Une nuit que son mari était sorti de sa chambre à l'ordinaire, de désespoir, elle prit un couteau et se coupa la gorge ; peu après, elle expira.

Le mari, ayant accompli sa dévotion ,retourne dans l'appartement, va pour se remettre au lit, et le trouve tout trempé ; il appelle sa femme, et elle ne répond point; il la secoue de la main, et elle reste insensible. A la fin, ayant pris de la lumière, il voit le lit plein de sang et son épouse étendue morte. Il comprit alors qu'elle s'était tuée dans un accès de jalousie, et que fit-il? il ferma la chambre à la clef, et revint à la chapelle, se prosterna devant la sainte Vierge, et là, pleurant à chaudes larmes, il se mit à dire : "Ma Mère ! vous voyez dans quelle affliction je me trouve ; si vous ne me consolez, à qui dois-je recourir? Songez que c'est pour être venu ici vous honorer, que j'ai le malheur de voir mon épouse morte et damnée. Ma Mère ! vous le pouvez, ah ! réparez ce malheur." Lorsqu'on invoque avec confiance cette Mère de miséricorde, on en obtient tout ce qu'on veut. A peine le gentilhomme a-t-il fini sa prière, qu'il entend une servante lui dire : "Monsieur, veuillez retourner à votre chambre ; Madame vous demande." Mais, dans l'excès de sa joie, il n'ose croire cette heureuse nouvelle : "Allez voir, répond-il, s'il est bien vrai qu'elle me demande.—Oui, dit la servante au retour, venez vite ; Madame vous attend."

Il va, ouvre la chambre, et voit son épouse pleine de vie, qui se jetant à ses pieds, les arrose de ses larmes et le prie de lui pardonner, en disant : "Ah ! mon fidèle époux ! grâce à vos prières. la Mère de Dieu m'a délivrée de l'enfer !" Alors tous deux pleurant de joie, se rendirent à l'oratoire pour remercier

la bienheureuse Vierge. Le lendemain, le mari invita tous ses parents à un festin, et leur fit raconter le fait par sa femme elle-même ; celle-ci leur montra la marque de sa blessure, qui était encore visible ; et toute la famille conçut pour la divine Mère des sentiments de confiance plus vifs que jamais.

PRIERE.

O Mère du saint amour, notre vie, notre refuge, et notre espérance ! vous savez que Jésus-Christ, votre Fils, non content de se faire notre perpétuel avocat auprès de son Père, veut en outre que vous intercédiez auprès de lui-même pour nous obtenir les divines miséricordes. Il a décrété que vos prières nous aideraient à nous sauver, et il leur a donné tant de force qu'elle sont toujours exaucées. C'est donc à vous, ô espérance des malheureux, c'est à vous que je m'adresse, moi misérable pécheur ; j'espère, que par les mérites de Jésus-Christ et par votre intercession, je ferai mon salut. Telle est ma confiance, et elle va si loin que, si mon salut éternel était entre mes mains, je le remettrais dans les vôtres ; car je me fie plus en votre miséricorde et en votre protection, que dans toutes mes œuvres. Ma Mère et mon espérance, ne m'abandonnez pas, comme je le mériterais ; considérez ma misère, et laissez-vous toucher de compassion ; secourez-moi et sauvez-moi. Bien des fois, je le confesse, mes péchés ont fermé la porte aux lumières et aux secours que vous m'avez obtenus de Dieu ; mais votre compassion pour les misérables et votre pouvoir auprès du Seigneur surpassent le nombre et la malice de toutes mes iniquités. C'est une chose connue du ciel et de la terre que celui que vous protégez ne saurait se perdre. Que je sois donc oublié de toutes les créatures, mais non de vous, ô Mère du Tout-Puissant ! Dites à Dieu que je suis votre serviteur, dites-lui que

vous prenez ma défense, et je serai sauvé. O Marie, je me confie en vous ; c'est avec cette confiance que je vis et que je veux et espère mourir, disant toujours : "Mon unique espérance est Jésus, et après Jésus, la Vierge Marie."

II.

Marie est l'espérance des pécheurs.

Après avoir créé la terre, *Dieu fit deux grands luminaires, l'un plus grand, pour présider au jour, l'autre moindre, pour présider à la nuit.* Selon le cardinal Hugues, le premier de ces deux luminaires, le soleil, est la figure de Jésus-Christ, dont la lumière éclaire les justes, qui vivent dans le jour de la grâce de Dieu ; et le second, la lune, est la figure de Marie, dont la douce lueur reste aux malheureux plongés dans la nuit du péché. Marie étant donc cet astre propice aux pécheurs, que doit faire le malheureux qui se trouve environné des ténèbres de l'iniquité ? Puisqu'il a perdu la lumière du Soleil de Justice en perdant la grâce divine, répond Innocent III, qu'il tourne ses regards vers l'astre qui brille pour lui ; qu'il invoque Marie ; elle l'éclairera sur le malheur de son état et lui donnera la force d'en sortir sans retard. Au dire de saint Méthode, on pourrait à peine compter les conversions dues aux prières de Marie.

Parmi les titres sous lesquels la sainte Eglise veut que nous invoquions la Mère de Dieu, le plus encourageant pour les pauvres pécheurs, c'est le titre de Refuge des pécheurs, que nous lui donnons dans les litanies. Anciennement, il y avait en Judée plusieurs villes de refuge, où les délinquants pouvaient se re-

tirer, afin d'échapper à la peine qu'ils avaient encourue ; à présent, il n'y a plus qu'une seule Cité de refuge, et c'est Marie, à qui s'applique cette parole prophétique : *Bien glorieuse, ô Cité de Dieu, sont les choses qui ont été dites à ton sujet.* Mais il est une différence entre elle et les asiles de la loi ancienne : ceux-ci n'étaient pas ouverts à tous les coupables, mais seulement à ceux qui étaient prévenus de certains délits ; au contraire, dès qu'ils se réfugient sous le manteau de Marie, tous les pécheurs, quelles que soient leurs fautes, sont à l'abri du châtiment. "Je suis, nous dit-elle par la bouche de saint Jean de Damas, je suis la cité de refuge, tous ceux qui viennent à moi seront sauvés." Il suffit de se réfugier dans cette Cité ; quiconque est assez heureux pour y entrer, y trouve toute sûreté avant même d'avoir plaidé sa cause. *Venez, entrons dans la ville forte,* dit Jérémie, *et demeurons-y en silence.* D'après le bienheureux Albert-le-Grand, cette ville forte est la sainte Vierge, que la grâce et la gloire environnent comme un rempart ; et il ajoute, en citant la Glose : Puisque nous n'osons demander nous-mêmes au Seigneur le pardon de nos péchés, nous pouvons du moins nous retirer dans cette citadelle et nous y tenir en silence ; ce sera assez, Marie se chargera de parler et d'intercéder pour nous. Un autre pieux auteur exhorte également tous les pécheurs à s'abriter sous le manteau de la Reine du ciel : "Réfugiez-vous, Adam et Eve, et vous aussi, leurs pauvres enfants, qui avez irrité le Seigneur, réfugiez-vous tous dans le sein de cette bonne Mère. Ne savez-vous pas qu'elle est l'unique Cité de refuge, et l'unique espérance des pécheurs ? "Oui, l'unique espérance des pécheurs ; ainsi l'appelle déjà saint Augustin.

"O Marie, vous êtes l'unique avocate des pécheurs et de ceux qui sont dénués de toute ressource," dit à son tour saint Ephrem ; puis il s'écrie : "Salut, ô vous, le refuge des pécheurs et leur asile ; en vous seule ils peuvent trouver sûreté et protection." Et selon un auteur, David désignait déjà Marie quand il disait : *Dieu m'a mis à couvert dans le secret de son tabernacle.* Quel est, en effet, le tabernacle de Dieu, sinon Marie? ainsi la nomme saint André de Crète : "Vous êtes, dit-il, le tabernacle que Dieu lui-même a dressé, et dans lequel lui seul est entré, pour accomplir les grands mystères de la rédemption des hommes."

L'illustre saint Basile dit à ce propos qu'en nous donnant Marie, Dieu nous a en quelque sorte ouvert un hôpital public, où peuvent être reçus tous les malades pauvres et privés de toute autre ressource. Or, je le demande, les hôpitaux étant fondés spécialement pour les pauvres, quels sont ceux qui ont le plus de titres à y être admis? ne sont-ce pas les plus indigents et les plus malades? Celui donc qui se trouve plongé dans la misère, c'est-à-dire dépourvu de tout mérite et chargé de péchés, qui sont les maladies de l'âme, il peut, ce semble, dire à Marie : Auguste Dame ! vous êtes l'asile des pauvres malades ; ne me rejetez donc pas, puisque, plus pauvre et plus malade que tous les autres, j'en ai plus de droit à être accueilli par vous.

Disons-lui avec saint Thomas de Villeneuve : O Marie, nous, pauvres pécheurs, nous ne connaissons point d'autre refuge que vous ; vous êtes notre unique espérance dans l'affaire de notre salut ; vous êtes après Jésus-Christ l'unique avocate vers laquelle nous tournons nos regards.

Dans les révélations de sainte Brigitte, Marie est dite l'astre avant-coureur du soleil, pour nous donner à entendre que quand la dévotion à la divine Mère

fait son apparition dans l'âme d'un pécheur, c'est un présage infaillible que bientôt le Seigneur reviendra à elle avec les richesses de sa grâce. Le glorieux saint Bonaventure, pour réveiller la confiance des pécheurs en la protection de Marie, les représente d'abord comme exposés à périr sur une mer orageuse. Déjà tombés du navire de la grâce, et ballottés çà et là par le remords de leur conscience et la crainte des jugements de Dieu, sans lumière et sans guide, les infortunés se voient au moment de perdre le dernier souffle d'espérance qui les fait encore vivre. C'est alors que le Seigneur, leur montrant Marie, si connue sous le nom d'Etoile de la mer, élève en quelque sorte la voix pour crier à ces naufragés : Pauvres pécheurs qui vous croyez perdus, ne désespérez pas ; levez les yeux vers cette belle Etoile, reprenez haleine et courage ; car Marie vous retirera du milieu de la tempête, et vous conduira au port du salut.—Saint Bernard exprime la même pensée : Si vous ne voulez pas être submergé par la tempête, regardez l'Etoile, appelez Marie à votre secours.

Et en effet, selon Louis de Blois, "Marie est le unique refuge de ceux qui ont eu le malheur d'offenser Dieu ; elle est l'asile de tous ceux qui sont en butte aux tentations et aux coups de l'adversité ; elle est toute bonté, toute douceur, non seulement envers les justes, mais encore envers les pécheurs les plus désespérés : aussi, quand elle les voit venir à elle, et qu'elle les entend implorer de tout cœur son assistance, elle s'empresse de les secourir, les accueille, et leur obtient leur pardon de son divin Fils. Elle n'en sait mépriser aucun, si indigne qu'il soit ; elle ne refuse à aucun sa protection ; elle les console tous ; et à peine l'a-t-on invoquée, qu'on en est aussitôt secouru. Bien souvent, par sa douceur, elle sait attirer à son culte et réveiller les pécheurs les plus étrangers à l'amour

de Dieu, les plus profondément ensevelis dans la léthargie du vice ; par là ils se disposent à recevoir la grâce divine et à se rendre enfin dignes de la gloire éternelle. En formant cette Fille de prédilection, Dieu l'a douée d'un caractère si compatissant et si prévenant, que personne ne peut jamais, par défaut de confiance, hésiter à réclamer son intercession. Enfin, conclut le pieux auteur, il n'est pas possible qu'une âme se perde, qui cultive avec zèle et humilité la dévotion à cette divine Mère."

Elle est comparée au platane : *Je me suis élevée comme le platane.* C'est encore un encouragement pour les pauvres pécheurs. Le platane protège contre les ardeurs du soleil les voyageurs qui se réfugient sous son feuillage et quand Marie voit la colère divine près d'éclater sur la tête des pécheurs, elle les invite à se réfugier sous l'ombre de sa protection. C'était avec raison, remarque saint Bonaventure, que le prophète Isaïe se désolait de son temps, et disait à Dieu : *Vous voilà irrité contre nous, et votre colère est juste, car nous avons péché ; et il n'est personne qui se lève pour retenir votre bras,* personne qui puisse vous fléchir en notre faveur. Il disait vrai, car en ces temps là, Marie n'était pas encore au monde ; et avant sa naissance, dit le saint, personne n'eut osé comme elle retenir le bras vengeur du Très-Haut. Mais aujourd'hui quelque irrité que soit le Seigneur contre un pécheur, si Marie le prend sous sa protection, elle parvient à le sauver en empêchant son Fils de le punir. Et aucune autre créature, continue le même saint, ne pourrait, aussi bien qu'elle, aller jusqu'à mettre la main sur le glaive de la divine justice, et suspendre les coups dont il menace les coupables. Richard de Saint Laurent exprime la même pensée : Avant la naissance de Marie, dit-il, Dieu se plaignait que personne ne s'opposât à ses vengeances sur les pécheurs ;

mais à présent que Marie est dans le monde, elle apaise sa colère.

Basile de Séleucie encourage aussi le pécheur, en lui disant : "Pécheur, ne perds pas confiance, mais en toute circonstance, recours à Marie et invoque-là ; tu la trouveras toujours prête à te secourir, car c'est la volonté de Dieu qu'elle nous aide dans tous nos besoins."—Cette Mère de miséricorde est si désireuse de sauver les pécheurs les plus désespérés, qu'elle va elle-même à leur recherche pour les secourir ; et s'ils implorent son assistance, elle sait bien trouver le moyen de les rendre chers à Dieu.

Isaac désirait un jour manger du gibier ; il appela Esaü et lui promit de le bénir quand il lui en aurait apporté. Mais Rébecca, qui voulait que cette bénédiction fût l'apanage de son autre fils Jacob, ordonna à celui-ci de lui amener deux chevreaux, qu'elle apprêterait au goût d'Isaac. Selon saint Antonin, Rébecca fut ici la figure de Marie, et les chevreaux, celle des pécheurs : la Reine du ciel dit aux anges : Amenez-moi des pécheurs ; je leur procurerai le repentir de leurs fautes avec une ferme résolution de ne plus pécher, et je saurai, par ce moyen, les rendre agréables et chers au Seigneur.—L'abbé Francon, développant la même pensée, ajoute que Marie sait si bien apprêter ses chevreaux, qu'ils deviennent, pour le goût, non seulement comparables, mais parfois même supérieurs aux cerfs.

Il n'est pas au monde de pécheur, pour éloigné qu'il soit de Dieu, qui ne puisse se convertir, et recouvrer l'amitié divine, s'il veut seulement recourir à Marie et réclamer son assistance. Elle-même l'a révélé ainsi à sainte Brigitte. La même sainte entendit un jour Jésus-Christ dire à sa Mère, qu'elle serait disposée à demander la grâce pour Lucifer

même, si celui-ci pouvait s'humilier jusqu'à se recommander à elle : "Vous ne refuseriez pas votre compassion au démon lui-même, s'il vous priait humblement," Jamais on ne verra cet esprit superbe s'abaisser au point d'implorer la protection de Marie ; mais, si cela pouvait arriver, la Mère de Dieu serait assez bonne, assez puissantes seraient ses prières, pour lui obtenir du Seigneur le pardon et le salut . Mais ce qui ne peut avoir lieu pour le démon, se réalise tous les jours en faveur des pécheurs qui ont recours à cette Mère de miséricorde.

L'arche de Noé fut sans doute une figure de Marie ; car, si l'arche offrit un abri à tous les animaux de la terre, le manteau de Marie sert de refuge à tous les pécheurs, que leurs vices et leurs péchés sensuels assimilent aux brutes. Il y a cependant une différence, observe un auteur: Les animaux entrés dans l'arche demeurèrent ce qu'ils étaient ; le loup demeura loup, le tigre demeura tigre ; au lieu que, sous le manteau de Marie, le loup se transforme en agneau, et le tigre en colombe. Sainte Gertrude vit un jour la bienheureuse Vierge qui tenait son manteau ouvert ; sous ce manteau la sainte aperçut grand nombre de bêtes féroces de différentes espèces, tels que léopards, lions, ours ; elle remarqua que Marie, loin de les chasser, les recevait avec bonté et les caressait de sa douce main. Gertrude comprit que ces bêtes féroces sont les malheureux pécheurs, que Marie accueille avec amour quand ils ont recours à elle.

Saint Bernard avait donc bien raison de dire à Marie : Auguste Souveraine, jamais vous ne repoussez un pécheur, si souillé et abominable soit-il, s'il se réfugie auprès de vous ; dès qu'il implore votre secours, vous ne dédaignez pas d'étendre votre main miséricordieuse pour le retirer de l'abîme du désespoir. O aimable Marie ! béni et remercié soit à jamais le

Seigneur qui vous a faite si douce et si bonne, même envers les plus misérables pécheurs ! Malheureux celui qui ne vous aime pas, malheureux celui, qui, pouvant implorer votre pitié, ne met pas en vous sa confiance !—Celui-là se perd, qui ne recourt pas à Marie ; mais qui, après l'avoir fait, s'est jamais perdu ?

On lit dans l'Ecriture que Booz permit à Ruth de ramasser les épis tombés des mains des moissonneurs. Saint Bonaventure fait là-dessus cette réflexion : De même que Ruth trouva grâce aux yeux de Booz, ainsi Marie a trouvé grâce aux yeux du Seigneur, qui lui a permis de recueillir les épis échappés aux moissonneurs. Les moissonneurs sont les ouvriers évangéliques, les missionnaires, les prédicateurs les confesseurs, dont les travaux gagnent chaque jour des âmes à Dieu. Mais il est des âmes rebelles et endurcies que, malgré tout leur zèle, ils se voient forcés d'abandonner ; c'est le privilège exclusif de Marie d'empêcher par sa puissante intercession que ces épis délaissés ne se perdent. Mais aussi, malheur aux âmes qui résistent même à la main de cette douce glaneuse ! Assurément, elles resteront à jamais perdues et maudites. Bienheureuses, au contraire, celles qui ont recours à une si bonne Mère ! Il n'y a pas au monde, dit le pieux Louis de Blois, un pécheur tellement désespéré et plongé dans la fange du vice, que Marie en ait horreur et le repousse : ah ! qu'il vienne seulement réclamer l'assistance de cette tendre Mère ; il verra si elle veut et peut le réconcilier avec son divin Fils, et lui obtenir son pardon.

Ce n'est donc pas à tort, ô ma très douce Souveraine, que saint Jean Damascène vous salue l'Espérance des désespérés, que saint Laurent Justinien vous proclame l'Espérance des coupables, saint Augustin,

l'unique Ressource des pécheurs, saint Ephrem, le Port assuré des naufragés. Le même saint pousse la hardiesse jusqu'à vous appeler la Protectrice des damnés.

C'est avec raison enfin que saint Bernard exhorte les désespérés eux-mêmes à ne pas désespérer ; et que, plein de joie et de tendresse envers sa Mère chérie, il lui dit amoureusement : Vierge sainte ! qui donc n'aura pas confiance en vous, si vous secourez même les désespérés ? Je ne doute nullement, ajoute-t-il, qu'à la seule condition de réclamer votre secours, nous n'obtenions tout ce que nous voudrons ; celui donc qui n'a plus d'espoir, doit encore espérer en vous.

Saint Antonin raconte qu'un homme qui vivait dans la disgrâce de Dieu, eut un jour une vision dans laquelle il lui sembla se trouver au tribunal de Jésus-Christ ; le démon présenta le dossier de ses péchés, lesquels, mis dans la balance de la justice divine, l'emportèrent de beaucoup sur toutes ses bonnes œuvres. Que fit alors sa puissante Avocate ? elle étendit sa douce main et l'appuya sur l'autre bassin de la balance, qu'elle fit pencher en faveur de son client. Par là, elle lui donnait à entendre qu'elle lui obtiendrait son pardon, s'il voulait changer de vie ; et en effet, après cette vision, le pécheur se convertit et vécut en bon chrétien.

EXEMPLE.

Le vénérable Jean Herolt, qui par humilité prit le nom de Disciple, rapporte le trait qu'on va lire. Un homme marié vivait dans le désordre ; son épouse, femme vertueuse, ne pouvant lui persuader de renoncer au péché, le pria de vouloir au moins, dans cet état misérable, pratiquer quelque dévotion envers la

Mère de Dieu, ne fut-ce que de la saluer en récitant un *Ave Maria*, toutes les fois qu'il passerait devant une de ses images. Il consentit à observer cette pratique.

Une nuit que ce malheureux était sorti dans le dessein de se livrer au péché, il aperçut de loin une lumière, s'approcha et vit que c'était une lampe qui brûlait devant une statue de Marie tenant entre ses bras Jésus enfant. Il récite l'*Ave Maria* selon sa coutume ; mais ensuite quel objet s'offre à ses regards! Le divin Enfant lui apparait tout couvert de plaies fraîchement ouvertes et d'où le sang tombe à grosses gouttes. Epouvanté et en même temps attendri, considérant que c'était lui qui, par ses péchés, avait ainsi déchiré les membres de son Rédempteur, il se mit à pleurer ; mais il remarqua que Jésus lui tournait le dos. Alors, tout pénétré de confusion, il eut recours à la sainte Vierge, et lui parla ainsi : "Mère de miséricorde, votre Fils me repousse ; je ne puis trouver d'avocate plus bienveillante ni plus puissante que vous, qui êtes sa Mère ; ô ma Reine, assistez-moi, priez-le pour moi."La Mère du Sauveur lui répondit par sa statue : "Vous autres, pécheurs, vous m'appelez Mère de miséricorde, mais en même temps vous ne cessez de faire de moi une mère de misère, en renouvelant continuellement la passion de mon Fils et mes propres douleurs."

Néanmoins, comme Marie ne sait jamais renvoyer sans consolation celui qui se jette à ses pieds, elle se tourna vers son divin Fils et le pria de pardonner à ce malheureux. Jésus continuait de montrer de la répugnance à accorder ce pardon ; mais la sainte Vierge, déposant son cher Enfant dans la niche, se prosterna devant lui en disant : "Mon Fils, je ne me relève pas, je reste ici à vos pieds, si vous ne pardonnez à ce pécheur.—Ma Mère, dit alors Jésus, je

ne vous puis rien refuser : vous voulez qu'il lui soit pardonné ; pour l'amour de vous je lui pardonne ; faites-le venir baiser mes plaies." Le pécheur s'approcha tout en larmes ; et à mesure qu'il baisait les plaies du saint Enfant, elles guérissaient aussitôt. Enfin, Jésus l'embrassa en signe de réconciliation. Dès ce moment, cet homme changea de conduite, mena une vie édifiante, et donna toujours des marques d'une ardente dévotion à la bienheureuse Vierge, qui lui avait obtenu une faveur si grande.

PRIERE.

O Vierge Immaculée, je vénère votre très saint Cœur, qui fut les délices et le repos d'un Dieu, ce Cœur tout plein d'humilité, de pureté et d'amour divin. Moi, malheureux pécheur, je viens à vous, le cœur rempli de fange et d'ulcères ; ô Mère de miséricorde, ne me dédaignez pas pour cela, mais n'en ayez que plus de compassion, et secourez-moi. Ne cherchez en moi, pour venir à mon aide, ni vertus, ni mérites ; je suis une âme perdue et qui ne mérite que l'enfer. Considérez uniquement, je vous prie, la confiance que j'ai en vous et la la résolution où je suis de me corriger. Considérez ce que Jésus a fait et souffert pour moi, et puis abandonnez-moi si vous le pouvez. Souffrez que je vous remette sous les yeux toutes les peines de sa vie, le froid qu'il endura dans l étable, le voyage qu'il fit en Egypte, le sang qu'il répandit, la pauvreté, les sueurs, les tourments, la mort qu'il souffrit en votre présence pour l'amour de moi ; et pour l'amour de Jésus, songez à me sauver.

Ah ! ma Mère, je ne veux ni ne puis craindre que vous me repoussiez, maintenant que j'ai recours à vous et que j'implore votre assistance. Si j'avais une telle crainte, je ferais injure à votre miséricorde, qui va cher-

chant les malheureux pour les secourir. Sainte Reine, ne refusez pas votre pitié à celui à qui Jésus-Christ n'a pas refusé son sang. Mais les mérites de ce sang précieux ne me seront pas appliqués, si vous ne me recommandez à Dieu. C'est de vous que j'espère mon salut ; je ne vous demande ni richesse, ni honneurs, ni autres biens terrestres, je vous demande la grâce de Dieu, l'amour de votre Fils, Jésus, la grâce d'accomplir sa volonté, et enfin le paradis pour l'aimer éternellement Est-il possible que vous refusiez de m'exaucer? Non, certes ; vous m'exaucez dès à présent, j'en ai la confiance : déjà vous priez pour moi, déjà vous me procurez les grâces que je sollicite ; déjà vous me prenez sous votre protection. Ma Mère, ne m'abandonnez point ; continuez, oui, continuez de prier pour moi, jusqu'à ce que vous me voyiez sauvé, reçu dans le ciel, et prosterné à vos pieds pour vous bénir et vous remercier pendant toute l'éternité. Amen.

CHAPITRE IV.

Ad te clamamus, exules filii Evæ.
Enfants d'Eve, pauvres exilés, nous crions vers vous.

MARIE, NOTRE SECOURS.

I.

Combien Marie est prompte à secourir ceux qui l'invoquent.

Pauvres enfants de la malheureuse Eve, et, comme tels, coupables aux yeux de Dieu de la même faute et comdamnés à la même peine, nous errons çà et là dans cette vallée de larmes, exilés de notre patrie, gémissant sous le poids de maux innombrables qui nous affligent dans le corps et dans l'âme ! Mais, au milieu de ces peines, heureux celui qui tourne souvent ses regards vers la Consolatrice du monde, le Refuge des misérables, l'auguste Mère de Dieu, et l'invoque et la prie avec ferveur ! *Heureux*, dit Marie, *celui qui écoute mes conseils, et qui veille continuellement aux portes de ma miséricorde*, pour invoquer mon intercession et mon secours !

La sainte Eglise, notre Mère, nous enseigne clairement, par le culte spécial qu'elle lui voue, avec quel empressement et quelle confiance nous devons recourir sas cesse à cette bienveillante Protectrice : elle célèbre dans le courant de l'année un grand nombre de fêtes en l'honneur de Marie ; elle consacre spécialement à son service un jour de chaque semaine ; elle veut que chaque jour, dans l'office divin, les ecclésiastiques et les religieux l'invoquent au nom de

tout le peuple chrétien ; trois fois le jour, au son des cloches, elle invite tous les fidèles à la saluer. Au surplus, comment douter de l'intention de l'Eglise à cet égard, quand on la voit, dans toutes les calamités publiques, s'adresser à la Mère de Dieu et ne négliger, pour se la rendre favorable, aucune des pratiques pieuses, telles que neuvaines, prières spéciales, processions, visites de ses églises ou de ses images ? Et remarquons-le bien, si Marie désire être invoquée et priée ainsi par nous en toute occurrence, ce n'est pas qu' elle mendie nos hommages, toujours fort au-dessous de son mérite, mais elle veut que, par des progrès toujours nouveaux en confiance et en dévotion envers elle, nous méritions de sa part une plus grande abondance de secours et de consolations. Ainsi l'entendait saint Bonaventure : "Marie cherche, dit-il, des âmes qui recourent à elle avec de vifs sentiments de respect et d'amour ; car ce sont celles-là qu'elle chérit, qu'elle nourrit, qu'elle embrasse comme ses enfants."

Selon la pensée du même Docteur, Marie fut préfigurée par Ruth, dont le nom signifie "celle qui voit et qui se hâte ;" car quand Marie nous voit dans la tribulation, elle en est touchée et se hâte de nous venir en aide. Dans son désir de nous favoriser, ajoute Novarin, elle ne peut souffrir de retard ; et loin de retenir ses grâces d'une main avare, cette Mère de miséricorde n'a rien de plus pressé que de répandre sur ses serviteurs les trésors de sa munificence."

Oh ! comme cette bonne Mère est prompte à secourir quiconque l'invoque ! En expliquant un passage des Cantiques, Richard de Saint Laurent fait cette remarque : "Le cœur maternel de Marie n'est pas moins prompt à donner le lait de la miséricorde à ceux qui le demandent, que les jeunes chevreuils le sont à bondir ; un simple *Ave Maria* suffit, assure-

t-il, pour faire jaillir à flots ce lait bienfaisant." Et selon Novarin, la bienheureuse Vierge ne se contente pas de courir, elle vole au secours de ceux qui l'invoquent. Dans l'exercice de la miséricorde, dit-il, elle ne peut manquer d'imiter le Seigneur : fidèle à la promesse qu'il nous a faite en ces termes : *Demandez et vous recevrez*, Dieu semble prendre des ailes quand il s'agit d'aller tirer de peine une âme qui l'appelle à son aide ; ainsi fait aussi Marie quand nous la prions; elle ne sait nous différer son assistance. Par là, on comprend quelle est cette femme dont il est dit dans l'Apocalypse : *Il fut donné à la femme deux grandes ailes pareilles à celles de l'aigle.* Par ces ailes Ribeira entend celles de l'amour, à l'aide desquelles Marie s'élevait sans cesse vers Dieu. Mais le bienheureux Amédée donne une explication plus conforme à notre sujet ; pour lui, ces ailes d'aigle marquent la promptitude de Marie à secourir ses enfants. Les séraphins eux-mêmes, ajoute-t-il, ne sauraient égaler la rapidité de son vol.

Tout ceci est confirmé par un passage de l'Evangile. Quand Marie alla visiter sainte Elisabeth et combler de grâces toute cette heureuse famille, elle ne marcha pas avec lenteur, mais, selon la remarque de saint Luc, elle fit grande diligence pendant tout le trajet ; ce qui n'est pas dit de son retour. Pourquoi dans les sacrés Cantiques est-il dit des mains de Marie qu'elles semblent faites au tour ? "L'art du tour, répond Richard, est de tous le plus prompt et le plus expéditif ; et Marie est plus prompte qu'aucun autre saint à tendre une main secourable à ses dévots." Ineffable est son désir de consoler tout le monde, ajoute Louis de Blois ; aussi elle n'a pas sitôt entendu une voix suppliante s'élever vers elle, qu'elle y prête une oreille favorable et l'exauce. Qu'il avait donc raison saint

Bonaventure, quand, s'adressant à Marie il s'écriait : "O toi, le salut de ceux qui t'invoquent !" Par là il donnait à entendre qu'il suffit pour être sauvé d'invoquer cette divine Mère, toujours prête, assure Richard de Saint-Laurent, à secourir quiconque la prie. Et nous ne devons point nous en étonner, puisque, selon Bernardin de Bustis, cette grande Reine ressent un plus vif désir de nous accorder ses grâces, que nous de les recevoir.

La multitude même de nos péchés ne doit pas diminuer en nous la confiance d'être exaucés de Marie, quand nous irons nous jeter à ses pieds : elle est Mère de miséricorde ; or, la miséricorde resterait sans emploi, si elle ne trouvait des misères à soulager. Une bonne mère qui verrait son enfant infecté de la lèpre, ne saurait lui refuser ses soins, bien qu'il lui en coutât beaucoup de peines et de dégoûts ; et quand nous réclamons les soins de Marie, elle ne saurait nous repousser, si grande que soit l'infection des péchés dont nous sollicitons la guérison ; elle n'a pas oublié, ajoute Richard, que c'est en faveur des pécheurs qu'elle est devenue la Mère d'un Dieu qui est la miséricorde en personne. Et tel est précisément le sens d'une vision dont fut favorisée sainte Gertrude : elle voyait la glorieuse Vierge ouvrant son manteau comme pour donner asile à tous ceux qui voulaient se réfugier auprès d'elle. La sainte comprit en même temps que les anges sont attentifs à défendre les pieux serviteurs de leur Reine contre les attaques de l'enfer.

Au reste, la tendresse vraiment maternelle de Marie à notre égard et sa compassion pour nos maux vont si loin, qu'elle n'attend pas nos prières pour nous secourir : *Elle prévient ceux qui la désirent et se présente à eux la première.* Ces paroles de la Sagesse lui sont

appliquées par saint Anselme : Sur un simple désir de notre part, dit-il, Marie nous accorde sa protection ; ce qui veut dire qu'elle nous obtient de Dieu beaucoup de grâces avant que nous l'en ayons priée. C'est pourquoi, selon Richard de Saint-Victor, le Sage la compare à la lune. Ce bel astre l'emporte sur les autres en rapidité, et, nous l'avons dit, rien n'égale la promptitude de Marie à nous secourir. Mais de plus, elle ne se montre pas telle seulement quand nous l'invoquons : elle pousse le zèle de notre bien jusqu'à prévenir nos prières quand elle nous voit dans le besoin ; et nous sommes moins prompts à implorer son appui, qu'elle à nous le prêter. Ecoutons la touchante raison qu'en donne cet auteur : "Le Seigneur, ô Marie, a tellement rempli de tendresse votre sein maternel, que la simple connaissance de notre misère en fait couler le lait de la miséricorde ; et vous ne sauriez, ô douce Reine, être témoin des besoins d'une âme, sans lui venir aussitôt en aide."

Mais déjà pendant sa vie terrestre, Marie donnait des marques de cette grande bonté qui la porte à compatir à nos peines et à les adoucir, alors même que nous ne la prions pas : à preuve ce que, selon saint Jean, elle fit aux noces de Cana. Voyant le cruel embarras des deux époux, désolés et confus de ce que le vin allait manquer à la table du banquet, cette tendre Mère n'attendit point qu'on eût recours à elle ; mais cédant à la seule inclination de son cœur, incapable de voir l'affliction d'autrui sans la partager, elle vint prier son divin Fils de consoler ses hôtes ; et lui exposant simplement le besoin dans lequel ceux-ci se voyaient : *Ils n'ont plus de vin*, lui dit-elle. Et Jésus, désireux de tirer cette famille de la peine, désireux surtout de contenter le cœur compatissant de sa Mère, Jésus, disons-nous, opéra le miracle que tout le monde connaît : il changea en vin l'eau dont

on avait rempli six grandes urnes. Sur quoi Novarin raisonne ainsi : Si Marie, même sans être priée, se montre si empressée à secourir les affligés, combien plus le sera-t-elle à consoler ceux qui l'invoquent et qui réclament son assistance !

Et si quelqu'un craignait de voir sa prière rebutée par Marie, Innocent III le reprendrait de sa défiance en ces termes : "Et qui donc invoqua jamais cette douce Souveraine sans être exaucé ?"

Que celui-là écoute le bienheureux Eutychien, lequel s'écrit pareillement : O glorieuse Vierge, qui a jamais imploré votre protection assez puissante pour soulager tous les malheureux et sauver les pécheurs les plus désespérés, et s'est vu abandonné de vous ? Cela n'est jamais arrivé, et n'arrivera jamais.

Qu'il écoute saint Bernard : "Je le veux bien, ô Vierge sainte, dit le saint Docteur ; que celui-là ne parle plus de votre miséricorde, n'en fasse plus l'éloge, qui vous aurait invoquée dans ses besoins, et se souviendrait d'avoir été délaissé par vous."

"On verra le ciel et la terre tomber en ruines, ajoute Louis de Blois, avant que Marie refuse son secours à une âme qui le lui demande avec une intention droite et en plaçant son espoir en elle."

Saint Anselme ajoute encore à tous ces motifs de confiance : Non seulement nous devons compter sur la protection de la divine Mère quand nous nous recommandons à elle, dit-il, mais parfois nous serons plus vite exaucés et sauvés en invoquant le saint nom de Marie, qu'en invoquant le saint nom de Jésus, notre Sauveur. "La raison en est, ajoute-t-il, que le Fils est notre Seigneur et notre juge. . . ; mais quand nous invoquons le nom de la Mère, si nous ne méritons pas d'être exaucés, les mérites de la Mère inter-

viennent en notre faveur et nous font exaucer." C'est-à-dire : si nous parvenons plus vite au salut en priant la Mère qu'en priant le Fils, ce n'est pas que Marie ait plus de pouvoir que son divin Fils pour nous sauver ; nous savons en effet que Jésus-Christ est notre unique Sauveur, que lui seul, par ses mérites, nous a obtenu et nous obtient le salut ; mais en recourant à Jésus-Christ, nous voyons en lui non seulement notre Sauveur, mais encore notre Juge, à qui revient le droit de punir les ingrats ; et il peut nous arriver ainsi de manquer de la confiance requise pour être exaucé.

Il n'en est pas de même quand nous nous adressons à Marie, dont l'unique office est de compatir à nos peines comme Mère de miséricorde, et de nous défendre comme notre Avocate : notre confiance alors est plus ferme, ce semble, et plus entière. Nicéphore nous donne de ceci une autre raison non moins solide : On demande beaucoup de choses à Dieu, et on ne les obtient pas, nous dit-il ; on les demande à Marie, et on les obtient ; comment cela se fait-il ? ce n'est pas que Marie soit plus puissante que Dieu, mais c'est que Dieu a voulu honorer ainsi sa Mère.

Elle est bien consolante, la promesse que sainte Brigitte recueillit à ce sujet de la bouche du Seigneur lui-même. On lit dans ses Révélations, qu'elle entendit un jour Jésus qui parlait ainsi à sa Mère : Ma Mère, demandez-moi tout ce que vous voudrez ; je ne rejetterai jamais aucune de vos requêtes. Sachez en outre, ajoute-t-il, que tous ceux qui solliciteront de moi quelque grâce, en me priant de la leur accorder pour l'amour de vous, je promets de les exaucer, fussent-ils pécheurs, pourvu qu'ils aient la volonté de s'amender.—La même chose fut révélée à sainte Gertrude. Elle entendit notre divin Rédempteur dire à Marie que, dans sa toute-puissance, il lui avait

accordé d'user de miséricorde envers les pécheurs qui l'invoqueraient, et de le faire en la manière qui lui plairait davantage.

Que chacun donc en invoquant cette Mère de miséricorde, lui dise avec grande confiance ce que lui disait saint Augustin : "Souvenez-vous, ô très clémente Reine, que, depuis l'origine du monde, on n'a jamais ouï dire que vous ayez abandonné personne. Pardonnez-moi donc, si j'ose vous déclarer que je ne veux pas être abandonné de vous, après avoir eu recours à votre protection."

EXEMPLE.

Saint François de Sales fit l'heureuse expérience de l'efficacité de cette prière, ainsi qu'on le voit dans l'histoire de sa vie. Il se trouvait à Paris pour ses études, à l'âge de dix-sept ans environ ; et il se livrait sans réserve à la dévotion et à l'amour de Dieu ; il y goûtait des délices toutes célestes, quand, en vue sans doute de mettre sa vertu à l'épreuve et de se l'attacher toujours plus étroitement ,Dieu permit que son bonheur fut troublé. Le démon lui mit dans l'esprit que tout ce qu'il faisait ne lui servirait de rien, attendu que, dans les décrets divins, il était réprouvé. Ce qui prêta de nouvelles forces à la tentation et la rendit plus affligeante pour le cœur du saint jeune homme, ce fut l'état d'obscurité et de sécheresse dans lequel il plut à Dieu de le laisser pendant ce temps : il était devenu insensible aux pensées les plus consolantes tirées de la bonté divine ; enfin ses craintes et ses désolations allèrent si loin, qu'il en perdit l'appétit, le sommeil, le teint, la gaieté ; il faisait compassion à tous ceux qui l'observaient.

Pendant cette horrible tempête, le saint ne pouvait ni concevoir de pensée ni proférer de paroles, qui ne fussent inspirées par la désolation et la douleur. "Je serai donc, s'écriait-il, privé de la grâce de mon Dieu, qui par le passé a été pour moi si aimable et si doux ! O Amour, ô Beauté, à laquelle j'ai voué toutes mes affections, je ne jouirai donc plus de vos consolations ?—O Vierge, Mère de Dieu, la plus belle de toutes les filles de Jérusalem, je ne vous verrai donc jamais en paradis ? Ah! s'il ne m'est pas donné de contempler vos traits ravissants dans le ciel, ne permettez pas du moins que je sois réduit à vous blasphémer et à vous maudire dans l'enfer ! " Tels étaient alors les tendres sentiments de ce cœur affligé et plein d'amour pour Dieu et pour Marie.

La tentation dura plus d'un mois ; mais enfin le Seigneur voulut bien l'en délivrer par l'entremise de la Consolatrice du monde, la bienheureuse Vierge, à qui le saint avait déjà consacré sa virginité, et en qui il disait avoir placé toutes ses espérances. Un soir, en retournant chez lui, il entre dans une église, et aperçoit fixée au mur, une tablette sur laquelle il trouve tracée l'invocation de saint Augustin : "Souvenez-nous, très miséricordieuse Marie, que jamais on n'ouït que personne, après s'être réfugié sous votre protection, se soit vu abandonné." Aussitôt, prosterné devant l'autel de la Mère de Dieu, il récite avec ferveur cette prière, renouvelle son vœu de virginité, promet de réciter chaque jour le chapelet, et termine par ces mots : "Ma Reine, soyez mon avocate auprès de votre divin Fils, auquel je n'ai pas la hardiesse de m'adresser. O ma Mère, si j'ai le malheur de ne pouvoir aimer mon Dieu dans l'autre monde quoique je le sache si digne d'être aimé, obtenez-moi du moins que je l'aime en cette vie le plus que je pourrai ; c'est la grâce que je vous demande, et j'espère l'obtenir de vous."

Après avoir ainsi prié la sainte Vierge, il s'abandonne entre les bras de la divine miséricorde, et se résigne entièrement à la volonté de Dieu. Mais sa prière était à peine finie, qu'en un instant il fut délivré de la tentation par sa tendre Mère. Il recouvra aussitôt la paix intérieure, et avec elle la santé du corps ; et depuis il conserva toujours la plus vive dévotion envers Marie, dont il ne cessa, tant qu'il vécut, de publier les louanges et les miséricordes, dans ses discours et ses écrits.

PRIERE.

O Mère de Dieu, Reine des anges et espérance des hommes, écoutez un pécheur qui vous implore et vous appelle à son secours. Me voici aujourd'hui prosterné à vos pieds ; moi misérable esclave de l'enfer, je me consacre pour toujours à vous comme votre serviteur, et je m'offre à vous servir et à vous honorer de tout mon pouvoir, pendant toute ma vie. Vous ne retirerez aucune gloire, je le reconnais, des services d'un esclave vil et pervers comme moi, qui ai tant offensé Jésus-Christ, votre Fils et mon Rédempteur.

Mais si vous recevez un indigne au nombre de vos serviteurs ; si vous le rendez digne de cette qualité en le changeant par votre intercession, cette miséricorde même envers lui vous procurera la gloire que ne saurait vous rendre un misérable tel que je suis. Daignez me recevoir, ô ma Mère, et ne point me rebuter. Pour chercher les brebis perdues, le Verbe éternel est descendu du ciel sur la terre ; pour les sauver, il s'est fait votre Fils, et vous pourriez dédaigner une pauvre brebis qui vous prie de lui faire retrouver Jésus ? Déjà le prix de mon salut est acquitté ; déjà, en versant son sang précieux, mon Sauveur a payé pour moi une rançon qui suffirait à racheter des mondes en nombre infini ;

il ne reste plus qu'à m'en appliquer les mérites, et cela dépend de vous, ô Vierge bénie ! Oui, dit saint Bernard, c'est à vous de dispenser à qui il vous plait les mérites de son sang divin. Oui, dit aussi saint Bonaventure, vous pouvez sauver qui vous voulez.

Ainsi, ô ma Reine, assistez-moi ; ma douce Souveraine, sauvez-moi. Je remets aujourd'hui entre vos mains toute mon âme ; songez à la sauver. Je finis en vous disant avec le même saint Bonaventure : O vous, le salut de ceux qui vous invoquent, sauvez-moi !

II.

Combien Marie est puissante à défendre ceux qui l'invoquent contre les attaques du démon.

La très sainte Vierge Marie n'est pas seulement Reine du ciel et des saints ; son pouvoir s'étend encore sur l'enfer et sur les démons, dont elle a triomphé par l'héroïsme de ses vertus. Déjà à l'origine du monde, Dieu prédit au serpent infernal cette glorieuse victoire de notre Reine, et l'empire que par suite elle devait exercer sur lui : car dès lors il lui annonça la venue en ce monde d'une Femme qui ruinerait sa puissance : *Je mettrai*, lui dit-il, *des inimitiés entre toi et la femme ; elle te brisera la tête.*

Quelle fut en effet, cette Femme, cette ennemie du serpent, si ce n'est Marie, qui, par son admirable humilité et sa sainte vie, le vainquit toujours et anéantit ses forces ? C'est ce qu'enseigne saint Cyprien, et après lui un autre ancien auteur, lequel fait observer en outre que Dieu ne dit pas, au présent : *Je mets* mais au futur : *Je mettrai*, pour indiquer que cette Femme victorieuse de Satan, ne serait pas Eve, alors

vivante, mais une autre Femme qui descendrait d'elle, et apporterait à nos premiers parents, selon la pensée de saint Vincent Ferrier, plus de biens qu'ils n'en avaient perdu par leur faute. Marie est donc cette Femme par excellence, qui a vaincu le démon, et lui a brisé la tête, selon la divine prédiction, en réprimant son orgueil. Quelques-uns doutent ,à la vérité, si cette prophétie ne concerne pas plutôt Jésus-Christ que Marie, parce que la version des Septante porte : *Il te brisera la tête ;* mais dans notre Vulgate, seule version approuvée comme règle de foi par le Concile de Trente, nous lisons : *Elle*, et non : *Il* te brisera la tête. Ainsi d'ailleurs ont lu et compris saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, et beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit, il demeure certain, ou que le Fils a défait Lucifer par le moyen de sa Mère, ou que la Mère en a triomphé par la puissance de son Fils ; en sorte que l'esprit superbe s'est vu, à son grand dépit, abattu et foulé aux pieds de cette Vierge bénie, dit saint Bernard ; et comme un prisonnier de guerre est de droit l'esclave de son vainqueur, Satan se voit pour toujours forcé d'obéir aux injonctions de notre Reine. En se laissant vaincre par le serpent, Eve nous apporta la mort et les ténèbres, remarque saint Bruno ; mais en domptant, en enchaînant le démon, Marie nous apporta la vie et la lumière. Oui, elle l'a enchaîné, et de telle sorte que cet ennemi est hors d'état de nuire en rien à ceux qui la servent avec amour.

Bien beau est le commentaire de Richard sur les paroles des Proverbes : *Le cœur de son époux se confie en elle, et il ne manquera point de dépouilles.* Jésus est l'Epoux de toutes les âmes saintes, et avant tout de celle de Marie. Or, dit cet auteur, il ne saurait manquer de dépouilles, parce que, tous les esclaves du démon que Marie délivre par ses prières, ses mérites

et ses exemples, elle les soumet au domaine de cet Epoux divin. Toute semblable est l'interprétation de Cornelius : Dieu, dit-il, a remis entre les mains de Marie le Cœur de Jésus, afin qu'elle prenne soin de le faire aimer des hommes. Comment donc manquerait-il de dépouilles ? Marie lui apporte un nombre infini d'âmes, dépouilles opimes que sa puissance secourable enlève à Satan.

On sait que la palme est le symbole de la victoire ; c'est pourquoi notre Reine a été placée sur un trône élevée, en face de tous les potentats, comme un palmier, pour signifier la victoire que peuvent se promettre en toute assurance ceux qui se mettent sous sa protection. Ainsi peuvent s'entendre ces paroles dans sa bouche : *J'ai été élevée comme un palmier en Cadès*, —et cela, pour vous défendre, ajoute le bienheureux Albert-le-Grand. Mes enfants, semble-t-elle nous dire par là, quand l'ennemi vous attaque, recourez à moi ; regardez-moi, et prenez courage ; car vous verrez en moi votre défense et votre victoire tout à la fois.—Le recours à Marie est donc un moyen très sûr de vaincre tous les assauts de l'enfer. Et en effet, selon saint Bernardin de Sienne, elle étend son empire jusque dans l'enfer ; elle règne en souveraine sur les démons eux-mêmes ; c'est elle qui les dompte et les terrasse. Aussi est-il écrit de Marie qu'elle est terrible pour les puissances de l'enfer, comme une armée en bon ordre, tant elle sait bien disposer son pouvoir, sa miséricorde et ses prières, pour la confusion de ses ennemis, et pour le plus grand bien de ses serviteurs qui, dans les tentations, invoquent son tout-puissant secours.

Semblable à la vigne, lui fait dire l'Esprit saint, *j'ai produit des fleurs d'une odeur agréable.*—Or, remarque saint Bernard sur ce passage, lorsque la vigne fleurit, on assure que tous les reptiles venimeux s'en

éloignent ; de même les démons fuient loin de ces âmes heureuses dans lesquelles ils sentent l'odeur de la dévotion envers Marie.—Elle est aussi comparée au cèdre : *Je me suis élevée comme le cèdre sur le Liban;* parce que, si le cèdre est incorruptible, Marie fut exempte du péché ; et plus encore parce que, selon la remarque du cardinal Hugues, comme l'odeur du cèdre met en fuite les serpents, la sainteté de Marie met en fuite les démons.

L'arche d'alliance assurait la victoire aux Israélites. C'est sur son secours que comptait Moïse pour voir les ennemis en déroute : *Quand on élevait l'arche, Moïse disait : Levez-vous Seigneur, et que vos ennemis se dispersent.* Ainsi tombèrent les murs de Jéricho ; ainsi furent vaincus les Philistins ; *Car l'arche de Dieu était là,* dit l'Ecriture, rendant compte de ces glorieux triomphes. Or, on le sait, l'arche était la figure de Marie. Dans l'arche se trouvait la manne, dit le père Cornelius, et en Marie se trouve Jésus, préfiguré par la manne ; et c'est par le moyen de cette Arche qu'il nous rend victorieux des ennemis que la terre et l'enfer arment contre nous. De là cette pensée de saint Bernardin de Sienne, que quand Marie, cette Arche du nouveau Testament, fut élevé au ciel pour en être la Reine, le pouvoir de l'enfer sur l'humanité fut affaibli et ruiné.

"Oh ! s'écrie saint Bonaventure, comme les démons redoutent Marie, comme son grand nom les fait trembler !" Le même saint compare ces ennemis des âmes aux larrons dont il est écrit au livre de Job : *A la faveur des ténèbres,* ils vont piller les maisons, *où ils pénètrent en perçant le mur ;mais quand l'aurore vient à paraître,* ils s'enfuient *comme s'ils voyaient l'ombre de la mort.* Ainsi font les démons, dit saint Bonaventure ; ils entrent dans nos âmes à la faveur des ténèbres de l'ignorance ; mais aussitôt qu'appa-

raissent dans une âme la grâce et la miséricorde de Marie, les ténèbres se dissipent devant cette belle Aurore, et les mauvais esprits s'enfuient comme pour éviter la mort. Heureux donc celui qui, dans ses luttes contre l'enfer, invoque le beau nom de Marie !

Cette doctrine fut confirmée par une révélation faite à sainte Brigitte. Dieu, apprit-elle, a donné à Marie un tel pouvoir sur tous les démons, que quand un de ses serviteurs assailli par eux réclame son secours, d'un signe elle les épouvante et les met en fuite ; ils aimeraient mieux voir redoubler leurs supplices, que de sentir peser plus longtemps sur eux le joug de la puissance de la Vierge.

Faisant l'éloge de cette Epouse bien-aimée, l'Epoux divin la compare au lis, et dit qu'elle est entre les autres vierges ce que le lis est entre les épines. Sur quoi Cornelius fait la réflexion suivante : "Le lis est un spécifique contre le venin des serpents et les autres poisons; et l'invocation de Marie est un remède souverain contre toutes les tentations, spécialement celles d'impureté ; c'est ce dont peuvent rendre témoignage tous ceux qui en ont fait l'expérience."

Saint Jean Damascène disait à Marie, et quiconque a le bonheur d'être attaché au service de cette grande Reine, peut lui dire pareillement : "O Mère de Dieu, si j'espère en vous, bien certainement je ne succomberai point ; soutenu par vous, je poursuivrai mes ennemis ; à leurs traits j'opposerai le bouclier de votre protection et de votre puissance tutélaire, et je me tiens sûr de les vaincre." Le savant moine Jacques, compté parmi les Pères grecs, a donc pu s'exprimer ainsi en s'adressant au Seigneur : En nous donnant cette sainte Mère, vous nous avez remis entre les mains l'arme la plus puissante contre tous nos ennemis et le gage le plus assuré de la victoire.

Selon le récit des Livres saints, quand le peuple juif fut sorti de l'Egypte, le Seigneur le guida depuis ce pays jusqu'à la Terre promise, le jour par une colonne de nuée, et la nuit par une colonne de feu. Cette merveilleuse colonne, tantôt nuée et tantôt feu, préfigurait Marie, remarque Richard, et le double office de charité qu'elle exerce continuellement en notre faveur : comme nuée, elle nous met à couvert des ardeurs vengeresses de la divine justice ; et comme feu, elle nous protège contre les démons. Car, à l'égard des démons, cette glorieuse Créature est un feu dévorant : la cire approchée d'un brasier se fond et s'écoule ; de même, assure saint Bonaventure, les esprits impurs sentent leurs forces brisées en présence des âmes qui se rappellent fréquemment le nom de Marie et l'invoquent avec dévotion, surtout si elles s'étudient à l'imiter.

Oh ! comme les démons tremblent, dès que retentit à leurs oreilles le nom de Marie ! "Non seulement les rebelles craignent la Vierge, dit saint Bernard ; mais de plus, s'ils viennent seulement à entendre son nom de Marie, les voilà qui tremblent de frayeur." Thomas A-Kempis en parle de même : "Les esprits malins redoutent la Reine du ciel ; son nom seul est pour eux comme un feu aux atteintes duquel ils se dérobent par la fuite. Et si les hommes se laissent tomber de frayeur quand la foudre éclate à leurs pieds, les démons ne sont pas moins épouvantés, abattus par le nom de Marie."

Et combien de glorieuses victoires sur ces ennemis du salut les serviteurs de Maire ont dues à la vertu de son saint nom ! Ainsi les a vaincus saint Antoine de Padoue, ainsi le bienheureux Henri Suson, ainsi tant d'autres amants de Marie. On sait par les relations des missionnaires du Japon, qu'un jour, dans ce pays, une troupe de démons apparurent à un chré-

tien sous la forme d'animaux féroces ; comme ils cherchaient à l'épouvanter par leurs menaces, il leur répondit : "Je n'ai point d'armes qui puissent vous nuire ; si le Très-Haut vous le permet, faites de moi tout ce que vous voudrez ; seulement ,j'emploierai pour ma défense les doux noms de Jésus et de Marie." Il avait à peine dit, et voilà qu'au son de ces noms redoutables, la terre s'ouvre, et ces esprits superbes s'y précipitent. Saint Anselme atteste que beaucoup de personnes qu'il a lui-même vues et entendues, ont soudainement échappé, pour avoir prononcé le nom de Marie, aux périls qui les menaçaient.

Que votre nom est glorieux et admirable, ô Marie ! ceux qui n'oublient pas de le prononcer à l'article de la mort, n'ont rien à craindre, eussent-ils contre eux l'enfer tout entier ; car les démons abandonnent une âme sitôt qu'ils l'entendent prononcer le nom de Marie.—Ainsi parle saint Bonaventure ; et il ajoute que les rois en guerre avec leurs voisins ne redoutent pas une nombreuse armée, comme les puissances de l'enfer redoutent le nom de Marie et sa protection. O Vierge puissante, dit saint Germain, la seule invocation de votre nom met vos serviteurs en sûreté contre tous les efforts de leurs ennemis.

Ah ! plût au ciel que dans les tentations, les chrétiens fussent attentifs à invoquer avec confiance le nom de Marie ! il est certain qu'ils ne tomberaient jamais. Non, jamais, dit Alain de la Roche, car, dès que le tonnerre de ce grand nom vient à éclater, les démons fuient, et l'enfer tremble. Et selon une révélation de notre céleste Reine à sainte Brigitte, il n'est pas de pécheur tellement désespéré, tellement éloigné de Dieu et livré au pouvoir des démons, que ces ennemis ne l'abandonnent tout d'abord, pourvu qu'avec un sincère propos de s'amender, il ait recours au tout-puissant nom de Marie. Seulement, ajouta-

t-elle, si l'âme pécheresse ne se corrige, et ne se purifie du péché par le repentir, les démons reviennent bientôt à elle, et continuent de la tenir sous leur joug.

EXEMPLE.

Au monastère de Reichersperg, en Bavière, vivait un chanoine régulier, nommé Arnould, très dévot à la sainte Vierge. Se trouvant à l'article de la mort, il reçut les Sacrements, puis il fit venir ses confrères auprès de son lit, et les pria de ne pas l'abandonner dans ce dernier passage. Il avait à peine dit, qu'ils le virent trembler de tous ses membres, rouler des yeux hagards et se couvrir d'une froide sueur : "Ne voyez-vous pas, leur dit-il d'une voix entrecoupée, ces démons qui veulent m'entraîner en enfer ?" Ensuite il s'écria : "Mes frères, implorez pour moi le secours de Marie ; j'ai la confiance qu'elle me donnera la victoire." A ces mots, les assistants récitèrent les Litanies de la sainte Vierge ; et lorsqu'ils dirent : *Sancta Maria, ora pro eo ;* le moribond reprit: "Répétez, répétez le nom de Marie ; car je suis déjà au tribunal de Dieu." Il s'arrêta quelques instants, et puis il ajouta : "Il est vrai que je l'ai fait ; mais j'en ai fait pénitence." Et s'adressant alors à la divine Mère, il s'écria : "O Marie, je serai délivré, si vous venez à mon aide." Après cela, les démons lui donnèrent encore un assaut ; mais il se défendait avec le crucifix et en invoquant Marie.

Ainsi passa-t-il la nuit entière. Enfin, le matin venu, Arnould reprit un air serein, et s'écria plein de joie : "Marie, ma Protectrice et mon Refuge m'a obtenu le pardon et le salut." Regardant ensuite la bienheureuse Vierge, qui l'invitait à la suivre : "Je viens, dit-il, ma Reine ! je viens." Il fit en même

temps un effort comme pour la suivre, et il expira doucement. Si son corps demeura ici-bas, son âme du moins, nous en avons la confiance, suivit Marie au royaume de la gloire.

PRIERE.

Voici à vos pieds, ô mon espérance, Marie, un pauvre pécheur, qui s'est fait bien des fois l'esclave volontaire de l'enfer. Si je me suis laissé vaincre par les démons, je le confesse, c'est pour n'avoir pas eu recours à vous, mon unique refuge : si je n'y eusse jamais manqué, si toujours je vous eusse invoquée, jamais je n'aurais succombé. Grâce à vous, j'en ai la confiance, ô tout aimable Reine, je suis maintenant échappé aux mains des démons et rentré en grâce avec Dieu. Mais je tremble pour l'avenir, je crains de retomber dans l'esclavage du péché : je sais que mes ennemis n'ont pas perdu l'espoir de me vaincre encore une fois, et que déjà ils me préparent de nouveaux assauts, de nouvelles tentations. Ah ! ma Souveraine et mon refuge, secourez-moi, cachez-moi sous votre manteau, ne souffrez pas qu'on me voie redevenu leur esclave. A condition de vous invoquer je suis assuré de votre secours et de la victoire ; mais il me reste une crainte : il pourrait m'arriver de ne pas me souvenir de vous dans les tentations, et d'oublier de vous invoquer.

Ainsi, ô Vierge sainte ! la grâce que je sollicite et que je désire obtenir de vous, c'est de me souvenir toujours de vous, surtout dans les combats que j'ai à soutenir ; accordez-moi d'être fidèle à vous invoquer fréquemment, en disant : Marie, secourez-moi ; secourez-moi, ô Marie !—Et quand enfin viendra le jour de ma dernière lutte contre l'enfer, à l'heure de ma mort, ah ! ma Reine, assistez-moi plus puissamment encore en ce moment-là,

et vous-même, faites-moi penser alors à vous invoquer plus souvent, soit de bouche, soit au moins de cœur ; afin qu'en expirant avec votre doux nom et celui de votre divin Fils Jésus sur les lèvres, je puisse être admis à vous bénir et à vous louer en paradis, pour ne plus cesser de me tenir à vos pieds pendant toute l'éternité. Amen.

CHAPITRE V.

Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

MARIE, NOTRE MÉDIATRICE.

I.

Que l'intercession de Marie nous est nécessaire pour nous sauver.

La foi nous enseigne qu'il est, non seulement permis, mais encore utile et conforme à la piété, d'invoquer et de prier les saints, et principalement leur Reine, la très sainte Vierge Marie, afin d'obtenir la grâce divine par leur intercession. Cette vérité, l'Eglise l'a définie en divers conciles, et elle a condamné comme hérétiques ceux qui réprouvaient l'invocation des saints comme injurieuse à Jésus-Christ, notre unique Médiateur. Si, après sa mort Jérémie, prie pour Jérusalem ; si les vieillards de l'Apocalypse présentent à Dieu les prières des justes ; si saint Pierre promet à ses disciples de se souvenir d'eux dans l'autre vie ; si saint Etienne prie pour ses persécuteurs ; si saint Paul prie pour ses compagnons et ses amis ; il est clair que les saints peuvent prier pour nous ; mais alors, pourquoi ne pourrions-nous pas supplier les saints d'intercéder en notre faveur? D'un autre côté, saint Paul se recommande aux prières de ses disciples : *Priez pour nous*, dit-il aux Thessaloniciens ; saint Jacques exhorte les fidèles en ces termes : *Priez les*

uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. Nous pouvons donc, nous aussi, quêter les prières d'autrui, et en particulier celles des saints.

Que Jésus Christ soit notre unique Médiateur de justice ; que lui seul nous ait obtenu par ses mérites la réconciliation avec Dieu ; qui le nie ? Mais d'autre part, c'est une impiété de nier que Dieu se plaise à octroyer ses grâces en ayant égard à l'intercession des saints, et surtout à celle de la divine Mère, Marie, que Jésus désire tant de voir aimée et honorée de nous. Qui ne sait que l'honneur rendu aux parents rejaillit sur leurs enfants ? *Les pères sont la gloire de leurs fils,* selon le Sage. Qu'on ne craigne donc pas d'obscurcir la gloire du Fils à force de louer la Mère, car honorer la Mère, c'est louer le Fils : "Il n'est nullement douteux, dit saint Bernard, que toutes les louanges que nous donnons à la Mère, ne remontent jusqu'au Fils. Saint Ildephonse dit pareillement que tout l'honneur qui se rend à la Mère et à la Reine, retourne au Fils et au roi. En effet, personne n'en doute, c'est en considération des mérites de Jésus-Christ que Marie fut investie de ce grand pouvoir qui la constitue Médiatrice, disons-nous, non pas à titre de justice, mais à titre de grâce et par intercession. Saint Bonaventure n'hésite pas à l'appeler ainsi ; et saint Laurent Justinien demande : Comment ne serait-elle pas pleine de grâce, celle qui est devenue l'Echelle du paradis, la Porte du ciel, la véritable Médiatrice entre Dieu et les hommes ?

A ce propos, Suarez observe avec raison que prier la sainte Vierge de nous obtenir des grâces, c'est témoigner que nous nous défions, non pas de la miséricorde divine, mais de nous-mêmes et de notre indignité ; nous nous recommandons à Marie, afin que sa dignité supplée à notre misère.

Ainsi, que ce soit une chose utile et sainte de recourir à l'intercession de Marie, ceux-là seuls peuvent le révoquer en doute qui renoncent à la foi. Mais le point que nous prétendons établir ici, c'est que l'intercession de Marie nous est même nécessaire pour le salut, c'est-à-dire, pour parler avec précision, non pas absolument mais moralement nécessaire. Et nous disons que cette nécessité découle de la volonté de Dieu même, lequel ne veut pas nous faire de grâces qui ne passent par les mains de Marie. C'est le sentiment de saint Bernard ; et nous pouvons ajouter, avec l'auteur du *Règne de Marie*, que ce sentiment est communément suivi aujourd'hui par les théologiens et les docteurs. Ainsi ont enseigné Vega, Mendozza, Paciucchelli, Segneri, Poiré, Crasset et un très grand nombre d'autres savants écrivains. Le père Noël Alexandre lui-même, pourtant si réservé dans ses propositions, affirme aussi que la volonté de Dieu est que nous attendions toutes les grâces par l'intercession de Marie ; et il cite à l'appui le mot célèbre de saint Bernard : "La volonté de Dieu est que nous ayons tout par Marie." Le père Contenson soutient la même doctrine ; il explique en ce sens les paroles adressées par Jésus du haut de la croix à saint Jean et il les commente en ces termes : "*Voilà votre Mère*, c'est comme si le Sauveur eût dit : Personne n'aura part aux mérites du sang que je répands, si ce n'est par l'intercession de ma Mère. Mes plaies sont les sources de la grâce ; mais les ruisseaux n'en couleront sur aucune âme que par le canal de Marie. Jean, mon cher disciple, vous serez aimé de moi en proportion de l'amour filial que vous aurez pour elle."

Selon saint Bernard, Dieu a comblé Marie de toutes les grâces, afin que tous les biens destinés aux hommes leur arrivent par elle comme par un canal céleste :

"Pareil à un aqueduc plein jusqu'au bord, elle donne à tous de sa plénitude." Le saint fait en outre une réflexion bien remarquable ! Si, dit-il, avant la naissance de la bienheureuse Vierge, on ne voyait pas dans le monde ce courant de grâces qui s'épanchent aujourd'hui sur tous les hommes, c'est qu'alors cet Aqueduc si désirable y manquait. Marie a été donnée au monde afin que, par ce canal de grâces, les dons célestes descendent continuellement jusqu'à nous.

Le démon le sait bien ; aussi, de même que pour réduire la ville de Béthulie, Holopherne en fit couper les aqueducs, cet esprit malin s'attache de tout son pouvoir à détruire dans les âmes la dévotion envers la Mère de Dieu ; car, ce canal salutaire une fois fermé, il lui devient facile de les subjuguer : "Voyez donc, conclut le même Père, voyez, âmes fidèles, avec quelle affectueuse dévotion le Seigneur veut que nous honorions notre Reine! Il a mis en elle la plénitude de tous les biens, afin de nous obliger à recourir sans cesse à elle avec une entière confiance en sa protection, et à reconnaître ainsi que désormais, s'il est pour nous quelque espérance d'obtenir la grâce et d'arriver à la gloire, nous ne pouvons la voir réaliser que par l'entremise de Marie."—Saint Antonin dit pareillement : "Toutes les grâces qui ont jamais été départies aux hommes, leur sont venues par le moyen de Marie."

Voilà pourquoi elle est comparée à la lune. Placée entre le soleil et la terre, dit saint Bonaventure, la lune renvoie à cette dernière la lumière qu'elle-même reçoit du soleil ; et Marie reçoit du soleil divin les célestes influences de la grâce, pour nous les transmettre ici-bas.

C'est pour le même motif que la sainte Eglise l'invoque sous le titre de Porte du ciel : *Felix cœli porta.* Toute lettre de grâce émanée du roi passe par la porte

de son palais; ainsi, remarque saint Bernard, nulle grâce ne descend du ciel sur la terre, sans passer par les mains de Marie. Et, rendant raison de la même appellation, saint Bonaventure ajoute que nul ne peut entrer dans le ciel, sans passer par cette bienheureuse Porte qui est Marie.

Nous sommes encore confirmés dans notre sentiments par saint Jérôme, ou, comme certains le veulent, par un autre auteur ancien, dont le sermon sur l'Assomption a été inséré parmi les œuvres de ce Père. On lit dans ce sermon que la plénitude de la grâce est en Jésus-Christ comme dans la tête ,d'où découlent et se répandent en nous, ses membres, tous les esprits vitaux, c'est-à-dire, les secours divins nécessaires au salut ; et que la même plénitude se trouve en Marie comme dans le cou, par lequel les esprits vitaux descendent dans les membres. Saint Bernardin s'empare de cette pensée et la développe: "C'est par la bienheureuse Vierge, dit-il, que toutes les grâces de la vie spirituelle descendent de Jésus-Christ, Chef sacré de l'Eglise, dans son corps mystique, c'est-à-dire dans les fidèles." Et rendant compte de cette prérogative de la divine Mère, il ajoute : "Depuis qu'il a plu au Seigneur d'habiter dans le sein de la bienheureuse Vierge, elle a en quelque sorte acquis une certaine juridiction sur toutes les grâces ; car Jésus-Christ, en sortant de ses chastes entrailles, fit en même temps sortir d'elle, comme d'un céleste réservoir, tous les courants des dons divins."—Le saint répète la même chose ailleurs, et en tire cette conclusion qu'à partir de l'Incarnation du Verbe, "nulle créature n'a obtenu de Dieu une grâce quelconque, si ce n'est par les mains de notre bonne et tendre Mère."

Un auteur interprète dans le sens de notre thèse, le passage où Jérémie prédit, à propos de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, qu'une Femme

environnera l'Homme-Dieu. "De même, dit-il, qu'une ligne tirée du centre d'un cercle ne peut en sortir sans passer par la circonférence, ainsi aucune grâce ne peut nous venir de Jésus-Christ, centre de tout bien, sans passer par Marie, qui, en recevant le Fils de Dieu dans son sein, l'a réellement environné de toute part."

Il résulte de là, selon saint Bernardin, que tous les dons, toutes les vertus et toutes les grâces, sont dispensés par les mains de Marie, à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut.

Richard de Saint-Laurent dit pareillement : "Dieu n'accorde aucun bien à ses créatures sans le faire passer par les mains de la Vierge Mère." Aussi le vénérable abbé de Celles exhorte chacun de nous à recourir à cette Trésorière des grâces, comme il l'appelle, assurant qu'elle est le seul canal par où le monde et chaque homme en particulier puissent recevoir les faveurs qu'ils attendent de Dieu.

On le voit clairement : en affirmant que toutes les grâces nous viennent par l'entremise de Marie, tous ces saints, tous ces pieux auteurs n'ont pas voulu attacher à leurs paroles ce sens restreint, à savoir : que de Marie nous avons reçu Jésus-Christ, la source de tout bien. Ils nous déclarent en termes formels, qu'à partir de la naissance de Jésus-Christ, et cela en vertu d'un décret divin, toutes les grâces provenant de ses mérites furent distribuées aux hommes, le sont actuellement, et le seront jusqu'à la fin du monde par les mains et moyennant l'intercession de Marie.

Pour conclure, nous dirons avec le père Suarez que, selon le sentiment aujourd'hui universel de l'Eglise, l'intercession de Marie ne nous est pas seulement utile, mais encore nécessaire. Il ne s'agit pas ici, nous le répétons, d'une nécessité absolue : la médiation de Jésus nous est seule absolument nécessaire ;

nous parlons d'une nécessité morale fondée sur cette raison que, comme le pense l'Eglise d'accord avec saint Bernard, Dieu a décrété de ne nous accorder aucune grâce si ce n'est par l'entremise de Marie. Et avant saint Bernard, saint Ildephonse avait affirmé la même chose , en parlant ainsi à la glorieuse Vierge : "O Marie ! il a plu au Seigneur de remettre entre vos mains tous les biens qu'il a préparés aux hommes ; il vous a confié tous les trésors et toutes les richesses de ses grâces." Selon saint Pierre Damien, si Dieu n'a pas voulu se faire homme sans le consentement de Marie, c'est pour deux raisons : premièrement, afin de nous obliger à une extrême reconnaissance envers cette divine Mère ; secondement, pour nous apprendre que le salut de tous les hommes est remis à sa décision.

Saint Bonaventure considère le passage où le prophète Isaïe annonce, sous l'emblême d'une tige et de sa fleur, la naissance de Marie et celle du Verbe fait chair : *Il sortira une tige de la Racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine, et sur cette fleur reposera l'Esprit du Seigneur ;* or voici la réflexion que lui inspire ce beau texte : "Quiconque désire obtenir la grâce du Saint-Esprit, doit chercher la Fleur sur la Tige, c'est-à-dire Jésus en Marie : car par la Tige nous arrivons à la Fleur, et par la Fleur nous arrivons à Dieu. Et voulez-vous, ajoute-t-il, avoir cette Fleur ? tâchez, à force de prières, d'incliner vers vous la Tige, et vous l'aurez." Le Docteur Séraphique appuie ce conseil sur le texte de l'Evangile : *Les Mages trouvèrent l'enfant avec Marie sa Mère :* Jamais. dit-il, on ne trouve Jésus qu'avec Marie et par Marie ; ainsi donc, conclut-il, celui-là cherche en pure perte Jésus-Christ, qui ne cherche pas à le trouver avec Marie." De là ce mot de saint Ildephonse : "Pour être serviteur du Fils, je veux l'être de la Mère." J'aspire à

être le serviteur du Fils ; et comme cela est impossible à quiconque ne l'est pas de la Mère, toute mon ambition est de mériter le titre de serviteur de Marie.

EXEMPLE.

Vincent de Beauvais et Césaire racontent qu'un jeune gentilhomme ayant dissipé dans la débauche les grands biens qu'il avait hérités de son père, s'était vu réduit à l'indigence,si bien qu'il était obligé de mendier son pain. Afin de cacher sa honte avec son nom, il avait pris le parti de quitter sa patrie et d'aller vivre dans une contrée lointaine ; déjà même il était en route quand il fit la rencontre d'un ancien serviteur de sa maison. C'était un impie magicien. Voyant le pauvre jeune homme plongé dans la tristesse à cause de sa misère, il lui dit de se consoler, ajoutant qu'il allait le présenter à un prince généreux qui pourvoirait à tous ses besoins.

Il le prit en effet un beau jour et le mena dans un bois près d'une mare, où il se mit à parler avec un personnage invisible. Le jeune homme lui demanda à qui il parlait. Il lui répondit : "Avec le démon ;" et le voyant épouvanté, il l'engagea à ne rien craindre. Il dit ensuite à l'esprit malin : "Seigneur, ce jeune homme est réduit à une extrême nécessité, et il voudrait recouvrer son premier état.—Pourvu qu'il veuille m'obéir, répondit l'ennemi du salut, je le rendrai plus riche qu'auparavant ; il faut d'abord qu'il renie Dieu." A cette proposition, le malheureux fut saisi d'horreur ; mais, pressé par le maudit magicien, il fit ce qu'on exigeait de lui, il renia Dieu. "Cela ne suffit pas, reprit le démon ; il faut qu'il renie aussi Marie ; car, nous ne pouvons nous le dissimuler, c'est elle qui nous occasionne nos plus grandes pertes. Combien d'âmes ne retire-t-elle pas de nos mains,

pour les ramener à Dieu et les sauver !—Oh ! pour cela, non, répliqua le jeune homme : je ne renie point ma Mère, celle qui est toute mon espérance ; j'aime mieux mendier le reste de ma vie." Et là-dessus, il s'en alla.

Comme il retournait dans son pays, il vint à passer devant une église dédiée à Marie ; il y entre tout désolé, va se prosterner devant l'image de la sainte Vierge, et la supplie avec larmes de lui obtenir le pardon de ses fautes. Cette bonne Mère se met aussitôt à prier son divin Fils pour se misérable. Jésus lui dit d'abord : "Mais cet ingrat, ma Mère, vient de me renier !" Comme elle ne cessait, malgré cela, de le prier, il ajouta : "O ma Mère, je ne vous ai jamais rien refusé ; je lui pardonne, puisque vous me le demandez." Un homme avait secrètement observé tout ceci : c'était celui-là même qui avait acheté les biens du dissipateur. Témoin de la tendre commisération de Marie pour ce pécheur, il lui donna en mariage sa fille, qui était son unique enfant, et le fit héritier de toute sa fortune. Ainsi ce jeune homme récupéra, par l'entremise de Marie, la grâce de Dieu et même ses biens temporels.

PRIERE.

Tu vois mon âme, quelle belle espérance de salut et de vie éternelle le Seigneur t'a donnée lorsque, malgré les péchés, par où, si souvent, tu as mérité sa disgrâce, et l'enfer, il a eu la bonté de t'inspirer une vive confiance dans la protection de sa Mère. Remercie donc ton Dieu, et remercie aussi ta céleste Protectrice, Marie, qui a daigné te prendre sous sa tutelle, ainsi que t'en donnent l'assurance les innombrables faveurs que tu as reçues par son intercession.

Oui, ô ma tendre Mère, je vous remercie de tout le bien que vous avez fait à un malheureux déjà condamné à l'enfer. De combien de périls ne m'avez-vous pas délivré, ô Reine puissante, combien de lumières et de miséricordes ne m'avez-vous pas obtenues de Dieu ! Quel si grand bien, quel si grand honneur avez-vous donc reçu de moi, pour être si empressée à me prodiguer vos faveurs ? C'est uniquement à votre bonté que j'en suis redevable. Ah ! quand je livrerais mon sang et ma vie, ce serait peu pour m'acquitter envers vous : vous m'avez délivré de la mort ; vous m'avez fait recouvrer, comme j'en ai la confiance, la grâce de Dieu : en un mot, je vous dois tout. Que vous rendrai-je, ô mon aimable Souveraine ? tout ce que je puis dans ma misère, c'est de vous louer et de vous aimer à jamais.

Ah ! ne dédaignez pas l'hommage d'un pauvre pécheur épris d'amour pour votre bonté. Si mon cœur est indigne de vous aimer, parce qu'il est plein de souillures et d'affections terrestres, il dépend de vous de le changer ; de grâce, changez-le. Attachez-moi à mon Dieu, et attachez-moi tellement que je ne puisse jamais plus me séparer de son amour. Vous demandez de moi que j'aime votre Dieu, et c'est la grâce que je vous demande ; obtenez-moi de l'aimer, de l'aimer toujours, et je ne désire plus rien. Amen.

II.

Suite du même sujet.

Un homme et une femme ayant coopéré à notre ruine, il convenait, remarque saint Bernard, qu'un autre homme et une autre femme coopérassent à notre réparation ; et c'est ce qu'ont fait Jésus et Marie. Sans doute, ajoute-t-il, pour nous racheter, c'était assez de Jésus-Christ seul ; mais il était plus

convenable que les deux sexes concourussent à notre salut, comme ils avaient concouru à notre perte. C'est pourquoi le bienheureux Albert-le-Grand donne à Marie le titre de Coopératrice de la rédemption. Elle disait elle-même un jour à sainte Brigitte que, comme Adam et Eve ont vendu le monde pour un seul fruit, elle et son divin Fils l'ont racheté d'un même cœur. Selon la pensée de saint Anselme, Dieu a bien pu créer le monde de rien ; mais, le monde s'étant perdu par le péché, Dieu n'a pas voulu le restaurer sans la coopération de Marie.

Suivant Suarez, la divine Mère a contribué à notre salut de trois manières : c'est d'abord qu'elle a mérité d'un mérite de *convenance*, comme disent les théologiens, l'Incarnation du Verbe ; c'est ensuite que pendant sa vie mortelle, elle s'est appliquée avec beaucop de zèle à prier pour nous ; c'est enfin qu'elle a fait généreusement à Dieu le sacrifice de la vie de son Fils pour notre rédemption. Eh bien ! en récompense de l'immense gloire qu'elle a rendue à Dieu et de l'ineffable amour qu'elle nous a témoigné en travaillant ainsi à la réhabilitation de tous les hommes, Dieu a statué avec justice qu'aucun n'obtiendrait le salut si ce n'est par son intercession.

Suivant Bernardin de Bustis, Marie s'appelle la Coopératrice de notre justification, parce que Dieu lui a confié toutes les grâces qu'il voulait bien nous faire. Et saint Bernard en conclut qu'elle est le centre et le point culminant des siècles, et comme le phare salutaire, qui attira les regards des générations passées, qui doit attirer ceux de la génération présente, et de toutes les générations futures.

Personne, a dit Jésus, *ne peut venir à moi si d'abord mon Père qui m'a envoyé, ne l'attire* par sa grâce. Or, selon Richard, il dit pareillement : "Personne ne peut venir à moi si ma Mère ne l'attire par ses prières."

Jésus est le fruit des entrailles de Marie, selon l'expression de sainte Elisabeth : *Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre sein.* Mais celui qui veut le fruit, doit aller à l'arbre ; et partant, si quelqu'un veut trouver Jésus, il faut qu'il aille à Marie, qu'on ne trouve jamais sans trouver en même temps Jésus. Quand sainte Elisabeth vit la très sainte Vierge qui venait la visiter dans sa maison, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance, elle s'écria avec une profonde humilité : *Comment ai-je pu mériter que la Mère de mon Dieu vint à moi ?*—Mais, demandera-t-on, sainte Elisabeth ne savait-elle pas qu'elle avait chez elle, non seulement Marie, mais encore Jesus ? Au lieu donc de se dire indigne de recevoir la visite de la Mère, pourquoi ne se dit-elle pas plutôt indigne de recevoir celle du Fils ?—Ah ! la sainte savait très bien que, lorsque Marie vient, elle amène avec elle Jésus ; en conséquence, il lui suffisait de remercier la Mère, sans nommer le Fils.

Il est écrit de la Femme forte : *Pareille au navire d'un marchand, elle apporte son pain de loin.* Telle est bien Marie, vaisseau béni qui apporta au monde Jésus-Christ, le Pain vivant descendu du ciel pour nous donner la vie éternelle : *Je suis*, dit-il, *le Pain vivant descendu du ciel, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.* D'un autre côté, selon la remarque de Richard, tous ceux-là périront qui voguent sur la mer orageuse du monde en dehors de ce mystique navire, c'est-à-dire sans être protégés par Marie. Ainsi donc, ajoute-t-il, chaque fois que les tentations ou les révoltes des passions, si fréquentes dans cette vie, nous mettent en péril, il nous faut recourir à Marie et pousser vers elle ce cri de détresse : Au secours, ô notre Reine ! sauvez-nous, ou bien vous allez nous voir perdus !

D'après le glorieux saint Gaétan, nous pouvons bien demander les grâces, mais nous ne pourrons jamais les obtenir sans cet appui. Ce que confirme saint Antonin par cette belle expression : "Demander et vouloir obtenir les grâces sans l'intercession de Marie, c'est prétendre voler sans ailes."—Pharaon confia à Joseph un plein pouvoir sur toute l'Egypte ; et dès lors, tous ceux qui venaient au palais demander des secours, il les renvoyait en leur disant : Allez à Joseph ; ainsi, quand nous sollicitons ses grâces, le Seigneur nous renvoie à la bienheureuse Vierge : Allez, dit-il, allez à Marie. Car il a décrété, assure saint Bernard, de ne rien nous accorder, si ce n'est par les mains de Marie. "Si donc les Egyptiens ont pu dire à Joseph : *Notre salut est entre vos mains*, nous avons bien plus de sujet, remarque Richard, de le dire à Marie ; car vraiment notre salut est en son pouvoir." Le vénérable Idiot exprime la même pensée dans les mêmes termes ; et Cassien, enchérissant encore, dit d'une manière absolue, que le salut de tout homme consiste à être favorisé et protégé par Marie ; en d'autres mots, celui-là se sauve qui jouit de la protection de Marie ; celui-là se perd qui en est privé. Puissante Reine, lui dit saint Bernardin de Sienne, vous êtes la dispensatrice de toutes les grâces ; la grâce du salut ne peut donc nous venir que de votre main, et partant notre salut dépend de vous.

Richard a donc eu raison de dire : "Comme une pierre tombe dès qu'on ôte ce qui la soutient, ainsi une âme qui perd l'appui de Marie, tombe d'abord dans le péché et puis dans l'enfer.

Saint Bonaventure ajoute que Dieu ne nous sauvera pas si Marie n'intercède pour nous ; comme un enfant ne saurait vivre qui n'a pas de nourrice, dit-il encore, ainsi une âme ne saurait se sauver sans l'aide de Marie. "Que votre âme, conclut-il, soit donc

comme altérée des pratiques de dévotion envers Marie ; attachez-vous à cette bonne Mère, et ne la quittez point que vous n'ayez reçu sa bénédiction en paradis."

Ici trouvent leur place les belles paroles adressées à Marie par saint Germain : "Qui jamais, ô Vierge très sainte, parviendrait sans vous à connaître Dieu ? Qui serait sauvé, s'il ne l'était par vous, ô divine Mère ? Qui pourrait, ô Vierge féconde, échapper aux périls de cette vie, si vous ne l'en délivriez ? Qui recevrait enfin de Dieu une grâce quelconque sinon par votre entremise, ô pleine de grâces ?" Et ailleurs il lui dit encore : "Si vous ne nous ouvriez la voie, nul ne marcherait dans les sentiers de la perfection, nul n'éviterait les atteintes de la chair et du péché."

Nous n'avons accès auprès du Père éternel que par Jésus-Christ ; de même, nous n'avons accès auprès de Jésus-Christ que par Marie. C'est saint Bernard qui nous l'assure ; et bien belle est la raison qu'il en donne : "Le Seigneur, dit-il veut que tous nous soyons sauvés par l'intercession de Marie, afin que ce divin Sauveur nous reçoive des mains de Marie, comme il nous a été donné par le moyen de Marie ; et conséquemment le saint proclame Marie la Mère de la grâce et de notre salut.

"Quel serait donc notre sort ? reprend saint Germain ; quel espoir nous resterait-il d'être sauvés, si vous nous abandonniez, ô Marie, vous qui êtes la Vie des chrétiens !."

Mais, si toutes les grâces passent par Marie, il faudra donc, quand nous implorerons l'intercession des saints, que ceux-ci recourent eux-mêmes à la médiation de Marie, s'ils veulent nous obtenir les grâces que nous leur demandons.

Je répondrai d'abord que, prise en elle-même, cette conséquence ne renferme aucune erreur, aucun

inconvénient. En vue d'honorer sa Mère, Dieu l'a établie Reine de tous les saints ; il lui plaît en outre de n'accorder de grâces que par son entremise ; quel inconvénient peut-il y avoir à dire qu'il oblige encore les saints à recourir à elle pour obtenir les grâces dont leurs protégés ont besoin ?

Cette doctrine est affirmée expressément par saint Bernard, saint Anselme, saint Bonaventure, Suarez et d'autres. "En vain, prierions-nous les autres saints dit le premier ; si Marie ne nous venait en aide, aucune grâce ne nous serait accordée." Un auteur explique dans ce sens les paroles suivantes de David : *Tous les riches du peuple vous offriront leurs humbles prières.* Les riches du peuple par excellence, c'est-à-dire du peuple de Dieu, ce sont les saints ; quand ils souhaitent quelque grâce pour l'un de leurs clients, ils s'adressent à Marie afin qu'elle la lui procure. "Nous n'avons pas coutume, remarque Suarez, d'employer l'intercession d'un saint auprès d'un autre saint, vu que tous sont d'un même ordre ; mais nous faisons bien de les prier de se faire nos intercesseurs auprès de la Vierge, qui est leur Maîtresse et leur Reine." Et telle fut précisément, au rapport du père Marchese, la promesse de saint Benoît à sainte Françoise Romaine : lui apparaissant un jour, il l'assura de sa protection, et ajouta qu'il se ferait son avocat auprès de la divine Mère.

A l'appui de cette doctrine, citons encore les paroles de saint Anselme à la bienheureuse Vierge : "Grande Reine, ce que peut obtenir l'intercession de tous les saints faisant cause commune avec vous ,votre intercession seule, sans leur concours, le peut de même. Et d'où vous vient cette puissance illimitée ? De ce que vous êtes la Mère de notre Sauveur à tous, l'unique Epouse de Dieu, la Reine du ciel et de la terre. Si vous ne parlez, aucun saint ne priera pour nous,

aucun ne nous aidera ; mais si vous consentez à intercéder pour nous, tous aussitôt nous prêteront le secours de leurs prières, et s'empresseront d'appuyer nos requêtes."

La sainte Eglise applique à Marie les paroles de la Sagesse : *J'ai fait seule le tour du ciel;* et voici comment le père Segneri justifie cette application : La première sphère céleste communique son mouvement à toutes les autres ; et quand la très sainte Vierge se met à prier pour une âme, elle entraîne tout le paradis à prier avec elle. Saint Bonaventure va plus loin et assure qu'en sa qualité de Reine, elle commande alors à tous les anges et tous les saints de se joindre à elle et d'offrir à Dieu leurs prières en union avec les siennes.

C'est donc à bon droit que l'Eglise nous prescrit de saluer et d'invoquer la divine Mère sous le glorieux titre de notre Espérance : "O vous, notre Espérance, salut !" L'impie Luther ne pouvait souffrir, disait-il, ce titre donné par l'Eglise romaine à Marie, à une simple créature. Car enfin, ajoutait-il, Dieu seul, et Jésus-Christ comme notre Médiateur, sont notre espérance, et selon le mot de Jérémie, Dieu maudit quiconque met son espoir dans la créature. Mais, quoi qu'il ait pu dire, l'Eglise nous enseigne par sa pratique universelle à invoquer Marie en ces termes : "O notre Espérance ,salut !" Celui qui place son espérance dans une créature indépendamment de Dieu, encourt certainement la malédiction de Dieu ; car Dieu est l'unique source et le dispensateur de tous les biens ; la créature n'a rien, ne peut rien donner qu'elle n'ait reçu de lui. Mais s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, qu'en vertu d'un décret divin, toutes les grâces nous viennent par Marie comme par un canal de miséricorde, nous pouvons, nous devons même affirmer qu'elle est notre espérance.

Aussi saint Bernard n'hésitait pas à dire : "Mes enfants, en Marie est ma principale confiance ; Marie est tout le fondement de mon espérance." Saint Jean Damascène priait la sainte Vierge en termes non moins expressifs : "Ma Souveraine, j'ai mis en vous toute ma confiance ; et les yeux fixés sur vous, j'attends de vous mon salut." "Marie est toute l'espérance de notre salut," dit également saint Thomas ; et saint Ephrem lui parle ainsi à elle-même : "Notre espérance n'a point d'appui en dehors de vous ô Vierge très pure ; si donc vous voulez nous voir sauvés, recevez-nous sous l'aile de votre tendresse, et gardez-nous."

Pour conclure, je dirais avec saint Bernard : "Consacrons toutes les affections de notre cœur à honorer Marie, car telle est la volonté que nous a manifestée le Seigneur, en réglant que tout bien nous viendrait par l'entremise de cette divine Mère." Chaque fois donc que nous désirons et sollicitons une grâce, efforçons-nous de faire appuyer notre requête par Marie, et tenons-nous sûrs de l'obtenir par elle : "Cherchons la grâce, dit saint Bernard, et cherchons-la par Marie; car si nous sommes indignes d'être exaucés, Marie en est digne, elle, et la faveur que nous souhaitons, elle la demandera pour nous."

Enfin, voulons-nous faire agréer au Seigneur l'offrande de quelque bonne œuvre, de quelque prière? suivons le conseil du même saint, ayons soin de remettre tout entre les mains de Marie ; par là jamais nous ne serons rebutés.

EXEMPLE.

C'est une histoire célèbre que celle de Théophile, écrite par Eutychien, patriarche de Constantinople et témoin oculaire de ce que nous allons raconter.

Elle est d'ailleurs confirmée par saint Pierre Damien, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Antonin, et plusieurs autres que cite le père Crasset.

Théophile était archidiacre de l'Eglise d'Adana, en Cilicie. Il jouissait d'une si grande estime, que le peuple le voulait pour évêque ; mais il refusa par humilité. Dans la suite, il se vit néanmoins déposer de sa charge sur une accusation mensongère de la part de ses envieux ; et il se laissa aveugler par le chagrin jusqu'à aller solliciter d'un magicien juif le remède à sa disgrâce. Celui-ci l'aboucha avec Satan, qui lui promit de l'aider, à condition qu'il renierait Jésus-Christ et la Vierge Marie, et lui remettrait, écrit de sa propre main, l'acte de ce renoncement. Théophile traça l'abominable écriture. Le jour suivant l'évêque reconnut ses torts, en demanda pardon à Théophile et lui rendit sa charge ; mais déchiré par le remords de sa conscience, qui lui reprochait son énorme péché, le malheureux archidiacre ne faisait que pleurer. Il se rend enfin dans une église, et là, se jetant tout en larmes aux pieds d'une image de Marie : "O Mère de Dieu, lui dit-il, je ne veux pas me livrer au désespoir ; vous me restez encore, vous si compatissante, et qui pouvez me secourir."

Il passa ainsi quarante jours, pleurant sa faute et priant la sainte Vierge. Ce temps écoulé, la Mère de miséricorde lui apparut pendant la nuit et lui parla ainsi : "Ah ! Théophile, qu'as-tu fait ? tu as renoncé à mon amitié et à celle de mon Fils ; et en quelles mains ? dans les mains de ton ennemi, de mon ennemi !—Ma Souveraine, répondit le pécheur, c'est à vous de remédier au mal que j'ai fait ; ne pensez plus qu'à me pardonner et à me faire pardonner par votre divin Fils." Voyant en lui cette confiance,

Marie, lui dit : "Aie bon courage ; je vais prier Dieu pour toi." Fortifié par cette vision, Théophile ne fit que redoubler ses larmes, ses pénitences et ses prières, sans s'éloigner de la sainte image. Tout à coup, Marie lui apparut de nouveau, et lui dit d'un air joyeux : "Console-toi, Théophile ; j'ai présenté à Dieu tes larmes et tes prières ; il les a reçues et t'a pardonné. Désormais, sois reconnaissant et fidèle.— O ma bonne Dame, répliqua Théophile ; cela ne suffit pas pour me consoler pleinement : l'ennemi tient encore entre ses mains l'écrit impie par lequel je vous ai renié, vous et votre divin Fils ; vous pouvez me le faire rendre." Trois jours après, Théophile, en s'éveillant la nuit, trouva l'écrit sur sa poitrine.

Le lendemain, pendant que l'évêque se trouvait à l'église en présence d'un peuple nombreux, Théophile alla se jeter à ses pieds, lui raconta toute son histoire en pleurant à chaudes larmes, et lui remit entre les mains l'infâme billet, que l'évêque fit aussitôt brûler devant la multitude. Tous pleuraient de joie, exaltant la bonté de Dieu et la miséricorde avec laquelle Marie avait traité ce malheureux pécheur. Quant à lui, il retourna à l'église de la Vierge, et y demeura trois jours, au bout desquels il mourut plein de joie, en rendant grâces à Jésus-Christ et à sa sainte Mère.

PRIERE.

O Marie, vous êtes à la fois Reine et Mère de miséricorde : tous ceux qui vous invoquent le reconnaissent à la munificence vraiment royale, et à la tendresse toute maternelle avec lesquelles vous leur distribuez les grâces. Souffrez donc que je me recommande aujourd'hui à vous, moi si dénué de mérites et de vertus, et si chargé de dettes envers la Justice divine. O Marie, vous tenez la clef du trésor des divines miséricordes ; ne dédaignez pas

un misérable, ne le laissez pas en proie à son extrême indigence. Prodigue de vos bienfaits envers tous les hommes, vous êtes accoutumée à donner plus qu'on ne vous demande ; montrez-vous la même à mon égard. Sainte Vierge ! protégez-moi ; c'est tout ce que je vous demande.

Si vous me protégez je ne crains rien : rien du côté des démons, parce que vous êtes plus puissante que tout l'enfer : rien du côté de mes péchés, parce qu'il vous suffit de dire une parole à Dieu pour m'obtenir un pardon général ; si vous m'êtes favorable, je ne crains rien même de la colère du Seigneur, parce qu'une seule de vos prières l'apaise aussitôt. En un mot si vous me protégez, j'espère tout, puisque vous pouvez tout. O Mère de miséricorde, je le sais, vous mettez votre plaisir et votre gloire à aider les plus misérables, et vous pouvez les aider, tant qu'ils ne sont pas obstinés. Je suis un pécheur, mais je ne suis pas obstiné, je veux changer de vie ; vous pouvez donc me secourir ; secourez-moi, sauvez-moi. Aujourd'hui, je me remets tout entier entre vos mains: dites-moi ce que j'ai à faire, et j'espère y réussir avec votre secours, ô Marie, Ma Mère, ma lumière, ma consolation, mon refuge, mon espérance ! Amen, amen, amen.

CHAPITRE VI.

Eia ergo, advocata nostra !

Montrez donc que vous êtes notre Avocate.

MARIE, NOTRE AVOCATE.

I.

Marie est une Avocate assez puissante pour nous sauver tous.

L'autorité des mères sur leurs fils est si grande, qu'elles ne peuvent jamais devenir leurs sujettes, alors même qu'ils seraient rois et disposeraient d'un pouvoir absolu sur toutes les personnes vivant dans leurs Etats. Aujourd'hui que Jésus-Christ est assis dans les cieux, son humanité sainte y tient la première place à la droite du Père, en vertu de son union hypostatique avec la personne du Verbe ; même en tant qu'homme,il a le souverain domaine de tout le créé, sans en excepter Marie ; tel est l'enseignement de saint Thomas ; néanmoins il reste toujours vrai que notre Rédempteur fut un certain temps soumis à l'autorité de Marie. L'Evangile atteste en effet que pendant sa vie mortelle, Jésus voulut bien s'abaisser jusque-là : *Il leur était soumis*, dit saint Luc. Saint Ambroise avance même qu'ayant daigné prendre Marie pour sa Mère, Jésus-Christ était vraiment tenu, à ce titre, de lui obéir. En parlant des autres élus, remarque Richard, on dit qu'ils sont avec Dieu ; de Marie seule on peut dire qu'elle eut le double bonheur de se tenir soumise à la volonté de Dieu, et de voir Dieu se soumettre à la sienne. Des autres vierges

ajoute-t-il, il est écrit qu'*elles suivent l'Agneau partout où il va ;* mais de la Vierge Marie on peut dire qu'ici-bas le divin Agneau la suivait partout docilement.

Si donc il est vrai que dans le ciel Marie ne peut plus commander à son Fils, il est vrai aussi que ses prières sont les prières d'une Mère, et comme telles bien propres à obtenir tout ce qu'elles réclament. "C'est là le grand privilège de Marie, dit saint Bonaventure, elle peut tout auprès de Dieu." Pourquoi ? précisément pour la raison que nous venons d'indiquer, et que nous développerons ci-après, savoir, que les prières de Marie sont les prières d'une Mère.

Tel est aussi le motif sur lequel se fonde saint Pierre Damien pour parler à la bienheureuse Vierge en ces termes : "Toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre ; rien ne vous est impossible, vous pouvez même rendre aux désespérés l'espérance de l'éternelle béatitude ." Voici en effet ce que le saint ajoute : "Vous approchez de cet Autel de notre réconciliation, plutôt en commandant qu'en suppliant, comme maîtresse plutôt que comme servante." Cet autel au pied duquel les pécheurs trouvent miséricorde et pardon, c'est Jésus-Christ : quand Marie sollicite de lui quelque grâce en notre faveur, ses prières ont tant de poids auprès de lui, ce divin Fils se montre si empressé de complaire à sa Mère, qu'il semble ,non pas exaucer les humbles vœux d'une sujette, mais accomplir les ordres d'une Reine. Ainsi, Jésus se plait-il à honorer cette Mère chérie qui l'a tant honoré lui-même ici-bas : il lui accorde sans délai tout ce qu'elle demande ou désire. Tout cela est confirmé par ces belles paroles de saint Germain : "O Marie, vous êtes toute-puissante pour sauver les pécheurs ; vos prières n'ont pas besoin d'être appuyées par qui que ce soit auprès de Dieu, parce que vous êtes la Mère de la Vie véritable."

Saint Bernardin de Sienne ne craint pas de dire que tout est soumis à l'empire de Marie, et que Dieu même lui obéit, ce qui signifie proprement que le Seigneur exauce ses prières comme s'il exécutait des ordres." O Vierge Sainte, s'écrie à son tour saint Anselme, Dieu vous a placée si haut dans sa faveur, que vous pouvez obtenir à vos dévots serviteurs toutes les grâces possibles ;—car votre protection est toute-puissante, assure Côme de Jérusalem." "Oui, Marie est toute-puissante, reprend Richard de Saint-Laurent, puisque suivant toutes les lois, la Reine doit partager toutes les prérogatives du Roi ; et comme le Roi du ciel peut tout, il a communiqué son omnipotence à sa Mère." De là saint Antonin conclut que Dieu a placé l'Eglise entière non-seulement sous les auspices, mais encore sous le pouvoir de Marie.

Ainsi, la Mère devant avoir le même pouvoir que son Fils, le pouvoir sans bornes de Jésus-Christ a dû rendre Marie toute-puissante ; mais il reste toujours vrai que le Fils est tout-puissant par nature, et la Mère seulement par grâce. Or, cela se vérifie en la manière que nous avons indiquée plus haut : le Fils ne refuse à la Mère absolument rien de ce qu'elle lui demande. Sainte Brigitte en fut assurée par révélation : elle entendit Jésus qui disait à Marie : "Ma Mère, vous savez combien je vous aime ; demandez-moi donc tout ce qu'il vous plait ; je ne saurais manquer de faire droit à une requête quelconque de votre part." Et il lui déclara l'admirable motif de cette promesse : "Quand vous étiez sur la terre, jamais vous ne vous refusâtes à faire quoi que ce fût pour mon amour ; il est donc juste que moi, maintenant assis dans le ciel, je ne me refuse jamais à faire ce dont vous me priez." Quand donc nous donnons à Marie le titre de toute-puissante, il faut l'entendre dans le sens possible à une créature, laquelle n'est point

capable d'une perfection divine ; Marie est toute-puissante en ce sens que par le moyen de sa prière, elle obtient tout ce qu'elle veut.

C'est donc avec raison, ô notre grande Avocate, que saint Bernard vous dit : "Vous n'avez qu'à vouloir, et tout se fera ;" si vous voulez élever à une haute sainteté le pécheur le plus désespéré, il ne tient qu'à vous.—Saint Anselme vous parle de même : "Dites que vous voulez notre salut, et nous serons infailliblement sauvés." Et le bienheureux Albert-le-Grand en conclut qu'on doit vous prier de vouloir, puisque tout ce que vous voulez, se fait nécessairement.

Encouragé par la pensée de cette souveraine puissance de Marie, saint Pierre Damien implorait sa pitié en ces termes ; "Que votre bonté et le pouvoir dont vous disposez, vous engagent à nous secourir : plus vous êtes puissante, plus vous devez être miséricordieuse." Oui, ô Marie, oui, ô notre Avocate, votre cœur si tendre est incapable de voir les malheureux sans compatir à leurs maux ; et votre crédit auprès de Dieu est assez grand pour sauver toute âme dont vous prenez la défense ; ah ! ne dédaignez pas de plaider la cause des misérables que vous voyez à vos pieds, et qui mettent en vous toutes leurs espérances. Si nos prières ne vous touchent point, suivez au moins l'impulsion de votre bon cœur, faites usage de cette toute-puissance dont le Seigneur vous a revêtue, afin qu'étant plus à même de nous faire du bien, vous en soyez plus miséricordieuse et mieux disposée à nous secourir.—Or, il en est bien ainsi, car, au témoignage de saint Bernard, Marie est immensément riche en puissance et en miséricorde, à sa puissante charité répond la tendre compassion qui la porte à nous venir en aide, et elle ne cesse de nous le prouver par les effets.

Dès le temps même que Marie vivait sur la terre, son unique pensée, après la gloire de Dieu, était de secourir les malheureux. Elle jouissait dès lors du privilège de faire agréer et exaucer toutes ses requêtes; nous le savons par ce qui se passa aux noces de Cana en Galilée. Le vin étant venu à manquer, la sainte Vierge fut touchée de l'affliction et de la confusion de ses hôtes et elle pria son divin Fils de les consoler par un miracle. *Le vin manque*, lui dit-elle. Jésus lui répondit : "Femme, que vous importe à vous et que m'importe à moi si le vin manque? il ne me convient pas de faire aucun miracle maintenant ; le temps n'en est pas encore venu ;" ce temps sera celui de ma prédication, lorsque je devrai confirmer ma doctrine par des prodiges. Par cette réponse Notre-Seigneur semblait opposer un refus à la prière de sa Mère ; et pourtant, remarquons-le bien, Marie agit et parle tout comme si la grâce sollicitée lui eût été accordée : elle dit aux gens de la maison de faire ce que son Fils ordonnerait, leur promettant qu'ils seraient consolés. Et, en effet pour complaire à sa Mère, Jésus fit emplir d'eau de grandes urnes, et puis changea cette eau en un excellent vin.

Mais, direz-vous, si le temps fixé pour les miracles était celui de la prédication, comment ce premier miracle a-t-il pu se faire alors, contrairement au décret divin ? Il est vrai qu'à parler d'une manière générale, le temps des miracles n'était pas encore arrivé ; mais, de toute éternité, Dieu avait arrêté par un autre décret général, que jamais aucune supplique de Marie ne serait rejetée. La glorieuse Vierge connaissait bien son privilège, aussi ne tint-elle nul compte du refus apparent de son Fils, mais elle fit comme si la grâce lui eût été accordée. Ainsi l'a entendu saint Jean Chrysostome : sur ces paroles : *Femme, que vous importe à vous, et que m'importe à moi ?*

il remarque que, nonobstant une réponse si peu encourageante, Jésus ne laissa pas, pour honorer sa Mère, d'obtempérer à sa demande. Cette explication est ainsi confirmée par saint Thomas : "Par ces mots : Mon heure n'est pas encore venue, le Seigneur voulut témoigner qu'il eût refusé alors le miracle si tout autre le lui eût demandé ; mais parce que la solliciteuse était sa Mère, il le fit." Tel est aussi, selon Barrada, le sentiment de saint Cyrille, de saint Jérôme et de Jansenius de Gand.

Au résumé, nulle créature ne saurait faire descendre sur nous, pauvres pécheurs, les divines miséricordes, à l'égal de cette douce Avocate, que Dieu, se plaît à honorer non seulement comme sa Servante chérie, mais encore comme sa véritable Mère. C'est là ce que Guillaume de Parie disait à Marie elle-même. Il suffit à Marie de parler pour voir tous ses désirs accomplis par son Fils. Le Seigneur dit à l'Epouse des Cantiques, laquelle est une figure de Marie : *Vous qui habitez dans les jardins, nos amis écoutent ; faites-moi entendre votre voix.* — Ces amis, ce sont les saints ; lorsqu'ils sollicitent quelque grâce au profit de leurs clients, ils attendent que leur Reine la demande à Dieu et l'obtienne ; car, nous l'avons démontré au Chapitre V, aucune grâce n'est accordée sans l'intervention de Marie. Or, à quelle condition Marie obtient-elle les grâces ? à la seule condition de faire retentir sa voix aux oreilles de Jésus, comme lui-même l'y invite : *Faites-moi entendre votre voix ;* dès qu'elle parle, son Fils l'exauce. A propos du susdit passage des Cantiques, l'abbé Guillaume fait parler ainsi Jésus à Marie : "O vous qui habitez les jardins célestes, intercédez avec confiance pour qui il vous plaira ; car je ne puis oublier que je suis votre Fils, au point d'avoir la pensée de refuser quelque chose à ma Mère." "Pour l'obtenir, ajoute un autre auteur,

elle n'a qu'à prononcer un mot ; pour elle, être entendue de son Fils, c'est être exaucée." Selon l'abbé Geoffroi, quoique Marie obtienne, elle aussi, en priant, elle prie néanmoins avec une certaine autorité de Mère ; d'où nous devons tenir pour indubitable qu'aucune de ses requêtes en notre faveur ne reste jamais sans effet.

Selon le récit de Valère Maxime, lorsque Coriolan tenait Rome assiégée, les prières de ses concitoyens et de ses amis ne purent le décider à se retirer ; mais, lorsque sa mère Véturie se présenta devant lui, il lui fut impossible de résister, et il leva le siège sans aucun retard. Or, les prières de la sainte Vierge sont bien plus efficaces que celles de Véturie, puisqu'elle s'adressent à un Fils bien plus reconnaissant et plus affectionné envers sa Mère. D'après le père Justin de Miéchovie, un seul soupir de Marie a plus de valeur auprès de Dieu que les suffrages réunis de tous les saints. Et c'est mot pour mot ce que, contraint par l'ordre de saint Dominique, le démon lui-même avoua un jour par la bouche d'un possédé.

A son tour, saint Antonin parle ainsi : "Pour Jésus, la prière de la bienheureuse Vierge est une sorte de commandement, comme étant celle de sa Mère, et partant il ne saurait ne point l'exaucer." Dans la même pensée, saint Germain tient à Marie elle-même ce langage qui doit encourager les pécheurs à implorer la protection d'une si puissante avocate : "O Marie, votre crédit auprès de Dieu est celui d'une mère auprès de son Fils, et il n'est pas de si grand pécheur à qui vous n'obteniez le pardon : que pourrait en effet vous refuser un Dieu qui se plaît à contenter tous les désirs de sa vraie et immaculée Mère ?" Les saints du ciel ne pensent pas autrement : sainte Brigitte les entendit un jour qui disaient à la Vierge : "O notre Reine bénie, qu'y a-t-il qui dépasse votre pouvoir ?

Une chose voulue par vous, est pour ainsi dire déjà faite." C'est ce qu'exprime heureusement un vers bien connu :

Quod Deus imperio, tu prece, Virgo potes !
"Que le Seigneur commande, ou que ta voix le prie,
"Tout s'accomplit de même, ô puissante Marie !"

Eh quoi ! s'écrie saint Augustin, n'est-ce pas chose digne de la bonté du Seigneur d'honorer ainsi sa Mère ? n'a-t-il pas déclaré qu'il était venu en ce monde, non pour abroger, mais pour accomplir la loi, qui nous ordonne entre autres choses d'honorer nos parents ? Selon saint Georges, archevêque de Nicomédie, une des fins que Jésus-Christ se propose en exauçant toutes les prières de sa Mère, c'est d'acquitter en quelque sorte la dette qu'il a contractée envers Celle dont il a reçu l'être humain. Le martyr saint Méthode s'écriait dans le même sens : "Réjouissez-vous, ô Marie, vous avez pour débiteur un Fils qui donne à tous et ne reçoit rien de personne. Nous autres, nous sommes tous redevables à Dieu de tout ce que nous avons, puisque tout vient de lui ; mais Dieu lui-même vous est redevable à vous, depuis qu'il a daigné prendre de vous la chair humaine."

Sur quoi saint Augustin reprend : Marie ayant mérité de donner au Verbe divin ce corps qui nous a servi de rançon et qui nous a délivrés de la mort éternelle par son immolation, elle peut, mieux que tous les autres saints, nous aider dans l'affaire de notre salut." On lit également dans les œuvres de saint Théophile, patriarche d'Alexandrie et contemporain de saint Jérôme : "Le Fils aime à être prié par sa Mère, parce qu'il veut accorder par amour pour elle tout ce qu'il accorde de grâces, et reconnaître ainsi le service qu'elle lui a rendu en le revêtant de la chair

humaine." Enfin, dans sa liturgie, l'Eglise grecque parle ainsi à la Vierge : "Vous pouvez nous sauver tous, ô Marie, puisque vous êtes la Mère de Dieu ; l'autorité d'une Mère auprès de son fils donne à vos prières une valeur sans bornes."

Au souvenir de l'immense bienfait que le Seigneur accorda aux hommes quand il leur donna Marie pour avocate, saint Bonaventure lui adresse à elle-même ces paroles qui nous serviront de conclusion : "O immense, ô adorable bonté de notre Dieu, qui a daigné donner à des malheureux, à des criminels, une avocate telle que vous, ô notre Reine, qui pouvez par votre intercession leur obtenir tout ce qu'il vous plaît ! O ineffable clémence de notre Dieu, qui, ne voulant pas que nous ayons trop à redouter la sentence qu'il doit prononcer dans notre cause, nous a destiné pour avocate sa propre Mère et la Maîtresse de la grâce !"

EXEMPLE.

Le père Razzi, camaldule, rapporte l'histoire d'un jeune homme, qui, par suite de la mort de son père, avait été envoyé par sa mère à la cour d'un prince. En lui faisant ses adieux, sa mère, qui était fort dévote à Marie, lui avait fait promettre de réciter chaque jour un *Ave Maria*, avec cette invocation : "Vierge bénie, assistez-moi à l'heure de ma mort !" Arrivé à la cour, le jeune homme se livra bientôt au vice avec un emportement qui obligea le prince de le congédier. Privé ainsi de tout moyen d'existence et ne sachant que devenir, l'infortuné se mit à courir les grands chemins, et à rançonner et parfois assassiner les voyageurs, sans toutefois renoncer à sa coutume de se recommander, selon le conseil de sa mère, à la très sainte Vierge. Il finit par être arrêté et condamné à mort. La veille du jour marqué pour son supplice,

il pleurait amèrement dans sa prison, en pensant à son déshonneur, à la douleur de sa mère, à la mort qu'il devait subir.

Voyant son extrême abattement, et voulant en profiter, tout à coup le démon lui apparait sous la forme d'un beau jeune homme, et lui promet de l'arracher à la mort et de le tirer de prison, sous certaines conditions qu'il lui fera connaître. Le condamné se montre prêt à tout. Jetant alors le masque : "Je suis le démon, dit le fantôme au jeune homme ; je suis venu pour t'aider ; mais d'abord il faut que tu renies Jésus-Christ et les saints sacrements." Le malheureux y consent.—"Maintenant, ajoute le malin esprit, il faut encore renier la Vierge Marie et renoncer à sa protection.—Oh ! pour cela, réplique le jeune homme, je ne le ferai jamais." Et aussitôt s'adressant à Marie, il répète la prière qu'il a apprise de sa mère : "Vierge bénie, assistez-moi à l'heure de ma mort !" A ces mots, le démon disparut.

Mais le jeune homme demeura excessivement affligé du crime énorme qu'il avait commis en reniant Jésus-Christ. Il eut cependant recours à la sainte Vierge, et elle lui obtint une grande douleur de tous ses péchés, qu'il confessa avec de vifs sentiments de contrition et en versant un torrent de larmes. Comme il se rendait au lieu du supplice, il rencontra en chemin une statue de Marie, et il la salua en récitant sa prière accoutumée : "Vierge bénie, assistez-moi à l'heure de ma mort !" Il vit alors, et tous les assistants purent voir que la statue inclinait la tête comme pour lui rendre le salut. Vivement ému, il demanda qu'on lui permit de baiser les pieds de la sainte image. Les exécuteurs y répugnaient ; mais les cris du peuple les forcèrent de se prêter à son désir. Or, tandis qu'il se penchait sur les pieds de la statue, par un nouveau prodige, celle-ci étendit le bras, saisit le condamné

par la main, et le retint avec tant de force qu'il fut impossible de l'arracher de là. A cette vue, tous les spectateurs de crier : "Grâce ! grâce !" et la grâce fut accordée. Revenu ensuite dans son pays, ce jeune homme y mena une vie exemplaire, et se montra toujours dévoué à la bienheureuse Vierge, qui l'avait délivré de la mort temporelle et de la mort éternelle.

PRIERE.

Auguste Mère de Dieu, je vous dirai avec saint Bernard : "Votre divin Fils vous écoute, et il est disposé à vous accorder tout ce que vous lui demanderez ; parlez donc, ô Marie, notre avocate, parlez pour nous, misérables que nous sommes." Daignez ne pas l'oublier : ce n'est pas pour votre seul avantage, mais pour le nôtre aussi, que vous fûtes élevée à une si haute dignité et investie d'une si grande puissance. Si un Dieu a voulu se rendre votre débiteur en prenant de vous la nature humaine, ce fut afin que vous puissiez, à votre gré, faire part aux pauvres pécheurs des trésors de la miséricorde divine.

Nous sommes vos serviteurs, nous nous sommes consacrés d'une manière spéciale à votre culte ; je parle ainsi parce que j'ai la confiance d'être de ce nombre ; nous nous faisons gloire de vivre sous votre protection ; si vous faites du bien à tous, même à ceux qui ne vous connaissent pas ou qui négligent de vous honorer, à ceux même qui vous outragent et vous blasphèment, combien plus ne devons-nous pas espérer de votre bonté, qui va cherchant les malheureux pour les soulager, nous qui vous honorons, qui vous aimons, et qui nous confions en vous ! Nous sommes de grands pécheurs ; mais Dieu vous a enrichie d'une bonté et d'une puissance bien audessus de toutes nos iniquités. Vous pouvez nous sauver, vous le voulez ; et nous, de notre côté, nous

voulons attendre de vous notre salut avec d'autant plus de confiance que nous en sommes plus indignes, afin de vous glorifier davantage dans le ciel, quand nous y entrerons par votre intercession.

O Mère de miséricorde, nous vous présentons nos âmes, autrefois belles, lavées qu'elles étaient dans le sang de Jésus-Christ, mais qu'ensuite nous avons horriblement souillées par le péché ; nous vous les présentons, afin que vous pensiez à les purifier. Obtenez-nous un sincère amendement ; obtenez-nous l'amour de Dieu, la persévérance, le paradis. Nous vous demandons de grandes choses : mais, quoi ! n'êtes-vous pas assez puissante pour nous les obtenir ? dépassent-elles les bornes de l'amour dont vous êtes l'objet de la part de Dieu ? Il vous suffit d'ouvrir la bouche et de priez votre divin Fils ; il ne vous refuse rien. Priez donc, ô Marie, priez pour nous, priez, et vous serez certainement exaucée, et nous serons infailliblement sauvés.

II.

Marie est une Avocate compatissante, qui ne refuse pas de défendre la cause des plus misérables.

Combien de motifs nous font une loi d'aimer notre affectueuse Reine ! Quand même on louerait Marie d'un bout de l'univers à l'autre ; quand même on ne parlerait que de Marie dans tous les sermons ; quand même tous les hommes donneraient leur vie pour l'amour de Marie, ce serait peu encore pour honorer et reconnaître l'amour si tendre dont elle aime tous les hommes,sans en excepter les plus misérables pécheurs, ceux-là du moins qui conservent envers elle quelque sentiment de dévotion.

Le bienheureux Raymond Jourdain, qui prit par humilité le nom d'Idiot, disait que Marie ne sait se

défendre d'aimer ceux qui l'aiment, qu'elle ne dédaigne pas même de servir ceux qui la servent, et que, s'ils sont pécheurs, elle déploie toute la puissance de son intercession pour les réconcilier avec son divin Fils. "Telle est, continue-t-il, sa bonté, telle est sa miséricorde, que nul, pour désespéré que paraisse son état, ne doit craindre de se jeter à ses pieds ; car elle ne repousse jamais celui qui recourt à sa protection." Remplissant à notre égard l'office de l'avocate la plus dévouée, Marie offre elle-même à Dieu les prières de ses serviteurs, et spécialement celles qui lui sont adressées ; car, si le Fils intercède pour nous auprès du Père, Marie intercède pour nous auprès du Fils ; et elle ne cesse de traiter, auprès de l'un et de l'autre, la grande affaire de notre salut, et de nous obtenir les grâces que nous sollicitons."

Denis le Chartreux a donc raison de proclamer Marie l'unique Refuge des âmes abandonnées, l'Espérance des malheureux, et l'Avocate de tous les pécheurs qui ont recours à elle.

Et si quelque pécheur, tout en croyant à la puissance de Marie, manquait de confiance en sa miséricorde, et craignait que, vu l'énormité de ses fautes, elle ne refusât de l'aider, saint Bonaventure relèverait son courage, en lui disant : "Marie jouit auprès de son Fils d'un grand et singulier privilège : par sa prière elle en obtient tout ce qu'elle veut. Or, ajoute-t-il, de quoi nous servirait cette grande puissance de Marie, si elle ne prenait nul souci de nous ? Mais bannissons tout doute à cet égard, conclut le Saint, et rendons d'incessantes actions de grâces au Seigneur et à sa glorieuse Mère, dans la persuasion que si elle est auprès de Dieu plus puissante que tous les saints, elle est également l'Avocate la plus bienveillante et la plus zélée pour nos intérêts."

"Et en effet, ô Mère de miséricorde, s'écrie avec joie saint Germain, quel autre, après votre Fils Jésus, se montre aussi affectionné que vous à nos personnes, aussi soucieux de notre bien ? Qui nous protège comme vous dans les maux dont nous sommes affligés ? Qui prend la défense des pécheurs à l'égal de vous ? Qui va comme vous jusqu'à combattre en quelque sorte pour eux ? O Marie, les soins dont vous nous entourez sont si efficaces et si tendres que nous ne parviendrons jamais à le comprendre."

"Les autres saints, ajoute le pieux Idiot, peuvent plus en faveurs de leur clients particuliers qu'en faveur des autres ; mais Marie est l'Avocate et la Protectrice de tous, aussi bien qu'elle est la Reine de tous ; et elle prend à cœur le salut de tous."

Elle s'intéresse à tous les fidèles, sans en excepter les pécheurs ; c'est même de ceux-ci surtout qu'elle se glorifie d'être appelée l'Avocate, comme elle l'a déclaré à la vénérable sœur Marie Villani : "Après le titre de Mère de Dieu, lui dit-elle, je me fais surtout gloire d'être nommée l'Avocate des pécheurs."

Le bienheureux Amédée assure que notre Reine se tient sans cesse en la présence de la divine Majesté, et lui offre continuellement en notre faveur ses toutes-puissantes prières. "Du haut des cieux, ajoute-t-il, elle connait parfaitement nos misères et nos besoins, son cœur vraiment maternel, son cœur tout plein de bonté et de tendresse ne songe qu'à nous secourir et à nous sauver."

C'est pourquoi Richard de Saint-Laurent engage chacun de nous, si misérable soit-il, à recourir avec confiance à cette douce Avocate, en tenant pour certain qu'il la trouvera toujours prête à l'assister. Car, selon l'abbé Geoffroi, Marie est toujours toute disposée à prier pour tout le monde.

Oh ! avec quel amour et avec quel succès cette douce Avocate traite nos intérêts éternels ! Parlant de l'Assomption de Marie : "Du milieu des exilés, dit saint Bernard, s'est élevée vers la patrie une Avocate que son double titre de Mère du Juge et de Mère de miséricorde rend plus zélée et plus apte à plaider l'affaire de notre salut." Saint Augustin célèbre également l'affectueux empressement de Marie à prier pour nous, à supplier la divine Majesté de nous accorder la remise de nos péchés, le secours de sa grâce, l'éloignement des dangers, le remède de nos maux ; et il s'écrie : "O Marie, nous savons qu'entre tous les saints, vous êtes la seule Protectrice de la sainte Eglise." Et il dit bien ; car, ô notre Reine, bien que tous les saints désirent notre salut et prient pour nous, néanmoins, à la vue de cette charité, de cette tendresse que vous nous témoignez du haut des cieux, d'où votre prière fait descendre sur nous les flots des divines miséricordes, nous sommes bien obligés de confesser que vous êtes au ciel notre unique Avocate, la seule qui s'emploie avec amour et zèle à procurer notre bonheur.

Qui, en effet, pourrait comprendre la sollicitude avec laquelle Marie intercède continuellement pour nous auprès de Dieu ? "Son ardeur à nous défendre est insatiable." Cette belle expression est de saint Germain. Oui, pressée par sa tendresse et par compassion pour nos misères, Marie prie toujours ,et recommence toujours à prier, et ne se rassasie jamais de prier, afin de nous préserver des maux qui nous menacent, et de nous obtenir les grâces dont nous avons besoin : son ardeur à nous protéger est vraiment insatiable.

Que nous serions à plaindre, nous pauvres pécheurs, si nous n'avions pas cette grande Avocate ! Elle est si puissante, si miséricordieuse, et en même temps si

prudente et si sage, dit Richard de Saint-Laurent, que le divin Juge, son Fils, ne peut condamner les coupables dont elle prend la défense. De là cette exclamation de Jean le Geomètre : "Salut, ô vous qui mettez fin à tous les différends." Toutes les causes soutenues par cette très sage Avocate sont, en effet, autant de causes gagnées.

Voilà pourquoi saint Bonaventure désigne Marie sous le nom de la sage Abigaïl. Selon le récit de l'Ecriture, cette femme fit si bien par ses éloquentes prières, qu'elle apaisa la colère de David contre Nabal; et ce prince la bénit et la remercia de l'avoir, par ses gracieux procédés, empêché de venger lui-même ses injures : *Soyez bénie, vous qui m'avez retenu, lorsque j'allais me venger de ma propre main.* Ce qu'Abigaïl fait pour Nabal, Marie le fait chaque jour au ciel en faveur d'un nombre infini de pécheurs : par ses sages et tendres prières, elle sait si bien apaiser la justice divine, que Dieu lui-même la bénit et la remercie, en quelque sorte, de ce qu'elle l'empêche ainsi de rejeter les coupables et de les punir comme ils le méritent.

C'est parce qu'il veut user envers nous de toute la miséricorde possible que, non content de nous avoir donné Jésus comme principal Avocat, chargé de nous défendre auprès de lui, le Père éternel nous a encore donné Marie pour Avocate auprès de Jésus lui-même. Ainsi parle saint Bernard. Sans doute, ajoute-t-il, Jésus-Christ est l'unique Médiateur de justice entre Dieu et les hommes ; lui seul peut, en vertu de ses mérites, et il veut conformément à ses promesses, nous obtenir le pardon de nos fautes et la grâce divine. Mais en Jésus-Christ nous redoutons encore la majesté divine, qui réside toujours en lui, puisqu'il est tout à la fois homme et Dieu ; c'est pourquoi il a été nécessaire de nous assigner un autre avocat,

auquel nous pussions recourir avec moins de crainte et plus de confiance. Eh bien ! le choix du Seigneur est tombé sur Marie, l'Avocate la plus puissante auprès de sa divine majesté, la plus miséricordieuse envers nous que nous puissions trouver.

Le même saint continue : Celui-là ferait injure à la bonté de Marie, qui appréhenderait encore d'aller se jeter aux pieds de cette douce Avocate, qui n'a rien de sévère, rien de terrible, qui n'est que prévenance, amabilité et tendresse. Lisez, et relisez tant que vous voudrez, toute l'histoire évangélique ; et, si vous y trouvez un seul acte de sévérité de la part de Marie, craignez alors de vous approcher d'elle. Mais vous n'en trouverez aucun ; ayez donc recours à elle avec une joyeuse confiance, et elle vous sauvera par son intercession.

Voici le discours touchant que Guillaume de Paris met dans la bouche du pécheur recourant à Marie : O Mère de mon Dieu, dans l'état misérable où je me vois réduit par mes péchés, j'ai recours à vous avec une pleine confiance ; et si vous me rejetez, je vous représenterai que vous êtes d'une certaine manière tenue de m'assister, puisque toute l'Eglise vous appelle et vous proclame Mère de miséricorde. O Marie, vous êtes bien celle que Dieu chérit au point de l'exaucer toujours ; votre grande miséricorde n'a jamais manqué à personne ; votre douce affabilité n'a jamais dédaigné aucun pécheur, si coupable fût-il, dès qu'il s'est recommandé à vous.

Eh quoi ! serait-ce à tort ou en vain que toute l'Eglise vous nomme son Avocate et le Refuge des malheureux ? Non, ô ma Mère, jamais il n'arrivera que mes fautes puissent vous empêcher de remplir l'auguste ministère de bonté dont vous êtes chargée, et en vertu duquel vous êtes à la fois l'Avocate et la Médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, et,

après votre divin Fils, l'unique Espérance et le Refuge assuré des misérables. Tout ce que vous avez de grâce et de gloire, et la dignité même de Mère de Dieu, vous en êtes redevable, s'il est permis de le dire, aux pécheurs ; car c'est à cause d'eux que le Verbe divin s'est fait votre Fils. Ah ! loin de cette divine Mère, qui a donné au monde la source de la miséricorde, loin d'elle la pensée de refuser sa miséricorde à aucun misérable qui l'appelle à son aide ! Ainsi, ô Marie, puisque c'est votre office de réconcilier les hommes avec Dieu, n'écoutez, pour venir à mon aide, que votre douce miséricorde, qui est bien plus grande que tous mes péchés.

Consolez-vous donc, ô âmes pusillanimes, dirai-je enfin avec saint Thomas de Villeneuve; respirez et prenez courage, ô pauvres pécheurs ; cette auguste Vierge, Mère de votre Juge et de votre Dieu, est l'Avocate du genre humain : Avocate puissante, qui peut tout ce qu'elle veut auprès du Seigneur ; Avocate pleine de sagesse, qui connaît tous les moyens de l'apaiser ; Avocate universelle, qui accueille tout le monde et ne refuse à personne de le défendre.

EXEMPLE.

Cette miséricorde à l'égard des pauvres pécheurs, notre céleste Avocate la manifesta d'une manière bien éclatante par ce qu'elle fit, selon Césaire et le père Rho, en faveur d'une religieuse de Fontevreault, nommée Beatrix. Cette malheureuse s'était éprise d'une folle passion pour un jeune homme ; de concert avec lui, elle avait formé le complot de s'enfuir pour le suivre ; et un jour en effet, elle s'en alla auprès d'une statue de Marie, déposa à ses pieds les clefs du couvent, dont elle était portière et partit sans pudeur. S'étant rendue dans une contrée éloignée, elle

s'oublia jusqu'à faire le métier de courtisane, et vécut quinze années dans cette dégradation. Au bout de ce temps, elle rencontra dans la ville qu'elle habitait le pourvoyeur de son couvent ; et persuadée qu'il ne pouvait la reconnaître, elle lui demanda s'il connaissait la sœur Béatrix. "Parfaitement, répondit-il. c'est une sainte religieuse, et elle est à présent maîtresse des novices." Stupéfaite et tout interdite à cette réponse, la pécheresse ne savait que penser. Afin de savoir le mot de l'énigme, elle se travestit, et se transporta au couvent. Là, elle demande la sœur Béatrix ; et voilà que devant elle se présente la sainte Vierge, sous les traits de cette statue même aux pieds de laquelle, au moment de quitter le monastère, elle avait déposé les clefs et ses vêtements. "Béatrix, lui dit la divine Mère, sachez que, pour sauver votre honneur, j'ai pris vos traits, et rempli votre charge pendant ces quinze années que vous avez vécu loin du couvent. Revenez à Dieu, ma fille ; mon fils est encore prêt à vous recevoir ; faites donc pénitence, et tâchez de conserver, par une vie édifiante, la bonne réputation que je vous ai acquise ici." Elle dit, et disparut. Béatrix, touchée de reconnaissance pour cette extrême miséricorde de Marie envers elle, reprit l'habit religieux, rentra dans le couvent, et y vécut saintement le reste de ses jours. A sa mort, elle découvrit le tout pour la gloire de la Reine du ciel.

PRIERE.

Glorieuse Mère du Sauveur, je le confesse, l'ingratitude dont j'ai si longtemps usé envers Dieu et vous, mériterait, que par un juste retour, vous me retirassiez tous vos soins ; car l'ingrat n'est plus digne de bienfaits. Mais, ma douce Souveraine, j'ai une haute idée de votre bonté ; je suis convaincu qu'elle surpasse de beaucoup

mon ingratitude. Continuez donc, ô Refuge des pécheurs, et ne cessez jamais de secourir un pauvre pécheur qui se confie en vous. O Mère de miséricorde, daignez tendre la main à un malheureux qui est tombé, et qui implore votre pitié. Défendez-moi, ô Marie, où bien dites-moi à qui je dois m'adresser qui puisse me défendre mieux que vous. Mais où irai-je chercher une Avocate plus compatissante et plus puissante auprès de Dieu, que vous qui êtes sa Mère? En devenant la Mère du Sauveur, vous fûtes investie de l'office de sauver les pécheurs, et vous m'avez été donnée pour me guider au port du salut ; ô Marie, sauvez celui qui a recours à vous.

Je ne mérite point votre amour ; mais le désir que vous avez de sauver ceux qui sont perdus, m'inspire la confiance que vous m'aimez ;et si vous m'aimez, comment pourrais-je périr à jamais? Ma chère Mère, si je me sauve par votre secours, comme je l'espère, je ne vous serai pas ingrat : par des louanges éternelles, je réparerai mon ingratitude passée ; et ce sera en vous consacrant toutes les affections de mon âme que je reconnaîtrai l'amour dont vous m'avez donné tant de preuves. Au ciel, où vous régnez et règnerez éternellement, je chanterai avec joie et sans fin vos miséricordes, et je baiserai cette main charitable qui m'a délivré de l'enfer autant de fois que je l'ai mérité par mes péchés. O Marie ô ma libératrice ! ô mon espérance ! ô ma Reine ! ô mon Avocate ! ô ma Mère ! je vous aime, je vous aime, et je veux vous aimer à jamais. Amen, amen. *Ainsi j'espère, ainsi soit-il.*

III.

Marie réconcilie les pécheurs avec Dieu.

La grâce de Dieu est pour toute âme un trésor extrêmement précieux et extrêmement désirable.

"C'est un trésor infini, dit l'Esprit Saint, car elle élève ceux qui la possèdent à la dignité d'amis de Dieu." Aussi, Jésus, notre Rédempteur et notre Dieu, n'a pas dédaigné de donner ce titre à ceux qui sont en état de grâce, et de leur dire : *Vous êtes mes amis.* Ah ! maudit soit le péché qui rompt les liens de cette belle amitié ! *Ce sont vos iniquités,* dit Isaïe, *qui ont mis la division entre vous et votre Dieu ;* maudit soit le péché qui, entrant dans une âme, la rend odieuse à Dieu, et d'amie qu'elle était de son Seigneur, la rend son ennemie, selon cette parole du Sage : *Dieu hait l'impie et son impiété.*

Que doit donc faire celui qui a le malheur de se trouver dans l'inimitié de Dieu ?—Il faut qu'il cherche un médiateur, qui lui obtienne son pardon et lui fasse recouvrer la divine amitié qu'il a perdu. "Console-toi, pauvre pécheur qui as perdu la grâce de Dieu, dit saint Bernard ; ce Dieu lui-même t'a donné un Médiateur dans la personne de son propre Fils Jésus, lequel peut t'obtenir tout ce que tu désires.

Mais, grand Dieu ! s'écrie ici le Saint, d'où vient que les hommes se figurent sévère ce miséricordieux Sauveur qui les a rachetés au prix de sa vie ? comment peut leur paraître terrible celui qui est tout aimable ? Que craignez-vous, pécheurs, pourquoi manquez-vous de confiance ? Si ce sont vos péchés qui vous effraient sachez que Jésus lui-même les a attachés à la croix avec ses mains déchirées, qu'il en a payé la peine à la justice divine et en a purgé vos âmes. Mais peut-être vous n'osez encore vous adresser directement à Jésus-Christ, peut-être sa majesté divine vous épouvante ; en se faisant homme, dites-vous, il n'a pas cessé d'être Dieu ; voulez-vous donc un autre avocat auprès de ce divin Médiateur ? Eh bien ! recourez à Marie ; elle intercédera pour vous auprès de son Fils, qui l'exaucera certainement ; et Jésus intercèdera auprès de

son Père, qui ne peut rien refuser à un tel Fils. Saint Bernard termine ainsi cette exhortation : "Cette divine Mère, ô mes enfants, est l'échelle des pécheurs ; c'est par elle qu'ils remontent à la hauteur de la grâce; elle est ma confiance la plus assurée, elle est tout le fondement de mon espérance.

Voici comment l'Esprit-Saint fait parler la bienheureuse Vierge dans les Cantiques : "Je suis la défense de ceux qui recourent à moi, et ma miséricorde est pour eux comme une tour de refuge ; c'est pourquoi le Seigneur m'a établie Médiatrice de paix entre lui et les pécheurs.—Marie, dit le cardinal Hugues sur ce texte, Marie est la Pacificatrice universelle : elle réconcilie Dieu avec ses ennemis, elle procure le salut à ceux qui sont perdus, le pardon aux pécheurs, la miséricorde aux désespérés. C'est pourquoi le divin Epoux la trouve *belle comme les pavillons de Salomon.* Sous les pavillons ou les tentes de David, on ne traitait que de guerre ; mais sous ceux de Salomon, on traitait uniquement de choses pacifiques. Par cette comparaison donc, l'Esprit-Saint nous donne à entendre que cette Mère de miséricorde ne traite jamais de guerre et de vengeance contre les pécheurs, mais seulement de paix et de pardon.

Une autre figure de Marie sous ce rapport, ce fut la colombe qui, sortie de l'arche de Noé, y revint avec un rameau d'olivier, emblême de la paix que Dieu accordait au genre humain. C'est l'interprétation de saint Bonaventure : "O Marie, dit-il, vous êtes la fidèle Colombe qui, par son entremise auprès de Dieu, a ménagé au monde, après sa ruine, la paix et le salut." Céleste Colombe, elle apporta au monde submergé dans les eaux du péché, le rameau pacifique le gage du pardon, quand elle donna le jour à Jésus-Christ, source de toute miséricorde ; et c'est elle qui depuis lors, nous a obtenu en vertu des mérites du

Sauveur, toutes les grâces que Dieu nous a faites. Et de même que la paix du ciel a été donnée au monde par Marie, comme le lui dit saint Epiphane, c'est par le moyen de Marie que, chaque jour encore, les pécheurs sont réconciliés avec Dieu. De là ces paroles que le bienheureux Albert-le-Grand lui met sur les lèvres : "Je suis la Colombe de Noé ; c'est moi qui apporte à l'Eglise la paix universelle."

Nous avons encore une figure expresse de Marie dans l'arc-en-ciel, dit le cardinal Vitale, c'est Marie, toujours présente au tribunal de Dieu pour adoucir les sentences et les châtiments suspendus sur la tête des pécheurs." D'après saint Bernardin de Sienne, c'était de cet arc-en-ciel que parlait le Seigneur quand il disait à Noé : *Je placerai mon arc dans les nuages en signe de l'alliance entre moi et la terre... ; en le voyant je me souviendrai de la paix perpétuelle* que je fais avec les hommes. La bienheureuse Vierge est bien cet arc de paix éternelle, dit le saint, car, de même qu'à la vue de l'arc-en-ciel Dieu se souvient de la paix promise à la terre, ainsi, à la prière de Marie, il remet aux pécheurs les offenses qu'ils lui ont faites, et conclut la paix avec eux.

En outre, toujours pour la même raison, Marie est comparée à la lune. Cet astre, remarque saint Bonaventure, est entre le ciel et la terre, et Marie s'interpose continuellement entre Dieu et les hommes, elle apaise le Seigneur irrité contre les coupables, et éclaire ceux-ci pour les ramener à lui.

Et tel fut le principal office dont Dieu chargea Marie quand il la donna à la terre, à savoir, de relever les âmes déchues de la grâce, et de les réconcilier avec lui.—*Paissez vos chevreaux*, lui dit le Seigneur en la créant. Les chevreaux, on le sait, représentent les pécheurs qui, dans la vallée du Jugement, devront rester à la gauche, tandis que les élus, figurés par les

brebis, seront placés à la droite. Or, dit l'abbé Guillaume en s'adressant à Marie, ces chevreaux vous sont confiés, ô puissante Reine, afin que vous les changiez en brebis, et que ceux qui, par leurs fautes, ont mérité d'être rejetés à la gauche, soient admis à la droite par votre intercession. Ce commentaire s'accorde avec une révélation faite à sainte Catherine de Sienne. Le Seigneur lui déclara qu'il avait créé Marie, sa Fille bien-aimée, comme un doux appât pour prendre et attirer à lui les hommes, et particulièrement les pécheurs. Mais il faut noter ici la belle réflexion de Guillaume sur le texte sacré que nous venons de citer : "Dieu, dit-il, recommande à Marie les chevreaux qui sont à elle : *Paissez vos chevreaux ;* parce que la Vierge ne sauve pas tous les pécheurs, mais seulement ceux qui la servent et l'honorent, quelque souillés qu'ils soient d'ailleurs. Quant à ceux qui vivent dans le péché, ajoute-t-il, sans honorer Marie par quelque hommage spécial, et sans se recommander à elle pour sortir de leur triste état, ils ne sont point ses chevreaux ; au jour du jugement, ils seront misérablement placés à la gauche pour être damnés."

Un gentilhomme désespérait de son salut à cause de l'énormité de ses fautes ; un religieux lui conseilla de se rendre dans une certaine église où l'on vénérait une image de Marie, et d'implorer le secours de cette bonne Mère. Il se transporte à l'église et, à l'aspect de la pieuse image, il se sent comme invité par la Vierge à se jeter à ses pieds et à prendre confiance. Il approche, se prosterne, et se dispose à baiser les pieds de la statue ; mais elle s'anime à l'instant, et lui présente à baiser sa main bénie, sur laquelle il lit ces mots : *Ego Eripiam te de affligentibus te ;* c'est-à-dire : "Mon fils, ne t'abandonne point au désespoir ; je te délivrerai de tes péchés, et de toutes les craintes

qui t'affligent."—On rapporte qu'en lisant ces douces paroles, le pécheur conçut une si grande douleur de ses fautes, et fut pénétré d'un si ardent amour envers Dieu et sa tendre Mère, qu'il mourut là même aux pieds de Marie.

Oh ! combien de pécheurs obstinés sont attirés tous les jours à Dieu par cet Aimant des cœurs ! C'est ainsi qu'elle s'est appelée elle-même, en disant à sainte Brigitte : "Comme l'aimant attire le fer, ainsi j'attire les cœurs les plus endurcis pour les réconcilier avec Dieu." Et ce prodige se renouvelle, non pas rarement, mais chaque jour. Je pourrais en citer, pour ma part, un grand nombre de cas arrivés dans nos seules missions : souvent des pécheurs restés plus insensibles que le fer à tous les autres sermons, sont touchés de repentir et reviennent à Dieu, dès qu'ils entendent prêcher la miséricorde de Marie. Saint Grégoire dit que la licorne est une bête si féroce qu'aucun chasseur ne peut réussir à la prendre, mais qu'à la voix d'une vierge elle devient docile, s'approche et se laisse lier par elle sans résistance. Oh ! combien de pécheurs qui, plus intraitables que les bêtes féroces, fuyaient loin de Dieu, accourent auprès de la Reine des Vierges aussitôt qu'ils entendent sa voix, et se laissent doucement enchaîner par elle au joug du Seigneur !

D'après saint Jean Chrysostome, Marie a encore été élevée à la dignité de Mère de Dieu, afin que sa douce miséricorde et sa puissante intercession sauvent les misérables que leur mauvaise vie obligerait la justice divine à réprouver. "Il en est bien ainsi, assure saint Anselme, car c'est pour les pécheurs plus que pour les justes, qu'elle est devenue Mère de Dieu ; Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré qu'il était venu appeler, non les justes, mais les pécheurs ?" Aussi la sainte Eglise n'hésite pas à chanter :

Peccatores non exhorres,
Sine quibus nunquam fores
Tali digna Filio :

"Vous n'avez pas horreur des pécheurs, sans lesquels vous n'eussiez jamais été Mère d'un tel Fils."— Et Guillaume de Paris va jusqu'à lui tenir ce langage encore plus pressant : O Marie, vous êtes obligée à secourir les pécheurs, puisque tout ce que vous avez reçu de dons, de grâces et de grandeurs, en un mot, tout ce que renferme votre sublime dignité de Mère de Dieu, vous en êtes, s'il est permis de le dire, redevable aux pécheurs ; car c'est à cause d'eux que vous avez été rendue digne d'avoir un Dieu pour Fils. S'il en est ainsi, conclut saint Anselme, comment puis-je désespérer d'obtenir le pardon de mes fautes, quelle qu'en soit l'énormité ?

Dans la messe de la vigile de l'Assomption, l'Eglise nous apprend que la Mère de Dieu a été transportée de la terre au ciel, afin d'intercéder pour nous auprès du Seigneur avec une entière assurance d'être exaucée. De son côté, saint Justin donne à Marie un nom qui signifie l'arbitre d'un différend, la personne à qui deux parties en procès remettent tous leurs titres. Par là, le saint veut faire entendre que, comme Jésus est notre Médiateur auprès du Père éternel, ainsi Marie est notre Médiatrice auprès de Jésus, notre Juge, qui remet à son pacifique arbitrage tous ses griefs contre nous.

Pour saint André de Crète, Marie est "la caution, la garantie, ou le gage de notre réconciliation avec Dieu." Et voici quelle est sa pensée : tout le désir de Dieu est de se réconcilier avec les pécheurs en leur remettant leurs fautes ; or, afin qu'ils ne doutent aucunement de sa disposition à leur pardonner, il leur en donne comme un gage dans la personne de

Marie. De là cette exclamation du même saint : "Je vous salue, ô vous qui êtes la paix entre Dieu et les hommes !" Saint Bonaventure s'appuie sur cette pensée pour encourager le pécheur : "Tu crains peut-être, lui dit-il, que dans son courroux le Seigneur ne veuille tirer vengeance de tes fautes ; eh bien ! suis mon conseil, recours à l'Espérance des pécheurs, adresse-toi à Marie ; et si tu doutes aussi qu'elle consente à plaider ta cause, sache qu'elle ne peut s'y refuser : Dieu lui-même l'a chargée de secourir d'office les plus misérables."

Mais quoi ! s'écrie l'abbé Adam, un pécheur doit-il jamais craindre de périr, quand la Mère même de son Juge s'offre à lui servir de mère et d'avocate? Et vous, ô Marie, ajoute-t-il ; vous, la Mère de miséricorde, dédaignerez-vous de prier votre divin Fils, qui est notre Juge, pour un autre fils, qui est le pécheurs? refuserez-vous d'intercéder en faveur d'une âme rachetée, auprès de son Rédempteur, qui est mort sur la croix pour sauver les pécheurs? Oh ! non, vous ne le refuserez point ; vous vous emploierez avec toute l'ardeur de votre zèle à prier pour tous ceux qui ont recours à vous ; car vous savez que le Seigneur, qui a établi votre Fils Médiateur de paix entre Dieu et l'homme, vous a établie en même temps Médiatrice entre le Juge et le coupable.

Concluons avec saint Bernard : Pécheur, quel que tu sois, fusses-tu tout couvert de la fange de tes fautes, eusses-tu vieilli dans l'iniquité, garde-toi de te livrer au désespoir. Rends grâces à ton Seigneur qui, dans son désir de te faire miséricorde, ne s'est pas contenté de te donner son Fils pour avocat, mais a voulu t'inspirer plus de courage encore et plus de confiance, en te remettant aux mains d'une Médiatrice qui obtient par ses prières tout ce qu'il lui plaît. Va donc, recours à Marie, et tu seras sauvé.

EXEMPLE.

L'histoire qu'on va lire est rapportée par Alain de la Roche et Bonifacius. Il y avait à Florence une jeune fille nommée Benoîte (Bénie), mais qui méritait bien plutôt le nom de maudite par la vie scandaleuse qu'elle menait. Par bonheur pour elle, saint Dominique vint prêcher dans cette ville. Elle alla un jour l'entendre par pure curiosité ; mais Dieu lui toucha le cœur par le moyen de ce sermon, tellement que, fondant en larmes, elle alla se confesser au Saint. Celui-ci l'entendit, lui donna l'absolution, et lui imposa pour pénitence la récitation du rosaire.

Mais bientôt, entrainée par la force de l'habitude, la malheureuse retomba dans ses désordres. Saint Dominique l'apprit, il alla la trouver, et obtint qu'elle se confessât de nouveau. De son côté, afin de l'affermir dans le bien, Dieu lui fit voir un jour l'enfer, lui montra ceux qui, à cause d'elle, s'étaient déjà damnés, et la força ensuite de lire, dans un livre ouvert devant ses yeux, l'épouvantable série de ses péchés. A cette vue, la pénitente fut saisie d'horreur ; mais, pleine de confiance en la sainte Vierge, elle invoqua son secours, et comprit que cette miséricordieuse Mère lui obtenait du Seigneur le temps nécessaire pour pleurer ses énormes excès.

La vision finit là, et Benoîte se mit dès lors à vivre d'une manière exemplaire ; mais, ayant sans cesse devant les yeux l'affreux dossier qui lui avait été montré, elle adressa un jour cette prière à sa douce Consolatrice : "Ma mère je le confesse : en punition de mes crimes, je devrais être maintenant au fond de l'enfer ; mais, puisque vous m'aves obtenu le temps de faire pénitence, ô Reine compatissante, je vous demande encore une grâce : je ne veux jamais cesser de pleurer mes péchés ; mais faites qu'ils

soient effacés de ce livre."Marie entendit sa prière, lui apparut et lui dit que, pour obtenir ce qu'elle demandait, elle ne devait perdre jamais de vue le souvenir de ses péchés et de la miséricorde avec laquelle Dieu l'avait traitée ; elle devait penser sans cesse à la passion soufferte par Jésus pour l'amour d'elle, et considérer combien de malheureux étaient damnés pour des fautes moins nombreuses que les siennes ; elle lui révéla en même temps que, ce jour-là, un enfant de huit ans devait être précipité en enfer pour un seul péche.—Benoîte ayant obéi fidèlement à la très sainte Vierge, Notre-Seigneur daigna un jour lui apparaître lui-même ; et lui montrant le livre tant redouté, il lui dit : "Voici que tes péchés sont effacés, le livre est blanc ; écris-y maintenant des actes d'amour et de vertu." C'est ce que fit Benoîte, et elle mena depuis une vie sainte, qui fut couronnée par une sainte mort.

PRIERE.

Si donc, ô ma très douce Souveraine, si votre office est, comme vous le dit Guillaume de Paris, de vous porter Médiatrice entre Dieu et les pécheurs, je vous adresserai la prière de saint Thomas de Villeneuve, et vous dirai : montrez que vous êtes notre Avocate et, en ma faveur aussi, acquittez-vous de votre office. Ne me dites pas que ma cause est trop difficile à gagner ; car je le sais, et tout le monde me l'assure : jamais cause défendue par vous, si désespérée fût-elle, n'a été perdue ; et la mienne le serait ? Non, je ne le crains pas.

A la vérité, si je ne voyais que mes innombrables péchés, j'aurais lieu de douter de votre disposition à me défendre, mais quand je pense à votre immense miséricorde, et à l'extrême désir qui anime votre bon cœur, de secourir les pécheurs les plus désespérés, je ne saurais

non plus m'arrêter à cette crainte-là. Et qui jamais s'est perdu, après avoir eu recours à vous ? Je vous appelle donc à mon secours, ô Marie, ma puissante Avocate, mon refuge, mon espérance et ma Mère ; je remets entre vos mains la cause de mon salut éternel ; je vous confie mon âme : elle était perdue, mais c'est à vous de la sauver. Je rends de continuelles actions de grâces au Seigneur qui me donne une si grande confiance en vous ; car je le sens : nonobstant mon indignité, cette confiance m'assure de mon salut.

Une seule crainte me reste et m'afflige, ô ma bien-aimée Reine, c'est que je vienne à perdre un jour, par ma négligence, cette confiance en vous. Je vous en supplie donc, ô Marie, par tout l'amour que vous portez à votre Jésus, conservez et augmentez sans cesse en moi l'heureuse confiance en vos prières par lesquelles j'espère avec certitude récupérer l'amitié divine. Cette amitié, je l'ai follement méprisée et perdue par le passé ; mais, une fois recouvrée, j'espère la conserver par votre secours ; et ainsi, je l'espère encore, un jour enfin j'irai en paradis vous remercier et chanter les miséricordes de Dieu et les vôtres pendant toute l'éternité. Amen. *Tel est mon espoir puisse-t-il être rempli ! Il le sera.*

CHAPITRE VII.

Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.

Tournez vers nous vos yeux pleins de miséricorde.

MARIE, NOTRE GARDIENNE.

Marie est tout yeux pour compatir à nos misères et les soulager.

Saint Epiphane appelle la Mère de Dieu *Multocula*, c'est-à-dire, Celle qui est tout yeux pour soulager nos misères ici-bas. Un jour, en exorcisant un possédé, on demanda au démon ce que faisait Marie : "Elle descend, et elle monte," telle fut la réponse de l'esprit malin. Par là il voulait dire que cette bonne Reine ne fait autre chose que descendre sur la terre pour apporter des grâces aux hommes, et monter au ciel pour présenter nos suppliques au Seigneur et les lui faire agréer. Saint André d'Avellin avait donc raison d'appeler la bienheureuse Vierge la Femme d'affaires du paradis, celle que sa miséricorde tient toujours en action, et qui ménage des grâces à tous, justes et pécheurs. *Le Seigneur*, dit David, *a les yeux ouverts sur les justes ;* mais les yeux de Notre Dame, observe Richard de Saint-Laurent, sont également fixés sur les justes et sur les pécheurs. C'est, ajoute-t-il, que les yeux de Marie sont des yeux de Mère, et qu'une mère regarde sans cesse son enfant, non seulement pour l'empêcher de tomber, mais encore pour le relever, s'il tombe.

Jésus-Christ lui-même a daigné manifester cette vérité à sainte Brigitte : elle l'entendit un jour parler ainsi à sa glorieuse Mère : "Ma Mère, demandez-moi

tout ce que vous désirez."—Tel est le langage que Jésus tient sans cesse à Marie dans le ciel ; car il aime à contenter cette Mère chérie en tout ce qu'elle lui demande.—Mais que lui demande Marie? Sainte Brigitte l'entendit qui répondait à son divin Fils : Je demande miséricorde pour les misérables ; comme si elle eût dit : Mon Fils ,vous avez voulu que je sois la Mère de miséricorde, le refuge des pécheurs et l'avocate des malheureux ; et vous me dites de vous demander ce que je veux ; mais, que puis-je vouloir, sinon que vous usiez de miséricorde envers les misérables? c'est là ce que je vous demande : *Misericordiam peto miseris.*

"Ainsi, ô Marie, s'écrie avec attendrissement saint Bonaventure ; vous êtes si pleine de miséricorde, si attentive à secourir les malheureux, que vous sembles n'avoir aucun autre désir, aucune autre sollicitude, que de les assister." Et comme, entre tous les malheureux, les pécheurs sont les plus à plaindre, le vénérable Bède assure que Marie est continuellement occupée à prier son divin Fils pour les pécheurs.

Dès le temps même que Marie vivait sur la terre, dit saint Jérôme, elle avait le cœur si compatissant et si tendre envers les hommes, que personne n'a jamais souffert de ses propres peines autant que cette bonne Mère souffrait de celles des autres. Elle donna une belle preuve de cette commisération dont elle était pénétrée pour les peines d'autrui, dans le trait déjà cité des noces de Cana : le vin y étant venu à manquer, Marie n'attendit pas qu'on recourût à elle, remarque saint Bernardin, mais ce fut spontanément qu'elle se chargea du charitable office de consoler les affligés ; et par pure compassion pour la peine des jeunes époux, elle intercéda auprès de son Fils, et en obtint le miracle du changement de l'eau en vin.

Mais, ô bienheureuse Vierge, s'écrie ici saint Pierre Damien, depuis que vous êtes élevée à la dignité de Reine du ciel, auriez-vous peut-être oublié vos pauvres serviteurs ? A Dieu ne plaise qu'on ait jamais une telle pensée ! reprend-il aussitôt ; une miséricorde telle que celle qui règne dans le cœur de Marie, ne saurait oublier une misère comme la nôtre. A Marie ne s'applique pas le proverbe si connu, que *les honneurs changent les mœurs*. Cela est vrai quant aux mondains, qui ne peuvent parvenir à quelque dignité sans s'énorgueillir et oublier leurs anciens amis restés pauvres ; il n'en est pas ainsi de Marie, si elle se réjouit de son élévation, c'est qu'elle y trouve un moyen de secourir plus efficacement les malheureux.

C'est précisément pour ce motif que saint Bonaventure lui applique les paroles dites à Ruth : *Vos dernières bontés ont surpassé les premières*. Le saint entend par là, comme il l'explique ensuite, que la compassion envers les malheureux, déjà si grande en Marie, alors qu'elle était encore ici-bas, est bien plus grande aujourd'hui qu'elle règne dans les cieux. Et il en donne la raison : "Si cette divine Mère, dit-il, nous témoigne maintenant, par les innombrables grâces qu'elle nous obtient, une plus grande miséricorde, c'est qu'elle connaît mieux nos misères." "Oui, ajoute-t-il, autant l'éclat du soleil surpasse celui de la lune, autant la compassion de Marie pour nous, maintenant qu'elle est dans la gloire, surpasse celle qu'elle nous portait ici-bas." Le saint conclut en ces termes : "Est-il au monde un homme qui ne jouisse de la lumière du soleil ? de même, il n'est personne sur qui ne tombent les rayons de la miséricorde de Marie." Voilà pourquoi elle est comparée au soleil ; et le docteur séraphique lui applique ce qui est dit de cet astre : *Il n'est personne qui échappe à sa chaleur*.

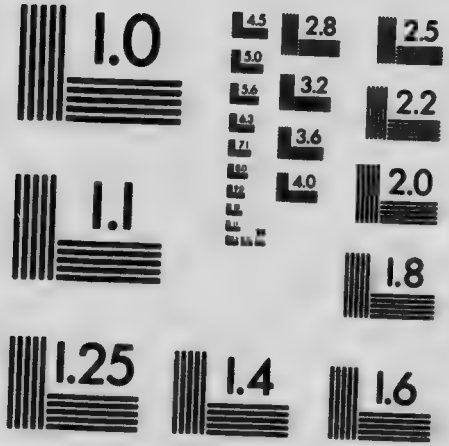
Cet enseignement est confirmé par une révélation de sainte Agnès à sainte Brigitte ; on y lit : Maintenant que notre Reine est étroitement unie avec son Fils dans le ciel elle ne s'est pas dépouillée de la bonté qui lui est naturelle ; aussi fait-elle sentir les effets de sa tendresse à tous les hommes, sans en excepter les pécheurs les plus impies. Et comme le soleil éclaire tous les corps, les terrestres aussi bien que les célestes ; ainsi, grâce à la douceur de Marie et par son entremise, il n'est personne au monde qui n'ait part aux divines miséricordes, pourvu qu'il les implore.

Au royaume de Valence, un grand criminel avait résolu de passer chez les turcs et d'y prendre le turban; il désespérait d'échapper autremen aux coups de la justice. Déjà même il se rendait au port pour s'embarquer, lorsque, passant devant une église, il y entra et assista au sermon qu'y prêchait en ce moment le père Jérôme Lopez de la Compagnie de Jésus. A ce sermon, qui roulait sur la miséricorde divine, le pécheur se convertit et se confessa au prédicateur lui-même. Celui-ci lui demanda s'il avait conservé quelque pratique pieuse en retour de laquelle Dieu lui aurait fait cette grâce insigne. "La seule dévotion que j'aie pratiquée, répondit-il, a été de prier chaque jour la sainte Vierge de ne pas m'abandonner."

Le même religieux rencontra un jour à l'hôpital un autre pécheur qui ne s'était plus confessé depuis cinquante ans ; toute sa religion pendant cet intervalle s'était réduite à ceci : quand il voyait une image de Marie, il la saluait et priait la divine Mère de ne pas le laisser mourir dans le péché mortel. Or, il raconta que dans une rixe avec un de ses ennemis, son épée s'était rompue ; et alors se tournant vers la bienheureuse Vierge, il s'était écrié ; "Hélas ! me voilà mort et damné. Mère des pécheurs ! secourez-moi."

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Et en disant ces mots, il s'était trouvé, sans savoir comment, transporté en lieu sûr. Cet homme fit une confession générale et mourut plein de confiance.

Selon saint Bernard, Marie se fait tout à tous ; elle ouvre à tous les hommes le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : l'esclave, la liberté, le malade, la santé, l'affligé, des consolations, le pécheur, la remise de ses fautes ; il n'est pas jusqu'à Dieu qui n'en reçoive une grande augmentation de gloire ; en un mot il n'est personne qui ne ressente la chaleur de ce bienfaisant Soleil.

Et qui dans le monde pourrait ne pas aimer cette Reine tout aimable? s'écrie saint Bonaventure ; elle est plus belle que l'astre du jour, plus douce que le miel ; vrai trésor de bonté, elle est tendre et affable envers tout le monde. Je vous salue donc, continue ce saint si affectueux ; je vous salue, ô ma Souveraine et ma Mère, je dirai même mon Cœur, mon Ame ! Pardonnez-moi, ô Marie, si j'ose dire que je vous aime; car, si je ne suis pas digne de vous aimer, vous êtes assurément bien digne d'être aimée de moi.

Selon une révélation faite à sainte Gertrude, lorsqu'on adresse avec dévotion à Marie ces paroles du *Salve Regina : Eia ergo, Advocata nostra ! illos tuos misericordes oculos ad nos converte :* "De grâce, ô notre Avocate, tournez vers nous vos yeux miséricordieux ;"— cette bonne Mère ne peut s'empêcher de se rendre au désir de qui la prie ainsi.

Oui, dit saint Bernard, l'immense miséricorde de Marie remplit tout l'univers. Et selon saint Bonaventure, cette Mère pleine de tendresse a un tel désir de faire du bien à tout le monde, qu'elle se tient offensée, non seulement par ceux qui l'outragent positivement ; — car il est des hommes, spécialement parmi les joueurs, qui, dans la colère, poussent la perversité jusqu'à blasphémer et insulter cette douce

Reine ; — mais Marie se croit offensée aussi par ceux qui ne lui demandent jamais aucune grâce. Ainsi, ô Marie ! ajoute saint Hildebert, vous nous enseignez à espérer des grâces au-dessus de nos mérites, puisque vous ne cessez de nous en distribuer qui dépassent de beaucoup ce que nous méritons.

Le prophète Isaïe avait prédit que la grande œuvre de notre rédemption, aurait pour effet de préparer un trône où la divine miséricorde donnerait audience à notre misère. Quel est ce trône? "C'est Marie, répond saint Bonaventure, car en elle, justes et pécheurs, tous les hommes trouvent les consolations de la miséricorde." Ensuite il ajoute : "De même que Notre-Seigneur, Notre-Dame est pleine de miséricorde ; et la Mère, non plus que le Fils, ne sait refuser sa commisération à ceux qui l'implorent." Dans le même sens, l'abbé Guéric fait parler ainsi Jésus à sa Mère : Ma Mère, je placerai en vous le siège de mon empire ; car c'est par vous que j'accorderai les grâces qui me seront demandées : vous m'avez donné ce que j'ai d'humain ; je vous donnerai ce que j'ai de divin, c'est-à-dire, la toute-puissance, en vertu de laquelle vous pourrez aider à se sauver ceux que vous voudrez.

Un jour que sainte Gertrude adressait avec ferveur à la Mère de Dieu les paroles citées plus haut : "Tournez vers nous vos yeux miséricordieux," elle vit tout à coup la bienheureuse Vierge, qui lui dit en lui montrant les yeux de son Fils qu'elle tenait dans ses bras : "Voici les yeux pleins de miséricorde qui se tournent à mon gré pour sauver ceux qui m'invoquent."

Comme un pécheur fondait en larmes devant une image de Marie, la priant de lui obtenir de Dieu son pardon, il entendit cette auguste Mère dire au Sauveur enfant, qu'elle portait entre ses bras : "Mon Fils,

ces larmes seront-elles versées en pure perte?" Et il comprit que Jésus-Christ lui pardonnait.

Comment, en effet, pourrait-il périr, celui qui se recommande à cette clémente Reine, vu que le Sauveur lui-même, parlant avec la suprême autorité d'un Dieu, a promis à sa Mère d'user pour l'amour d'elle de toute la miséricorde qu'elle voudra envers ceux qui la prendront pour avocate? Ceci fut révélé à sainte Brigitte : elle entendit Jésus-Christ qui adressait ces paroles à Marie : "En vertu de ma toute-puissance, je vous ai accordé, à vous mon auguste Mère, le pouvoir de faire grâce à tous les pécheurs qui invoqueront pieusement le secours de votre maternelle bonté, et de le faire de telle manière qu'il vous plaira."

Plein de confiance en considérant ce haut crédit de Marie auprès de Dieu, et son ineffable tendresse à notre égard, l'abbé Adam de Perseigne lui parlait ainsi : O Mère de miséricorde, votre bonté égale votre puissance, et vous n'êtes pas moins indulgente envers les pécheurs que votre intercession est efficace. Quand pourra-t-il se faire que vous refusiez votre compassion aux malheureux, vous qui êtes la Mère de miséricorde ; ou que vous soyez dans l'impuissance de les secourir, vous qui êtes la Mère de la toute-puissance? Jamais, car il vous est aussi facile d'obtenir une grâce quelconque, que de connaître nos misères.

Rassasiez-vous donc, ô grande Reine, s'écrie l'abbé Gueric, rassasiez-vous de la gloire de votre divin Fils, et, sinon pour nos mérites, du moins par compassion, laissez tomber ici-bas, pour nous, vos pauvres serviteurs et enfants, les miettes de votre table.

Si nos péchés nous inspirent de la défiance, disons avec Guillaume de Paris : Ma douce Souveraine, n'alléguez pas mes péchés contre moi, car, contre

mes péchés, j'allègue votre miséricorde. Ah ! qu'il ne soit pas dit que mes péchés ont pu tenir en échec votre miséricorde ; elle peut bien plus pour me faire absoudre, que toutes mes fautes pour me faire condamner !

EXEMPLE.

On lit dans les Annales des Capucins, qu'il y avait à Venise un célèbre avocat qui s'était enrichi par des moyens frauduleux et injustes ; de sorte qu'il vivait dans l'état de péché. Peut-être n'avait-il autre chose de bon que la coutume de réciter chaque jour certaine prière à la sainte Vierge ; et cependant, grâce à la miséricorde de Marie, cette pauvre dévotion lui valut d'échapper à la mort éternelle. Voici comment. Il avait eu le bonheur de se lier d'amitié avec le père Matthieu de Basso ; et il lui faisait si souvent des instances pour l'avoir à dîner, qu'enfin le bon religieux lui donna sa parole. En le voyant arriver, l'avocat lui dit : "Maintenant, mon père, je vais vous faire voir une chose que vous n'avez jamais vue. J'ai un singe admirable, qui me sert comme un valet : il lave les verres, met la table, ouvre la porte...

Prenez-garde, répondit le père, que ce ne soit pas un singe, mais quelque chose de plus ; veuillez le faire venir ici." On appelle le singe, on l'appelle encore, on le cherche partout, et le singe ne parait point. On le trouva enfin, caché sous un lit au rez-de-chaussée, mais l'on ne put le faire sortir de là. "Eh bien ! dit alors le religieux, allons nous-mêmes le trouver." Arrivé avec l'avocat à la retraite du singe : "Bête infernale, lui dit-il, sors à l'instant, et je t'ordonne au nom de Dieu, de déclarer qui tu es." Le prétendu singe répondit aussitôt qu'il était le démon. "J'attendais, ajouta-t-il, que ce pécheur laissât passer un

jour sans réciter sa prière accoutumée en l'honneur de la divi. Mère ; car Dieu m'avait donné permission de l'é .angler la première fois qu'il négligerait cette pratique, et de l'emporter en enfer." Là-dessus, le pauvre avocat se jette à genoux et réclame l'assistance du serviteur de Dieu. Celui-ci le rassure, et commande à l'esprit malin de quitter cette maison, sans causer aucun dommage. "Je te permets seulement, ajouta-t-il, de percer le mur en signe de ton départ." Il avait à peine dit, qu'on entendit un grand bruit, et l'on vit une ouverture faite au mur. A plusieurs reprises, mais toujours en vain, on essaya de la combler avec de la chaux et des pierres ; Dieu voulut qu'elle subsistât longtemps ; et l'on ne parvint à la fermer qu'en y plaçant, d'après le conseil du serviteur de Dieu, une plaque de marbre où était sculptée une figure d'ange. Quant à notre avocat, il se convertit, et nous avons lieu de croire qu'il persévéra jusqu'à la mort dans ce changement de conduite.

PRIERE.

O la plus grande et la plus sublime de toutes les créatures, Vierge très sainte, du fond de mon exil je vous salue, moi misérable qui tant de fois, me suis révolté contre Dieu, moi qui mérite des châtiments et non des grâces, des rigueurs et non des miséricordes. Ma Souveraine, ce n'est pas la défiance, qui m'inspire ce langage, votre bonté m'est connue : je sais que, plus vous êtes grande, plus vous vous glorifiez d'être douce et bienfaisante ; je sais que vos immenses richesses ont du prix à vos yeux précisément parce qu'elles vous permettent de venir en aide à notre indigence ; je sais que la pauvreté même de ceux qui vous invoquent, est un titre chez vous pour redoubler de zèle à les protéger, à les sauver.

C'est vous, ô ma Mère, qui pleurâtes un Fils mort pour l'amour de moi : vos larmes, offrez-les à Dieu, je vous en supplie, afin de m'obtenir une vraie douleur de mes péchés. Oh ! quelle douleur vous causèrent en ce jour les pécheurs ; dans quelle amertume, moi aussi, je vous plongeai par mes crimes ! O Marie, obtenez-moi la grâce de ne plus vous affliger du moins à l'avenir, vous et Votre Fils, en renouvelant mes ingratitudes à votre égard. De quelle utilité me seraient vos larmes, si je continuais de me montrer ingrat envers vous ? De quoi me servirait votre miséricorde, si, retombant dans mes infidélités, je venais à me perdre ? Ah ! ma Reine, ne le souffrez pas. Vous avez suppléé à toute mon indignité ; vous obtenez de Dieu tout ce que vous voulez ; vous exaucez tous ceux qui vous prient ; eh bien ! voici deux grâces que je vous demande ; je les attends de vous avec assurance, je les veux : obtenez-moi d'être fidèle à Dieu, de ne l'offenser jamais plus, et de l'aimer le reste de ma vie autant que je l'ai offensé.

CHAPITRE VIII.

Et Jesum, benedictum Fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.

Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles.

MARIE, NOTRE SALUT.

I.

Marie préserve de l'enfer ceux qui l'honorent.

Il est impossible qu'un serviteur de Marie se damne, pourvu qu'il la serve fidèlement et qu'il se recommande à elle. — A première vue, cette proposition paraîtra peut-être à quelques-uns bien hasardée ; mais je le prierai de ne pas la condamner, avant d'avoir lu les éclaircissements que je vais y donner.

Quand nous disons qu'il est impossible qu'un serviteur de la sainte Vierge se damne, cela ne s'entend point de ceux qui se prévalent de leur dévotion pour pécher avec plus de sécurité. C'est donc bien à tort, ce nous semble, que l'on nous blâme de tant exalter la miséricorde de Marie envers les pécheurs, sous prétexte que ces malheureux s'en autorisent pour pécher plus librement ; car nous disons que de tels présomptueux, par leur téméraire confiance, se rendent dignes de châtiment, et non de miséricorde. Ainsi, les pécheurs dont il est ici question, sont ceux qui, au désir de s'amender, joignent la fidélité à servir et à invoquer la Mère de Dieu. Pour ceux-ci, je le soutiens, il est moralement impossible qu'ils se perdent ; et je trouve que ce sentiment est aussi celui du

père Crasset, et, avant lui, de Vega, de Mendoza, ainsi que d'autres théologiens. Mais pour nous assurer qu'ils n'ont point parlé au hasard, voyons quel est sur ce point l'enseignement des docteurs et des saints. Que l'on ne s'étonne pas, si plusieurs de mes citations sont uniformes ; j'ai voulu les enregistrer toutes, afin de démontrer combien les auteurs sont d'accord sur cette question.

Selon saint Anselme, autant il est impossible que celui-là se sauve, qui, faute de dévotion envers Marie, n'est pas protégé par elle ; de même, il est impossible que celui-là se damne, qui se recommande à la Vierge, et sur qui elle abaisse ses regards avec amour. Saint Antonin exprime la même chose presque dans les mêmes termes, et va jusqu'à dire que les dévots serviteurs de Marie se sauvent nécessairement. "Comme il est impossible, écrit-il, que ceux dont Marie détourne les yeux de sa miséricorde, parviennent au bonheur céleste ; ainsi ceux vers qui elle tourne ses regards et dont elle plaide la cause, seront nécessairement justifiés et glorifiés."

On remarquera d'abord la première partie de cette proposition, et ceux-là trembleront, qui font peu de cas de la dévotion à la Mère de Dieu, ou qui l'abandonnent par négligence. Les deux saints nous assurent qu'il est impossible de se sauver, quand on n'est point protégé par Marie. — Et ils ne sont pas les seuls à l'affirmer ; écoutons le bienheureux Albert-le-Grand : "Ceux qui ne sont pas vos serviteurs, ô Marie, périront tous." Ecoutons saint Bonaventure : "Celui qui néglige le service de Marie, mourra dans son péché. Non, celui qui ne recourt point à vous en cette vie, ô Vierge sainte, n'entrera point en paradis." — Et dans un autre endroit, le séraphique docteur va plus loin . Non seulement dit-il, ceux-là ne se sauveront point dont Marie détourne sa face, "mais il ne leur restera

même aucun espoir de salut." Et longtemps avant lui, saint Ignace le Martyr affirmait pare qu'aucun pécheur ne peut se sauver, si ce n'est par le secours de cette glorieuse Vierge, dont la miséricordieuse intercession en sauve un grand nombre qui, selon les lois de la justice divine, seraient damnés. Quelques-uns font difficulté d'admettre que cette pensée soit de saint Ignace ; mais au moins, dit le père Crasset, saint Jean Chrysostome se l'est appropriée. Elle se trouve aussi répétée par l'abbé de Celles. Et l'Eglise applique dans le même sens à Marie ces paroles des Proverbes : *Tous ceux qui ne m'aiment point, aiment la mort éternelle ;* — car, comme l'observe Richard sur un autre passage où Marie est comparée à un vaisseau, "la mer de ce monde engloutira tous ceux qui se trouveront hors de ce navire sacré." — Enfin, l'hérétique Ecolampade lui-même regardait comme un signe certain de réprobation le peu de dévotion envers la Mère de Dieu : aussi protestait-il que jamais il ne se rendrait coupable d'une marque de mépris envers elle.

D'un autre côté, la bienheureuse Vierge nous parle en ces termes : *Celui qui m'écoute ne sera point confondu ;* celui qui a recours à moi et qui suit mes conseils, ne se perdra point. Celui donc, s'écrie saint Bonaventure, qui s'attachera à votre service, celui-là, ô grande Reine, sera bien loin de se damner ! Non, ajoute saint-Hilaire, un serviteur de Marie ne périra pas, eût-il été dans le passé le plus grand des pécheurs.

Voilà pourquoi le démon fait tant d'efforts auprès des pécheurs, afin qu'après avoir perdu la grâce de Dieu, ils perdent encore la dévotion à Marie. Ayant remarqué qu'Ismaël en jouant avec Isaac, lui faisait contracter de mauvaises habitudes, Sara voulut qu'Abraham le congédiât, et avec lui sa mère Agar : *Chassez,* lui dit-elle, *cette servante et son fils.* Ce n'é-

tait point assez pour elle que le fils fût éloigné, si la mère n'était point renvoyée en même temps : elle pensait bien qu'autrement, le fils continuerait de fréquenter la maison, ne fût-ce qu'en venant voir sa mère. De même, c'est peu pour le démon que Jésus soit expulsé d'une âme : pour le contenter, il faut qu'elle bannisse aussi la Mère de Jésus : *Chasse* dit-il, lui aussi, *cette servante avec son fils*. Car il craint que la Mère ne ramène le Fils par son intercession. Or, sa crainte est fondée ; car, selon le docte père Paciucchelli, "un pécheur fidèle à honorer la Mère de Dieu ne peut guère tarder à rentrer, grâce à elle, en possession de Dieu même."

C'est donc à bon droit que saint Ephrem appelait la dévotion à Marie "un sauf-conduit" pour éviter l'enfer ; et qu'il proclamait Marie elle-même "la protectrice des réprouvés." En effet, on ne saurait révoquer en doute le mot de saint Bernard que "ni la puissance ni la volonté de nous sauver ne peuvent faire défaut à cette divine Mère." La puissance ne lui fait pas défaut, puisque, au témoignage de saint Antonin, il est impossible que ses prières soient rejetées. Saint Bernard affirme la même chose : "Ses prières, dit-il, ne peuvent jamais rester sans effet, elle obtient tout ce qu'elle demande. Serait-ce la volonté de nous sauver qui manquerait à Marie? Pas davantage : elle est notre Mère, et désire notre salut plus ardemment que nous-mêmes. Si donc tout cela est vrai, comment un serviteur de Marie pourrait-il se perdre? C'est un pécheur, dira-t-on ; mais si, avec fidélité et désir de s'amender, il se recommande à cette bonne Mère, elle se chargera de lui procurer les lumières nécessaires pour sortir de son mauvais état, se repentir de ses fautes, la persévérance dans le bien, et enfin une bonne mort. Est-il une mère, qui pouvant arracher son fils à la mort en toute

facilité, et en demandant seulement sa grâce au jug
ne le ferait pas? De toutes les mères, Marie est l
plus tendre à l'égard de ses serviteurs dévoués ; c
elle ne délivrerait pas un de ses enfants de la mor
éternelle, alors qu'elle le peut sans aucune difficulté
pourrions-nous le penser?

Ah ! pieux lecteur, si nous trouvons en nous l'affec
tion et la confiance à l'égard de la Reine du ciel, re
mercions-en le Seigneur qui nous a fait cette grâce
car, selon saint Jean de Damas, il ne l'accorde qu'
ceux qu'il veut voir sauvés. Voici les belles parole
par lesquelles ce grand saint ranime son espérance
et la nôtre : "O Mère de Dieu, si je mets ma con
fiance en vous, je serai sauvé ; si vous daignez me pro
téger, je n'ai rien à craindre, car quiconque vous es
dévoué, est par là même muni d'une armure qui lu
assure la victoire, et que Dieu accorde à ceux-là seul
dont il veut le salut." De là cette belle exclamation
du savant Erasme : "Salut, ô vous la terreur de
l'enfer et l'espérance des chrétiens ! autant vous
êtes grande et puissante, autant est assurée notre
confiance en vous."

Oh ! combien il déplait au démon de voir une âme
persévérer dans la dévotion à la Mère de Dieu ! On
lit dans la vie du père Alphonse Alvarez, grand ser-
viteur de Marie, que comme il était un jour en oraison
et se sentait tourmenté par des tentations impures,
le démon lui dit : "Laisse là ta dévotion à Marie,
et je cesserai de te tenter."

Le Seigneur a révélé à sainte Catherine de Sienne,
comme le rapporte Louis de Blois, que dans sa misé-
ricorde et pour l'amour de son Fils unique dont Marie
est la Mère, il a promis à la bienheureuse Vierge qu'au-
cun pécheur ne deviendra la proie de l'enfer s'il se
recommande à elle avec ferveur.

Le prophète David lui-même priait Dieu de le préserver de l'enfer en considération de son zèle pour l'honneur de Marie : *Seigneur, j'ai aimé la gloire de votre maison ;... ne souffrez pas mon Dieu, que mon âme soit perdue et reléguée parmi les impies.* Il appelle Marie la maison du Seigneur, parce qu'elle est bien véritablement la demeure qu'il s'est bâtie lui-même pour y venir habiter et y prendre son repos lors de son Incarnation, selon ce qui se lit au livre des Proverbes : *La sagesse s'est bâti une maison.*

"Assurément non, disait le saint martyr Ignace, celui-là ne périra point, qui s'appliquera à honorer la Vierge mère." Et cette pensée est encore appuyée par saint Bonaventure qui s'exprime ainsi : "Elle est grande, ô ma Souveraine, la paix dont jouissent en cette vie ceux qui vous aiment ; et dans l'autre vie ils ne connaîtront pas la mort éternelle." —Il n'est jamais arrivé, nous assure le pieux Louis de Blois, qu'un humble et zélé serviteur de Marie se soit perdu ; cela n'arrivera jamais.

Ah ! combien de pécheurs eussent été condamnés à jamais, ou seraient restés dans l'obstination, si Marie n'était intervenue auprès de son divin Fils, pour leur obtenir miséricorde ! Ainsi parle Thomas A. Kempis. Il y a plus : au sentiment de beaucoup de théologiens, et notamment de saint Thomas, la Mère de Dieu a obtenu à bien des personnes mortes en péché mortel, que leur sentence fût suspendue, et qu'elles revinssent à la vie pour faire pénitence.

Entre autres exemples cités par de graves auteurs, Flodoard, qui écrivait au Xe siècle, raconte celui d'un diacre de Verdun nommé Adelmar, que déjà on croyait mort et qu'on allait ensevelir, quand il se ranima et déclara avoir vu en enfer le cachot qui lui était destiné; mais, ajouta-t-il, grâce aux prières de la bienheureuse

Vierge, Dieu l'avait renvoyé dans le monde pou
faire pénitence. Au rapport de Surius, un rom
du nom d'André, était mort dans l'impénitence,
Marie lui obtint également la faveur de revivre p
pouvoir mériter le pardon de ses péchés.

Personne ne doit avoir la témérité de s'autoriser
ces exemples ou d'autres semblables pour vivre d
le péché sous prétexte que, quand même il viendr
à mourir en mauvais état, Marie le préserverait
l'enfer. Car s'il y aurait folie à se jeter dans un pui
avec l'espoir d'échapper à la mort par les soins
Marie, comme il est arrivé à quelques-uns en par
cas, ce serait une folie bien plus grande encore
s'exposer au danger de mourir dans le péché en com
tant sur le secours de Marie pour échapper à l'enf
Mais ces exemples doivent servir à ranimer not
confiance, par la pensée que, si l'intercession de cet
divine Mère a pu même exempter de la damnatio
des personnes mortes en état de péché, à plus for
raison pourra-t-elle garantir de ce malheur ceux qu
pendant leur vie, recourent à elle avec l'intention d
s'amender, et la servent fidèlement.

O Marie, notre Mère, nous vous le demandons ave
saint Germain, qu'en sera-t-il de nous, qui somme
pécheurs, mais qui voulons nous amender et recouron
à vous, ô Vie des chrétiens? Saint Anselme nou
assure, auguste Souveraine, que celui-là ne sera poin
condamné à l'enfer, pour qui vous aurez offert à Die
ne fût-ce qu'une fois, vos saintes prières. Ah ! prie
donc pour nous, et nous serons sauvés. — Nous en
tendons pareillement Richard de Saint-Victor s'écrier
Qui jamais osera me dire qu'au divin tribunal, j
ne trouverai point mon Juge favorable, si j'ai pour
défendre ma cause, la Mère de miséricorde?— Le
bienheureux Henri Suson déclarait qu'il vous avait
remis son âme : "Si donc, ajoutait-il, le Juge veut

condamner son serviteur, je demande que la sentence passe par vos mains." Il espérait que, cette sentence une fois entre vos mains miséricordieuses, vous en empêcheriez certainement l'exécution. Je dis et j'espère la même chose pour moi, ô ma très sainte Reine. C'est pourquoi je veux vous répéter sans cesse, avec saint Bonaventure : Ma Souveraine, j'ai mis en vous tout mon espoir ; et j'ai la ferme confiance de n'être pas perdu à jamais, mais de me voir un jour sauvé et tout occupé dans le ciel à vous louer et aimer sans fin.

EXEMPLE.

En 1604, dans une ville de Belgique, se trouvaient deux jeunes étudiants qui, au lieu de s'appliquer à l'étude, ne pensaient qu'à vivre dans les plaisirs et la débauche. Une nuit entre autres, ils se rendirent chez une femme de mauvaise vie ; mais l'un se retira au bout de quelque temps ; l'autre resta. Arrivé dans sa demeure, le premier se déshabillait pour se mettre au lit, quand il se ressouvint de n'avoir pas récité ce jour-là les quelques *Ave Maria* qu'il avait coutume de dire en l'honneur de la sainte Vierge. Comme il était accablé de sommeil, cet acte religieux lui coûtait ; néanmoins, il fit un effort sur lui-même et s'en acquitta, quoique sans dévotion et presque en dormant ; ensuite, il se coucha.

Dans son premier sommeil, il entend tout à coup frapper rudement à la porte ; et immédiatement après, la porte restant fermée, il voit devant lui son compagnon, tout défiguré et tout hideux. "Qui es-tu ?" lui dit-il. "Eh quoi ! ne me reconnais-tu pas ?" répond le fantôme. "Mais, comment se fait-il que tu sois si changé ? tu ressembles à un démon ! —Ah ! plains-moi, je suis damné ! — Comment cela ?

— Sache qu'au sortir de cette maison infâme, démon s'est jeté sur moi et m'a étranglé. M corps est demeuré au milieu de la rue, et mon é est en enfer. Sache en outre que le même châtim t'attendait ; mais la bienheureuse Vierge t'en a p servé, grâce au faible hommage que tu lui rends récitant des *Ave Maria*. Heureux, si tu sais prof de cet avis que te fait donner par moi la Mère de Die Cela dit, le réprouvé entr'ouvrit son vêtement, lai voir les flammes et les serpents qui le tourmentaie et disparut.

Alors le jeune homme, fondant en larmes, se j la face contre terre pour remercier Marie, sa libé trice ; et et pendant qu'il réfléchissait à la mani dont il devait dorénavant régler sa vie, il enten sonner matines au couvent des Franciscains. l'instant même, il s'écria : "C'est là que Dieu m'a pelle à faire pénitence." Il partit sur l'heure po aller au couvent prier les pères de le recevoir. Ceux- connaissant sa mauvaise vie, faisaient difficult mais il leur raconta, en versant un torrent de larm tout ce qui s'était passé ; et deux des religieux, s tant rendus dans la rue indiquée, y trouvèrent en ef le cadavre de son malheureux compagnon, no comme un charbon. Après cela, le protégé de Ma fut reçu et passa le reste de sa vie dans l'exercice la pénitence.

La mort funeste du jeune libertin fut encore utile un autre jeune homme nommé Richard, qui en ava été témoin oculaire. Il en fut si vivement frapp bien que sa conduite fût déjà exemplaire, qu'il se d cida, lui aussi, à entrer chez les Récollets. Il al dans la suite prêcher la foi aux Indes, et passa enf au Japon, où il eut le bonheur de mourir marty de Jésus-Christ. Il fut brûlé vif.

PRIERE.

O Marie, ô ma Mère bien-aimée, dans quel abîme de maux ne me trouverais-je pas plongé, si votre main miséricordieuse ne m'en avait tant de fois préservé ! Depuis combien d'années ne serais-je pas même en enfer, si vos prières toutes-puissantes ne m'avaient délivré ! Mes péchés graves m'y poussaient, la justice divine m'y avait déjà condamné, les démons frémissants, brûlaient d'exécuter la sentence ; vous êtes accourue à mon secours, ô Mère, sans que je vous eusse même priée, sans que je vous eusse invoquée et vous m'avez sauvé.

O ma chère libératrice, que pourrai-je jamais vous rendre pour un si grand bienfait, pour une si grande charité ? Après cela, vous avez vaincu la dureté de mon cœur, vous m'avez amené à vous aimer et à prendre confiance en vous. Et dans quels précipices ne serais-je pas encore tombé depuis, si votre main miséricordieuse ne m'avait tant de fois soutenu dans les périls imminents que j'ai courus !

Continuez, ô mon espérance, continuez de me préserver de l'enfer, et avant tout, des péchés dans lesquels je pourrais retomber ; ne permettez pas que j'aille vous maudire en enfer. Ma bien-aimée Souveraine, je vous aime ; comment votre bonté pourrait-elle souffrir de voir au nombre des réprouvés un serviteur qui vous aime ? Ah ! obtenez-moi de n'être plus ingrat envers vous et envers mon Dieu, qui, par amour pour vous, m'a comblé de tant de grâces. O Marie, que me dites-vous ? serai-je damné ? Je me damnerais, si je vous abandonnais ; mais, pourrai-je encore vous abandonner ? pourrai-je encore oublier l'affection que vous m'avez témoignée ? Après Dieu, vous êtes l'amour de mon âme ; je ne saurais plus vivre sans vous aimer. Je vous aime, oui, je vous aime, et j'espère vous aimer toujours, dans

le temps et dans l'éternité, ô Créature la plus belle plus sainte, la plus douce, la plus aimable, qui soit monde !Amen.

II.

Marie secourt ses serviteurs dans le purgatoire.

Heureuses les âmes qui se dévouent au service cette Reine compatissante ! elle ne se borne pas à secourir en cette vie, sa protection les suit dans purgatoire, où elles les assiste encore et les conso Ou plutôt, comme elles éprouvent là un plus gra besoin de secours, vu leurs souffrances et l'impu sance où elles sont de se soulager elles-mêmes, cet Mère de miséricorde redouble de zèle à leur venir aide. Selon saint Bernardin de Sienne, dans cet prison où gémissent des âmes épouses de Jésus-Chris Marie est comme souveraine maîtresse, elle y jou du plein pouvoir soit d'adoucir leurs peines, so même de les en délivrer entièrement.

D'abord, elle adoucit leurs peines. Expliquant le paroles de l'Ecriture : *J'ai marché sur les flots de l mer*, le même Saint les applique à Marie et lui fai ajouter : "Si je marche sur les flots, c'est afin de vi siter mes serviteurs et de leur porter secours dan leurs besoins et leurs tourments, parce que je suis leu mère." Les flots dont il est ici question, dit-il, son les peines du purgatoire, ainsi appelées parce qu'elles sont passagères, à la différence de celles de l'enfer qui ne passent jamais ; de plus elles sont comparées aux flots de la mer en raison de leur grande amertume. Or pendant qu'ils sont au sein de ces peines, les serviteurs de Marie reçoivent souvent sa visite et ses consolations. On voit donc, observe Novarin, combien il importe d'honorer sur la terre cette excellente

Reine, puisqu'elle ne sait oublier ses serviteurs dans les flammes expiatrices ; il est vrai qu'elle secourt toutes les âmes qui y sont plongées ; cependant ses dévots serviteurs sont traités avec plus d'indulgence et sont de sa part l'objet de soins plus empressés.

Voici en quels termes la divine Mère s'exprimait dans une révélation à sainte Brigitte : Je suis la Mère de toutes les âmes captives en purgatoire ; car à toute heure mes prières adoucissent de quelque manière les châtiments dus aux fautes qu'elles ont commises pendant leur vie mortelle.

Cette Mère compatissante ne dédaigne même pas d'entrer de temps à autre dans cette sainte prison, afin de consoler par sa présence ses enfants affligés. C'est ce que nous assure saint Bonaventure, en appliquant à Marie ce texte sacré : *J'ai pénétré dans les profondeurs de l'abîme.* Oh ! s'écrie saint Vincent Ferrier, combien Marie se montre prévenante et bonne envers les âmes qui souffrent dans le purgatoire ! par ses soins, leur courage est continuellement relevé et leurs souffrances allégées.

Et quelle autre consolation peuvent-elles avoir dans leurs peines, si ce n'est Marie, et l'assistance de cette Mère de miséricorde ? Aussi sainte Brigitte entendit un jour le Sauveur qui disait à sa Mère : "Vous êtes ma Mère, vous êtes la Mère de miséricorde, vous êtes la consolation de ceux qui sont en purgatoire." Et selon une révélation de la bienheureuse Vierge elle-même à la même sainte, comme une parole amie ranime un pauvre malade abandonné sur son lit de douleurs, ainsi ces âmes affligées se sentent toutes consolées, rien qu'à entendre le nom de Marie. Oui, reprend Novarin, le seul nom de Marie, nom d'espérance et de salut que ces bonnes âmes invoquent souvent du fond de leur prison, est déjà pour elles un grand soulagement ; mais les prières

que cette tendre Mère adresse ensuite à Dieu, qu'elle s'entend invoquer par elles, sont comme rosée céleste qui vient les rafraîchir dans les vi ardeurs dont elles sont consumées.

Mais Marie ne se borne pas à consoler et à soula ses serviteurs dans le purgatoire ; souvent encore les en retire par son intercession. Le jour de son somption glorieuse, comme Gerson l'assure, to cette prison des âmes demeura vide. C'est ce confirme Novarin : "D'après des auteurs grav dit-il, Marie, sur le point de monter au ciel, deman à son Fils la faculté d'emmener avec elle toutes âmes qui se trouvaient alors en purgatoire. Dep lors, continue Gerson, la bienheureuse Vierge est possession du privilège d'en délivrer ses pieux s viteurs. Saint Bernardin de Sienne affirme la mê chose comme indubitable : "Ce pouvoir, ajoute-t elle l'exerce tant par ses prières que par l'applicati de ses mérites, et cela en faveur de toutes les âm mais principalement de celles qui lui furent dévot Novarin exprime le même sentiment, à savoir qu par les mérites de Marie, non seulement les peines d âmes du purgatoire sont adoucies, mais encore temps de leur expiation est abrégé. Une prièr d'elle suffit.

Saint Pierre Damien rapporte qu'une femm nommée Marozie, apparut après sa mort à une ses amies, et lui apprit que le jour de l'Assomptio elle avait été, par Marie, délivrée du purgatoire av d'autres âmes, dont le nombre dépassait celui d habitants de Rome. Selon Denis le Chartreu la même chose arrive à la fête de Noël et à celle d Pâques ; ces jours-là, assure-t-il, Marie descen dans le purgatoire, accompagnée d'une multitud d'anges, et en retire un grand nombre d'âmes.

"Et, ajoute Novarin, j'incline à penser qu'elle fait de même à toutes les fêtes solennelles qui se célèbrent en son honneur."

On connaît la promesse faite par la Reine du ciel au pape Jean XXII, lorsqu'elle lui apparut et lui ordonna de faire savoir à tous ceux qui porteraient le saint Scapulaire du Carmel, qu'ils seraient délivrés du purgatoire le premier samedi après leur mort. C'est ce que le Pontife lui-même déclara par une Bulle, comme le rapporte le père Crasset. Cette Bulle fut confirmée par Alexandre V, Clément VII, Pie V, Grégoire XIII, et Paul V, lequel, dans un Décret de l'an 1613, s'exprime ainsi : "Le peuple chrétien peut croire pieusement que la bienheureuse Vierge assistera de sa continuelle intercession, de ses mérites, de sa protection spéciale, après leur mort, et principalement le samedi, jour qui lui est consacré par l'Eglise, les âmes des membres de la Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel, morts en état de grâce, pourvu qu'ils aient porté le Scapulaire en gardant la chasteté selon leur état, et qu'ils aient récité le petit Office de la sainte Vierge, ou, s'ils n'ont pu le réciter, qu'ils aient observé les jeûnes de l'Eglise et se soient abstenus de manger de la viande les mercredis et les samedis, excepté le jour de Noël." Et dans l'office pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, on lit également : Selon une croyance pieuse, la sainte Vierge console les confrères du Mont-Carmel dans le purgatoire avec la tendresse d'une mère, et par son intercession, elle ne tarde pas à les en retirer pour les introduire dans la céleste patrie.

Ces grâces, ces privilèges, pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, les espérer, si nous faisons profession d'une vraie dévotion à cette bonne Mère? Et si, par un plus tendre amour, nous nous distinguons entre ses serviteurs, pourquoi ne pourrions-nous

pas espérer même d'être admis dans le ciel aussit après la mort, et sans entrer dans le purgatoire Voici du moins ce que la sainte Vierge envoya dire p le frère Abond au bienheureux Godefroi, de l'abbay de Villers en Brabant : "Dis au frère Godefroi qu s'efforce d'avancer dans les vertus ; par là, il se rend cher à mon Fils et à moi ; et quand son âme se sépa rera de son corps, je ne souffrirai pas qu'elle aille e purgatoire, mais je la prendrai et je l'offrirai à mo Fils."

Enfin, si nous désirons aider de nos suffrages le saintes âmes du purgatoire, ne manquons pas de le recommander à la glorieuse Vierge dans toutes no prières ; appliquons-leur spécialement le saint Ro saire, qui leur procure un grand soulagement, comm on le verra par l'exemple qu'on va lire.

EXEMPLE.

Le père Eusèbe Nierembeg rapporte que, dans une ville d'Aragon, une jeune fille nommée Alexandra, noble et d'une grande beauté, était recherchée avec passion par deux jeunes gens. Ceux-ci, emportés par la jalousie, se prirent un jour de querelle, tirèrent l'épée et se tuèrent l'un l'autre. Outrés de douleur, les parents tournèrent leur ressentiment contre la pauvre demoiselle, cause première d'un si grand malheur, la mirent à mort, et lui coupèrent la tête qu'ils jetèrent dans un puits. A quelque temps de là, saint Dominique passa par la ville, et par une inspiration divine, il s'approcha du puits et s'écria : "Alexandra, venez dehors." O prodige ! la tête de la morte apparait, se place sur le bord du puits, et prie le saint de l'entendre en confession. Il l'entend ; puis en présence d'une foule immense attirée par cette merveille, il lui donne la communion. Saint Domi-

nique lui commanda ensuite de déclarer comment elle avait obtenu une si grande grâce. Alexandra répondit qu'au moment où on lui avait tranché la tête, elle se trouvait en péché mortel, mais que la bienheureuse Vierge lui avait conservé la vie en récompense de sa dévotion à réciter le Rosaire.

Pendant deux jours, la tête demeura ainsi vivante sur le bord du puits, à la vue de tout le monde, après quoi l'âme d'Alexandra s'en alla en purgatoire. Au bout de quinze jours, elle apparut à saint Dominique, belle et resplendissante comme une étoile, et lui dit qu'un des principaux moyens de secourir les âmes dans les peines du purgatoire, c'est de réciter pour elles le rosaire, et qu'en retour, une fois entrées en paradis, elles intercèdent pour ceux qui leur ont appliqué cette puissante prière. Quand elle eut fini de parler, le saint vit cette âme bienheureuse s'élever, toute transportée de joie, vers le royaume des élus. (1)

PRIERE.

O Reine du ciel et de la terre, ô Mère du Souverain Seigneur de l'univers, ô Marie la plus grande, la plus élevée, et la plus aimable de toutes les créatures, il est

---

(1) Le père Van Ketwigh, savant dominicain d'Anvers, dans son excellent ouvrage publié en 1720 sous le titre de *Panoplia Mariana*, défend contre toute critique ce miracle de saint Dominique. Il prouve au long d'après les meilleures autorités, à la tête desquelles figure le Docteur Angélique, ce que saint Alphonse dit brièvement au paragraphe précédent, savoir, que la Mère de Dieu peut sauver certains pécheurs, même quand ils sont morts en état de damnation, en obtenant que leur jugement demeure suspendu jusqu'à ce qu'ils se soient dûment réconciliés avec Dieu.

LE TRADUCTEUR.

vrai que, sur la terre, il en est beaucoup dont vous n'
ni aimée ni connue ; mais dans le ciel, combien de
lions d'anges et de bienheureux vous aiment et vous lo
sans cesse ! Ici-bas même, combien d'âmes heure
brûlent d'amour pour vous, et sont tout éprises de v
bonté ! Ah ! puissé-je vous aimer aussi, ma très aim
Souveraine ! puissé-je ne penser qu'à vous servir
vous louer, à vous honorer, et à vous gagner tous
cœurs. Vous avez gagné, par votre beauté, le cœur d
Dieu ; vous l'avez, pour ainsi dire, arraché du sein
son père éternel et attiré sur la terre, pour se faire hom
et votre Fils ; et moi, misérable vermisseau, je ne v
aimerais pas ? Ah ! ma très douce Mère, je veux v
aimer, et vous aimer beaucoup, et je veux faire tout
ce qui sera en mon pouvoir pour amener aussi les aut
à vous aimer. Agréez donc, ô Marie, agréez le dé
que j'ai de vous aimer, et secondez mes efforts pour
parvenir.

Je sais que votre Dieu regarde d'un œil de compl
sance ceux qui vous aiment ; après sa propre gloi
il ne désire rien tant que la vôtre, il veut vous voir hono
et aimée de tous. C'est de vous, ô ma Reine, que j'esp
toute ma félicité : c'est vous qui devez m'obtenir le pa
don de tous mes péchés, et ensuite la persévéranc
c'est vous qui devez m'assister à l'heure de ma mor
c'est vous qui devez me retirer du purgatoire ; c'est vou
enfin, qui devez me conduire en paradis, Toutes c
grâces, ceux qui vous aiment les attendent de vous,
moi aussi je les espère, moi qui vous aime de tout m
cœur et par dessus toutes choses après Dieu.

III.

Marie conduit ses serviteurs en paradis.

Oh ! le beau signe de prédestination, que la dév
tion à Marie ! La sainte Eglise, appliquant à cett

divine Mère les paroles de l'Ecclésiastique, lui fait dire pour la consolation de ses serviteurs : *J'ai cherché en tous mon repos, et je fixerai mon séjour dans l'héritage du Seigneur.* — Heureux donc, s'écrie le cardinal Hugues en commentant ce texte ; heureux celui en qui Marie aura trouvé son repos ! La sainte Vierge, parce qu'elle aime tous les hommes, s'efforce de faire régner dans tous les cœurs la dévotion envers elle-même ; mais beaucoup ne veulent pas la recevoir, ou ne la conservent pas ; heureux celui qui la reçoit et la conserve ! — *Je demeurerai dans l'héritage du Seigneur*, c'est-à-dire, selon le docte cardinal, dans le cœur de ceux qui sont l'héritage du Seigneur. — La dévotion à Marie demeure dans tous ceux qui sont l'héritage du Seigneur, c'est-à-dire, qui sont destinés à le louer éternellement dans les cieux. — La bienheureuse Vierge continue de parler ainsi, dans le passage cité de l'Ecclésiastique : *Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle ; il m'a dit : Habite en Jacob, prend Israël pour héritage, et enracine-toi dans mes élus ;* ce qui signifie : Mon créateur a daigné venir reposer dans mon sein; il a voulu que j'habite dans les cœurs de tous les élus, dont Jacob fut la figure et qui sont mon héritage ; il a décrété que la dévotion et la confiance envers moi s'enracineraient dans le cœur de tous les prédestinés.

Ah ! combien de bienheureux qui ne seraient pas au ciel à l'heure qu'il est, si Marie ne les y avaient introduits par sa puissante intercession ! C'est la réflexion du cardinal Hugues à propos de cet autre verset de l'Ecclésiastique : *J'ai fait briller dans les cieux une lumière inextinguible.* Il y a au ciel autant de lumières éternelles qu'il y a eu sur la terre de serviteurs de Marie.

Saint Bonaventure dit que la porte du ciel s'ouvrira devant tous ceux qui se confient en la protection de

Marie. Aussi, la dévotion à cette auguste Mère
appelée, par saint Ephrem, la clef qui ouvre les po
de la céleste Jérusalem. Et le dévot Louis de B
lui parle en ces termes : Grande Reine, c'est à v
que sont confiés les trésors et les clefs du royau
des cieux. — Nous devons donc lui répéter contin
lement cette pr e de saint Ambroise : Ouvrez-no
ô Marie, les portes du paradis, car vous en aves
clefs, ou plutôt comme le proclame la sainte Egl
vous êtes vous-même la Porte du ciel.

Pour le même motif, l'Eglise appelle encore Ma
l'Etoile de la mer : *Ave Maris Stella* ! car, dit sa
Thomas, comme les navigateurs se dirigent vers
port par le moyen des étoiles, ainsi les chrétiens so
guidés vers le paradis par le moyen de la bienheureu
Vierge.

Pour le même motif encore, elle est appelée p
saint Fulgence, l'Echelle du ciel, parce que par e
Dieu est descendu du ciel sur la terre, afin que par el
aussi les hommes méritent de monter de la terre
ciel : "Vous avez été remplie de grâces, ô Mari
s' crie saint Anastase le Sinaïte, afin de devenir pou
nous la voie du salut, et l'échelle par où nous pui
sions arriver à la céleste patrie."

Enfin, et toujours pour la même raison, Marie e
proclamée par saint Bernard et par Jean le Géomètre
le noble char qui transporte ses pieux serviteurs a
ciel. Et saint Bonaventure lui tient ce langage
"Heureux ceux qui vous connaissent et vous louen
ô Mère de Dieu ! car vous, connaître, c'est avoi
trouvé le chemin de l'immortalité ; et publier vo
vertus, c'est marcher dans la voie du salut éternel."

On lit dans les chroniques franciscaines, que le
frère Léon vit un jour une échelle rouge, au sommet de
laquelle se tenait Jésus-Christ, et une échelle blanche,

au haut de laquelle se tenait Marie. Plusieurs voulaient monter par l'échelle rouge ; mais après avoir monté quelques degrés, il tombaient ; ils recommençaient, et ils tombaient de nouveau. Alors, saint François les engagea à prendre la voie de l'échelle blanche, et par là ils arrivèrent heureusem ; car la bienheureuse Vierge leur tendit la main ; ils entrèrent ainsi sans obstacle en paradis.

Un auteur demande quel est celui qui se sauve, qui parvient à régner dans le ciel ? et il répond : Ceux-là se sauvent et arrivent certainement au royaume des cieux, pour qui la Reine de miséricorde offre à Dieu ses prières. Et Marie l'affirme elle-même, lorsqu'elle dit : *Par moi règnent les rois.* Par l'effet de mon intercession, les âmes règnent d'abord sur la terre, le temps de leur vie mortelle, en dominant leurs passions ; et elles viennent ensuite régner éternellement dans le ciel, dont tous les habitants, suivant l'expression de saint Augustin, sont autant de rois : *Quot cives, tot reges.* En un mot, Marie est la Maîtresse du ciel, puisqu'elle y commande à son gré et y fait entrer ceux qu'elle veut, comme le dit Richard de Saint-Laurent, en lui appliquant ces paroles de l'Ecriture : *J'exerce ma puissance dans Jérusalem.* Et de fait, ajoute l'abbé Rupert, comme elle est la Mère du Roi du paradis, il est juste qu'elle soit Reine du paradis, et que tout l'empire de son Fils lui soit soumis.

Par ses prières, par son puissant secours, cette divine Mère nous a ouvert l'entrée du céleste royaume ; seulement ne mettons pas d'obstacle à notre bonheur. Celui donc qui sert Marie, et pour qui Marie intercède, est aussi sûr d'aller en paradis, ajoute l'abbé Guéric, que s'il y était déjà. Selon la remarque de Richard, "être au service de Marie et faire partie de sa cour, c'est le plus grand honneur auquel nous

puissions aspirer ; car, servir la Reine du ciel c'
déjà régner dans le ciel; et être assujetti à ses lo
c'est la plus haute liberté. Par contre, point de sal
pour ceux qui refusent de la servir ; car, privés d
secours de cette auguste Mère, ils sont par là mên
abandonnés de son Fils et de toute la cour célest

Louée soit à jamais la bonté infinie de notre Die
qui a daigné nous donner Marie pour avocate dans
ciel, afin qu'en sa double qualité de Mère du Juge
de Mère de miséricorde, elle plaide par ses prièr
toujours efficaces, la grande affaire de notre salu
Cette pensée est de saint Bernard. Et le moine Ja
ques, compté parmi le Pères grecs, dit que Dieu
fait de Marie, comme un pont de salut, à l'aide duqu
nous pouvons franchir la mer agitée de ce monde e
arriver à l'heureux port du paradis. Ecoutez don
ô peuples qui désirez arriver au ciel, s'écrie saint Bona
venture ; servez, honorez Marie, et vous obtiendre
sûrement la vie éternelle.

Ceux mêmes qui ont mérité l'enfer, ne doivent pa
perdre l'espoir de parvenir à la vie bienheureuse, à
condition d'être dorénavant les serviteurs fidèles d
cette grande Reine. — "O Marie, lui dit saint Ger-
main, les pécheurs ont cherché Dieu par votre entre-
mise, et ils se sont sauvés. Richard de Saint-Laurent
observe que d'après saint Jean, la glorieuse Vierge est
couronnée d'étoiles : *Sur son front brillait un diadème
de douze étoiles ;* tandis, que d'après les Cantiques,
sa couronne est composée de bêtes féroces, de lions,
de léopards. N'y a-t-il pas là une contradiction ?
Non, répond Richard : par la faveur et l'intercession
de Marie, les bêtes féroces ou les pécheurs se trans-
forment en étoiles du paradis, et forment sur la tête
de cette Reine de miséricorde, une couronne plus
glorieuse pour elle que ne seraient tous les astres du
firmament.

Voici ce que nous lisons dans la vie de la servante de Dieu, sœur Séraphine de Capri. Etant un jour en prière pendant la neuvaine de l'Assomption de la très sainte Vierge, elle lui demanda la conversion de mille pécheurs, et elle craignit ensuite d'avoir demandé trop ; mais la Mère du Sauveur lui apparut et la reprit de cette vaine appréhension, en lui disant "Pourquoi crains-tu ? ne suis-je pas assez puissante pour obtenir de mon Fils le salut de mille pécheurs ? Cela est déjà fait, les voilà." Alors elle la conduisit en esprit dans le paradis, où elle lui montra des âmes sans nombre, qui avaient mérité l'enfer, et qui, sauvées par son intercession, jouissaient de la béatitude éternelle.

Il est vrai qu'en cette vie nul ne peut être assuré de son salut : *Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais toutes choses demeurent incertaines jusqu'au siècle à venir.* Toutefois, à la question du psalmiste : *Seigneur, qui sera reçu dans votre tabernacle ?* qui sera sauvé ? Saint Bonaventure répond : "Nous tous pécheurs, baisons les traces des pieds de Marie, prosternons-nous à ses pieds sacrés, tenons-les embrassés, et ne la laissons point aller qu'elle ne nous ait bénis ; car sa bénédiction sera pour nous un gage certain du bonheur céleste."

O grande Reine, s'écrie saint Anselme, dites seulement que vous voulez notre salut, et nous ne pourrons manquer d'être sauvés. Saint Antonin ajoute que les âmes protégées par Marie se sauvent nécessairement.

Selon la remarque de saint Ildephonse, la sainte Vierge a eu raison de prédire que toutes les générations la proclameraient Bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes ;* puisque c'est par elle que tous les élus parviennent à l'éternelle béatitude.

De là cette exclamation de saint Méthode : "Vous êtes, ô Mère de Dieu, le commencement, le milieu, et la fin de notre félicité." — Il dit : *Le commencement*, parce que Marie nous obtient le pardon de nos péchés ; *le milieu*, parce qu'elle nous obtient la persévérance dans la grâce ; *la fin*, parce qu'à la mort elle nous obtient le paradis. — De là encore ces belles paroles de saint Bernard à Marie : "Par vous, le ciel a été rempli ; par vous, l'enfer a été dépeuplé ;(1) par vous, les ruines du paradis ont été relevées ; par vous, en un mot, la vie éternelle a été accordée à une multitude de malheureux qui s'en étaient rendus indignes."

Mais ce qui doit surtout nous faire attendre avec une inébranlable confiance le bonheur céleste c'est la magnifique promesse faite par Marie elle-même à ceux qui l'honorent, et spécialement à ceux qui, par leurs discours et leurs exemples, s'efforcent de la faire connaître et honorer aussi des autres : *Ceux qui travaillent pour moi, ne tomberont pas dans le péché ; ceux qui me font connaître, auront la vie éternelle.* Heureux donc, s'écrie saint Bonaventure, heureux ceux qui savent mériter les bonnes grâces de Marie ! Ils sont reconnus d'avance par les habitants de la céleste Jérusalem pour les compagnons de leur gloire ; et quiconque porte la marque de serviteur de Marie, a déjà son nom inscrit au livre de vie.

Que sert-il, après cela, de nous embarrasser de la question tant agitée dans l'école : si la prédestination à la gloire précède ou suit la prévision des mérites ; et de nous demander avec inquiétude si nous sommes inscrits, oui ou non, au livre de vie ? — Pourvu que nous soyons de vrais serviteurs de Marie, et que nous

(1) L'enfer a été dépeuplé, c'est-à-dire : l'enfer a perdu une multitude d'âmes qui, sans vous, y seraient tombées.

obtenions sa protection, nous serons certainement du nombre des élus ; car saint Jean Damascène nous l'assure, Dieu n'accorde la dévotion envers sa sainte Mère qu'à ceux qu'il a résolu de sauver. Cela parait conforme à ce que le Seigneur révéla expressément par l'organe de saint Jean : *Quiconque sera victorieux, j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu.* Celui qui doit vaincre et se sauver, portera donc écrit sur son cœur le nom de la cité de Dieu ; et quelle est cette cité de Dieu, sinon Marie, comme l'explique saint Grégoire à propos de ce passage de David : *On a dit de vous des choses glorieuses, ô cité de Dieu !*

On peut donc très bien dire, en empruntant les expressions de saint Paul : *A ce signe le seigneur reconnaît ceux qui sont à lui.* Ce signe est la dévotion à Marie ; Celui qui en est marqué, Dieu le reconnaît comme l'un des siens. Aussi Pelbert affirme que la dévotion à la Mère de Dieu est le signe le plus assuré qu'on fera son salut. Et Alain de la Roche dit que l'habitude d'honorer souvent la sainte Vierge par la récitation de la salutation angélique, est une très grande marque de prédestination. Il en dit autant de la fidélité à réciter chaque jour le saint Rosaire. Ce n'est pas tout, et les privilèges et les faveurs réservés aux serviteurs de la divine Mère ne se bornent pas à la vie présente ; dans le ciel encore, ils sont honorés d'une manière particulière, assure le père Nieremberg, et à certaines marques distinctives et d'un éclat extraordinaire on reconnaîtra en eux les familiers de la Reine du Ciel et les gens de sa cour : *Tous ceux de sa maison,* dit le sage, *sont munis d'un double vêtement.*

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit un jour sur la mer une nacelle où s'étaient réfugiés tous les serviteurs de Marie, qui faisait elle-même l'office de

pilote et les conduisait sûrement au port. Cett vision apprit à la sainte qu'au sein les périls de l vie présente, les protégés de Marie échappent au nau frage du péché et de la damnation, guidés qu'ils son par elle vers le port du paradis. Hâtons-nous don d'entrer dans cette heureuse nacelle, en méritant l protection de Marie, et là, tenons-nous assurés de par venir au royaume céleste, puisque l'Eglise chante Sainte Mère de Dieu, tous ceux qui participeron aux joies célestes, habitent en vous et vivent sous votr tutelle.

EXEMPLE.

Césaire raconte qu'un cistercien, grandement dé-o à Notre-Dame, désirait une visite de cette Reine bien-aimée, et lui en faisait continuellement la demande. Etant sorti, une nuit, au jardin, comme i regardait le ciel, en adressant d'ardents soupirs à celle qu'il brûlait de voir, il en vit tout à coup descendre une vierge éclatante de beauté et de lumière qui lui dit : "Thomas, voudrais-tu m'entendre chanter ? — Certainement," répondit-il. Aussitôt elle se mit à chanter, mais d'une voix si douce que le pieux moine se croyait en paradis. Après cela elle disparut à ses yeux, non sans le laisser bien en peine de savoir qui elle était.

Mais voilà qu'il se trouve en présence d'une autre jeune vierge non moins belle, qui lui fit aussi entendre son chant. Il ne put s'empêcher de demander à celle-ci qui elle était. Elle répondit : "Celle que tu viens de voir, c'est Catherine ; moi, je suis Agnès. Nous sommes toutes les deux martyres de Jésus-Christ, et notre Reine nous a envoyées te consoler. Rends grâce à Marie, et prépare-toi à recevoir une plus grande faveur." Cela dit, elle disparut comme la

première ; mais le religieux conçut dès lors plus d'espérance de voir enfin ses vœux exaucés. Il ne fut pas trompé dans son attente ; car, peu après, il aperçut une grande lumière et sentit son cœur se remplir d'une joie toute nouvelle ; et voilà qu'au milieu de cette lumière lui apparait la Mère de Dieu environnée d'anges, et surpassant immensément en beauté les deux saintes martyres. Elle lui dit : "Mon cher serviteur et mon fils, j'ai agréé tes hommages et exaucé tes prières : tu as désiré me voir ; me voici, et de plus, je veux aussi te faire entendre mon chant." Et la glorieuse Vierge chanta, et ravi hors de lui-même par la mélodie de ses accents, le dévot religieux tomba la face en terre.

Les Matines sonnèrent, et les moines se réunirent ; ne voyant point le frère Thomas, ils le cherchèrent d'abord dans sa cellule, puis dans d'autres endroits ; finalement, étant allés voir au jardin, ils le trouvèrent là comme mort. Le supérieur lui ordonna de dire ce qui était arrivé ; alors, revenant à lui par la force de la sainte obéissance, il raconta toutes les faveurs qu'il avait reçues de la divine Mère.

PRIERE.

O Reine du paradis, Mère du saint amour ! puisque vous êtes entre toutes les créatures la plus aimable, la plus aimée de Dieu, et sa première amante, ah ! daignez consentir à être aimée du pécheur le plus ingrat et le plus misérable qui soit sur la terre, mais qui, se voyant délivré de l'enfer par votre intercession et comblé de vos bienfaits sans aucun mérite de sa part, s'est épris d'amour pour vous. Je voudrais, s'il m'était possible, faire comprendre à tous les hommes qui ne vous connaissent pas, combien vous êtes digne d'être aimée, afin de les amener tous à vous aimer et à vous honorer. Je

voudrais même mourir pour l'amour de vous, en défendant votre virginité, votre dignité de Mère de Dieu votre immaculée conception, si, pour défendre ces glorieuses prérogatives de votre personne sacrée, il me fallait mourir.

O Mère chérie, agréez cette expression de mes sentiments, et ne permettez pas qu'un de vos serviteurs qui vous aime, devienne jamais l'ennemi de votre Dieu, que vous aimez tant ! Ah ! malheureux, voilà ce que j'étais autrefois, quand j'offensais mon divin Maître. Mais alors, ô Marie, je ne vous aimais pas, et je ne me souciais guère d'être aimé de vous ; à cette heure, au contraire, je ne désire rien tant ,après la grâce de Dieu, que de vous aimer et d'être aimé de vous. Mes fautes passées ne m'empêchent pas d'espérer cette faveur ; car, je le sais, ô ma douce et gracieuse Souveraine, vous ne dédaignez pas d'aimer même les plus misérables pécheurs dont vous vous voyez aimée ; au contraire, jamais vous ne vous laissez vaincre en amour par personne. Ah! Reine tout aimable, je veux aller vous aimer en paradis : là, prosterné à vos pieds, je connaîtrai mieux combien vous êtes aimable, et combien vous avez contribué à mon salut ; et ainsi, je vous aimerai d'un plus grand amour, et je vous aimerai éternellement, sans crainte de jamais cesser de vous aimer. O Marie, j'espère avec une entière confiance d'être sauvé par votre secours. Priez Jésus pour moi ; cela suffit : c'est à vous de me sauver ; vous êtes mon espérance. J'irai donc toujours chantant :

O mon unique espoir, sainte Vierge Marie,
A vous de me conduire à l'éternelle vie.

CHAPITRE IX.

O clemens, o pia !
O clémente, ô bonne

CLEMENCE ET BONTE DE MARIE.

Combien sont grandes la clémence et la bonté de Marie.

Pour exprimer la merveilleuse bonté de Marie envers nous, pauvres enfants d'Eve, saint Bernard l'appelle la véritable "terre promise où coulent la lait et le miel." Selon saint Léon, on devrait la nommer, non pas simplement Reine miséricordieuse, mais la miséricorde en personne, tellement ses entrailles maternelles surabondent de tendresse. Telle était également la pensée de saint Bonaventure. Voyant d'un côté Marie devenue Mère de Dieu en faveur des malheureux et investie de l'office de leur départir les grâces ; songeant d'un autre côté à sa vive sollicitude pour eux tous, et à l'extrême compassion qu'elle leur porte, et qui semble ne lui plus laisser qu'un désir, celui de subvenir à leurs besoins ; le saint disait qu'en présence de la bienheureuse Vierge il oubliait presque la justice divine, pour ne plus voir que la divine miséricorde dont elle est toute remplie. Voici ce passage plein d'onction : "Oui, auguste Souveraine, quand je vous regarde, je ne vois plus que miséricorde ; car c'est pour les misérables que Dieu vous a faite sa Mère et vous a confié la charge de faire miséricorde ; il n'est pas une misère qui vous trouve indifférente ; vous êtes tout enveloppée de miséricorde ; vous semblez n'avoir à cœur que de faire miséricorde."

Telle est, en un mot, la bonté du cœur compatissant de Marie, que selon le mot de l'abbé Guéric, il ne peut cesser un instant de produire pour nous des fruits de bonté. Eh ! s'écrie saint Bernard, que pourrait-il jaillir d'une source de bonté, sinon de la bonté ?

Voilà pourquoi Marie elle-même se dit : *Pareille à un bel olivier qui croit dans les champs.* De l'olivier il ne sort que de l'huile, symbole de miséricorde ; et des mains de Marie il ne tombe que grâces et miséricordes. On pourrait donc, avec le vénérable Louis du Pont, appeler le cœur de Marie la source de l'huile, puisqu'il est la source de miséricorde. Ainsi, lorsque nous recourons à cette tendre Mère pour lui demander l'huile de sa bonté, nous n'avons pas à craindre qu'elle nous réponde par un refus, comme firent les vierges prudentes aux vierges folles en alléguant l'insuffisance de leur provision. Non, l'huile de miséricorde ne saurait lui manquer ; car elle en est toute remplie, selon la remarque de saint Bonaventure. Aussi la sainte Eglise la proclame-t-elle non pas seulement Vierge prudente, mais Vierge très prudente ; c'est nous donner à entendre, dit Hugues de Saint-Victor, qu'elle est assez riche de grâce et de bonté pour nous en pourvoir tous abondamment, sans courir le risque de la voir jamais s'épuiser : "O pleine de grâce, vous en êtes tellement pleine, que le monde entier peut aller puiser en vous et s'enrichir de votre surabondance ; les vierges prudentes prirent de l'huile dans leurs vases pour entretenir leurs lampes ; mais vous, qui êtes la Vierge très prudente, vous avez pris avec vous un vase inépuisable, et d'où l'huile de la miséricorde déborde et suffit à tenir enflammées les lampes de tous les mortels."

Mais pourquoi, dans le texte que nous expliquons, est-il dit de ce bel olivier qu'il se trouve *au milieu des*

champs ? Pourquoi pas plutôt dans un jardin entouré de murs ou de haies ? C'est, répond Hugues de Saint-Victor, afin que tous puissent aisément le voir et s'en approcher, pour en obtenir le remède dont ils ont besoin. — Saint Antonin confirme cette belle pensée : "Quand un olivier est exposé dans un champ ouvert à tout le monde, observe-t-il, chacun peut aller en cueillir les fruits ; ainsi en est-il de Marie : tous les hommes, justes et pécheurs, peuvent recourir à elle pour avoir part à ses bontés." Oh ! continue le saint, combien de sentences, de châtiments, la bienheureuse Vierge a su faire révoquer par ses charitables prières, en faveur des pécheurs qui ont eu recours à elle !" — "Et quel refuge plus assuré pour nous que le sein compatissant de Marie ? Là, le pauvre a un asile, le malade y puise des remèdes et l'affligé des consolations ; dans la perplexité on y trouve des conseils, et dans le délaissement un appui." Ainsi parle le dévot Thomas A.Kempis.

Que nous serions à plaindre, si nous n'avions pas cette Mère de miséricorde, si attentive et si empressée à nous secourir dans nos misères ! *Où la femme manque*, dit l'Esprit-Saint, *l'indigent souffre et gémit.* Par cette femme, saint Jean Damascène entend Marie, sans laquelle nous sommes tous infirmes et souffrants. C'est bien dit, car, Dieu ayant décrété qu'aucune grâce ne s'accordera qu'à la prière de Marie, là où cette prière n'intervient pas, il n'est nul espoir de miséricorde ; ainsi le Seigneur lui-même l'a-t-il déclaré à sainte Brigitte.

Mais qui sait ?peut-être Marie ne voit pas nos misères, ou les voit sans compassion. Gardons-nous de cette pensée : bien mieux que nous-mêmes elle les voit et elle est loin d'y être insensible. "Entre tous les saints, il n'en est aucun qui compatisse comme elle à nos maux,"dit saint Antonin. Aussi, "partout

où elle aperçoit des souffrances, elle y court avec l
remèdes de sa grande miséricorde." Cette pens
de Richard de Saint-Laurent est confirmée en c
termes par Mendoza : "Oui, ô Vierge bénie et not
Mère, vous répandez à pleines mains vos bienfai
là où vous rencontrez nos besoins." — Et ce char
table office, notre bonne Mère ne cessera jamais de
remplir ; c'est elle qui nous l'assure ; *Je ne cesser*
jusqu'au siècle futur, de remplir mon ministère en pr
sence du Seigneur dans la sainte demeure. Parol
que le cardinal Hugues commente ainsi : "Je n
cesserai pas, jusqu'à la fin du monde, de secourir l
hommes dans leurs besoins, et de prier pour les p
cheurs, afin qu'ils se sauvent et qu'ils soient préserv
du malheur éternel."

Au rapport de Suétone, l'empereur Titus était
désireux d'accorder ses faveurs à qui les lui demandai
que, si parfois il n'avait pas eu l'occasion d'accorde
quelque grâce, il disait tout contristé : *Diem perdidi*
Ce jour est un jour perdu pour moi, puisque je l'a
passé sans faire de bien à personne. — Vraisembla
blement, Titus parlait ainsi plus par vanité, ou pa
une recherche ambitieuse de l'estime du monde, qu
par un sentiment d'humanité. Il n'en est pas ain
de notre Reine Marie ; si jamais un de ses jours s
passait sans être signalé par aucun bienfait, elle dirai
aussi : J'ai perdu ma journée ; mais elle le dirai
uniquement parce qu'elle est pleine de charité et ani
mée du désir de nous faire du bien. Ce désir va s
loin que, selon Bernardin de Bustis, il surpasse notr
avidité à recevoir ses bienfaits. Aussi, ajoute l
même, jamais nous ne recourrons à elle sans lui trou
ver les mains pleines de miséricorde et de libéralité

Marie a été figurée par Rébecca, dont on sait l'his
toire. Comme le serviteur d'Abraham lui deman
dait un peu d'eau à boire : *Buvez, Seigneur*, lui ré

pondit-elle ; *de plus je vais puiser de l'eau en assez grande quantité pour abreuver tous vos chameaux.* Ce trait inspire au dévot saint Bernard les paroles suivantes qu'il adresse à la Vierge : Auguste Reine, le vaisseau de vos miséricordes déborde de toutes parts ; versez donc, non seulement au serviteur d'Abraham, mais aussi à ses chameaux. C'est-à-dire : Vous êtes pleine de bonté et plus libérale que Rébecca; aussi, non contente de faire sentir les effets de votre immense miséricorde au serviteur d'Abraham, qui représente les fidèles serviteurs de Dieu, vous en faites encore part aux bêtes de somme, qui sont la figure des pécheurs. D'un autre côté, Rébecca donna plus qu'on ne lui demandait, et Marie donne toujours plus qu'on ne lui demande. La libéralité de Marie, dit Richard de Saint-Laurent, ressemble à celle de son Fils, dont les largesses vont toujours au-delà de nos requêtes, et qui, pour cette raison, est appelé par saint Paul un Dieu riche de grâces, et prodigue de ses dons à l'égard de tous ceux qui le prient. De là cette prière d'un pieux auteur à Marie : "Vierge sainte, daignez prier vous-même pour moi ; car vous solliciterez les grâces pour moi avec bien plus de dévotion que je ne saurais le faire, et vous m'obtiendrez beaucoup plus que je ne saurais demander."

Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus-Christ et sa doctrine, saint Jacques et saint Jean dirent au divin Maître : "Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre sur eux et de les dévorer?" Mais le Sauveur répondit : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.* C'est-à-dire: Mon esprit n'est que miséricorde et douceur ; car je suis venu du ciel pour sauver les pécheurs, et non pour les punir ; et vous demandez leur perte? Quoi ! du feu, des châtiments ! taisez-vous, ne me parlez plus de châtiments ; ce n'est pas là mon esprit. —

Or, l'esprit de Marie étant entièrement conforme à celui de son Fils, nous ne pouvons douter de son inclination à user de miséricorde ; elle-même disait un jour à sainte Brigitte : "On m'appelle la Mère de miséricorde ; c'est avec raison, ma fille, car la miséricorde de mon Fils m'a rendue compatissante et douce envers tout le monde." C'est dans ce sens que saint Bernard interprète la vision où Marie fut montrée à saint Jean revêtue du soleil : "Céleste Reine, dit le saint Docteur, vous revêtez le soleil, et le soleil vous revêt ;" vous avez revêtu le Verbe divin de la chair humaine, et à son tour il vous a revêtue de sa puissance et de sa miséricorde.

Cette Reine est donc si clémente et si bonne que, quand un pécheur vient réclamer son assistance, elle ne commence point par examiner ses mérites, assure le même saint, ni s'il est digne ou non d'être exaucé ; mais elle exauce et secourt quiconque se présente. Voilà pourquoi, remarque saint Hildebert, elle est dite *belle comme la lune.* Elle éclaire et aide les plus indignes pécheurs, comme cet astre répand ici-bas sa douce et bienfaisante lumière sur les êtres les plus vils. D'autre part, bien que la lune emprunte au soleil toute sa lumière, elle la distribue en bien moins de temps que lui ne distribue la sienne : ce qu'il fait en un an, remarque un auteur, elle le fait en un mois. Et selon saint Anselme, nous obtenons parfois plus promptement le secours du ciel en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus. Hugues de Saint-Victor ajoute que, si nos péchés nous font craindre de nous approcher de Dieu, Majesté infinie et offensée par nous, du moins nous ne devons pas hésiter d'aller à Marie, en qui nous ne trouvons rien de redoutable. Sans doute, elle est sainte, elle est immaculée, elle est Reine de l'univers, elle est Mère de Dieu ; mais enfin elle est revêtue de la même chair que nous ; comme nous elle est enfant d'Adam.

En un mot, dit saint Bernard, en Marie tout est grâce et bonté ; comme Mère de miséricorde, elle se fait tout à tous ; et, dans sa grande charité, elle s'est rendue débitrice à l'égard des justes et des pécheurs ; elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous viennent y puiser. De même donc que le démon rôde sans cesse, cherchant quelqu'un à qui il puisse donner la mort, ou, selon le mot de saint Pierre, *qu'il puisse dévorer, ainsi remarque Bernardin de Bustis, Marie est sans cesse à la recherche d'âmes à qui elle puisse au contraire donner la vie et le salut.*

Nous devons d'ailleurs être persuadés avec saint Germain que la protection de Marie est plus étendue et plus puissante que nous ne pouvons l'imaginer, "Et d'où vient, demande le père Pelbart, que le Seigneur, qui, dans l'ancienne loi, punissait avec tant de rigueur les moindres fautes, use à présent de tant de miséricorde envers les plus grands coupables ? Dieu le fait, répond-il, pour l'amour de Marie et en considération de ses mérites." Ah ! s'écrit saint Fulgence, depuis combien de temps le monde ne serait-il pas abîmé, si Marie ne l'avait soutenu par son intercession. Mais nous pouvons, dit Arnauld de Chartres, nous présenter à Dieu avec assurance et en espérer tous les biens, maintenant que le Fils est notre Médiateur auprès du Père, et que la Mère intercède pour nous auprès du Fils. En effet, comment le Père n'exaucerait-il pas son Fils, lui montrant les plaies qu'il a souffertes pour les pécheurs ? et comment le Fils n'exaucerait-il pas sa Mère, lui montrant le sein qui l'a nourri ? Et saint Pierre Chrysologue assure, avec une énergie remarquable, que cette Vierge unique, ayant logé le Seigneur dans son chaste sein, en exige, pour prix de l'hospitalité qu'elle lui a donnée, la paix du monde, le salut de ceux qui étaient perdus et la vie de ceux qui étaient morts.

Oh ! s'écrie l'abbé de Celles, combien de pécheurs qui méritaient d'être condamnés par la justice de Dieu, sont sauvés par la miséricorde de Marie ! Car elle est le trésor de Dieu et la trésorière de toutes les grâces; de sorte que notre salut est entre ses mains. Recourons donc toujours à cette auguste Mère de miséricorde, avec le ferme espoir d'être sauvés par son intercession ; car elle est, comme l'appelle Bernardin de Bustis, notre salut, notre vie, notre espérance, notre conseil, notre refuge, notre secours. Selon saint Antonin, Marie est ce trône de la grâce devant lequel l'Apôtre nous exhorte à nous présenter avec confiance, afin d'obtenir la divine miséricorde et tous les secours nécessaires à notre salut. Et sainte Catherine de Sienne avait coutume de l'appeler "la dispensatrice de la divine miséricorde."

Concluons par la belle et touchante exclamation de saint Bernard sur ces paroles : "O clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie !" Voici comment il s'exprime : "O Marie ! vous êtes clémente envers les misérables, bonne envers ceux qui vous prient, douce envers ceux qui vous aiment. Vous êtes clémente envers les pénitents, bonne envers ceux qui font des progrès, douce envers ceux qui sont arrivés à la perfection. Vous montrez votre clémence en nous préservant des châtiments, votre bonté en nous dispensant les grâces, votre douceur en vous donnant à ceux qui vous cherchent."

EXEMPLE.

Le père Charles Bovio rapporte qu'à Dormans, en Champagne, un homme marié entretenait un commerce criminel avec une femme. Son épouse, indignée de cette conduite, ne faisait qu'appeler les châtiments de Dieu sur les deux coupables. Un jour entre autres,

elle alla dans une église devant l'autel de la sainte Vierge, pour demander justice contre celle qui lui avait ravi l'affection de son mari. Or, la femme pécheresse avait coutume de venir prier aussi devant cet autel, et y récitait chaque jour un *Ave Maria*. Une nuit, la divine Mère apparut en songe à l'épouse affligée ; celle-ci ne l'eut pas sitôt vue, qu'elle se mit à répéter son invocation ordinaire : "Justice, ô Mère de Dieu ! justice !" mais Marie lui répondit : "Quoi! justice! c'est à moi que tu demandes justice ? adresse-toi pour cela à quelque autre ; moi, je ne puis faire justice." Ensuite elle ajouta : "Sache que cette pécheresse me récite chaque jour certaine prière, et je ne puis souffrir qu'aucune personne qui récite cette prière, soit châtiée pour ses péchés."

Lorsqu'il fit jour, cette pauvre femme se rendit entendre la messe dans l'église susdite ; et comme elle en sortait, elle rencontra celle qui lui causait tant de peine. Dès qu'elle l'apperçut, elle se mit à l'injurier, la traitant de sorcière, qui, par des enchantements, était venue à bout d'ensorceler la sainte Vierge elle-même. "Taisez-vous, lui cria-t-on alors ; que dites-vous là ? — Et pourquoi me tairais-je ? répondit-elle ; ce que je dis, n'est que trop vrai : cette nuit, la sainte Vierge m'est apparue ; et comme je lui demandais justice, elle m'a répondu qu'elle ne pouvait me satisfaire, à cause d'une prière que cette scélérate lui récite tous les jours." Là-dessus on demanda à celle-ci quelle était la prière qu'elle récitait à la Mère de Dieu ; elle répondit que c'était l'*Ave Maria*. Mais, apprenant que la bienheureuse Vierge, pour cette simple dévotion, usait envers elle d'une si grande miséricorde, elle alla immédiatement se jeter aux pieds de son image ; et là, en présence de tout le monde, elle demanda pardon du scandale qu'elle avait causé, et fit vœu de continence perpétuelle. De plus, s'étant revêtue d'un habit religieux, et s'étant construit une

petite cellule dans le voisinage de cette église, elle renferma, et persévéra dans les exercices de la pe tence jusqu'à sa mort.

PRIERE.

O Mère de miséricorde, puisque vous êtes si com tissante, et que vous avez un si grand désir de nous fa du bien, à nous, misérables pécheurs, et de nous acc der ce que nous vous demandons, moi le plus misér de tous les hommes, je viens implorer votre bonté ; d gnez m'exaucer. Que d'autres vous demandent tout qu'ils voudront, santé, biens et avantages tempore pour moi, ô Marie, je vous demande ce que vous-mê désirez trouver en moi, ce qui est le plus conforme et plus agréable à votre très saint cœur. Vous êtes humble ; obtenez-moi donc l'humilité et l'amour d mépris. Vous savez été si patiente dans les peines cette vie ; obtenez-moi la patience dans les contrariét Vous êtes si remplie d'amour pour Dieu ; obtenez-m le don du saint et pur amour. Vous êtes toute plei de charité pour le prochain ; obtenez-moi la charité e vers tous, et surtout envers ceux qui me sont opposé Vous fûtes toujours unie à la volonté de Dieu ; obtene moi une entière conformité à toutes les dispositions la providence qui me concernent.

En un mot, vous êtes la plus sainte de toutes les cré tures ; ô Marie, rendez-moi saint. L'amour ne vo manque point, vous pouvez et vous voulez me procur tous les biens ; la seule chose donc qui puisse m'en pêcher de recevoir vos grâces, c'est, ou ma négligence vous invoquer, ou mon peu de confiance en votre inte cession ; mais, ces deux dispositions essentielles, l fidélité à vous invoquer et la confiance en vous, c'es vous-même qui devez me les obtenir, et c'est à vous que j les demande, c'est de vous que je les veux, c'est de vou que je les espère, et je les attends de vous avec assurance ô Marie, ma Mère, mon espérance, mon amour, ma vie mon refuge, mon secours et ma consolation ! Amen

CHAPITRE X.

O dulcis Virgo Maria.
O douce Vierge Marie.

DOUCEUR DU NOM DE MARIE

Combien le nom de Marie est doux pendant la vie et à la mort.

L'auguste nom de la Mère de Dieu, le nom de Marie n'est pas d'origine terrestre ; il ne fut pas, comme les autres noms, inventé par l'esprit des hommes ; il ne lui fut pas donné par leur libre choix : descendu du ciel, il lui fut imposé par un décret divin ; ainsi l'attestent saint Jérôme, saint Epiphane, saint Antonin, et d'autres auteurs.

"Le nom de Marie, dit saint Pierre Damien, fut tiré du trésor de la Divinité." Oui, ô Marie, ajoute Richard de Saint-Laurent, votre nom sublime et admirable est sorti du trésor de la Divinité ; les trois personnes de la Trinité sainte vous l'ont donné d'un commun accord, ce nom qui éclipse tous les noms après celui de votre Fils ; elles l'ont rempli de tant de majesté et de puissance que, quand il est prononcé, il faut que tout se prosterne pour le vénérer, au ciel, sur la terre et dans les enfers." Mais sans parler des autres prérogatives que le Seigneur a voulu attacher au nom de Marie, considérons ici combien il l'a rendu doux aux serviteurs de cette céleste Reine, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort.

Premièrement, le nom de Marie est doux à ses serviteurs pendant leur vie. Le saint anachorète Ho-

norius le trouvait plein de tout ce qu'il y a de do
et de suavité en Dieu ; et pour le glorieux sain
toine de Padoue, ce nom avait les mêmes cha
que saint Bernard trouvait dans celui de J
"Le nom de Jésus, avait dit Bernard, le nom de M
reprenait Antoine, est une joie au cœur de ses
serviteurs, un miel sur leurs lèvres, une mélodie
leurs oreilles." Le vénérable Juvénal Ancina,
que de Saluces, goûtait en prononçant le nom
Marie, une douceur sensible telle, dit son histo
qu'il s'en léchait les lèvres. On lit la même c
d'une femme de Cologne : "Je ne prononce ja
le nom de Marie, assurait-elle à l'évêque Massi
sans que mon palais soit flatté d'une saveur s
rieure à celle du miel." Massilius adopta sa prat
et expérimenta la même douceur.

Lors de l'Assomption de la Vierge, les anges dem
dèrent à trois reprises quel était son nom ; on p
le conclure de ces trois passages des Cantiques : "*Q
le est celle-ci qui monte du désert comme un nuage d
cens ? — Quelle est celle-ci qui s'avance comme
aurore naissante ? — Quelle est celle-ci qui s'élève
désert, nageant dans les délices ?*" Pourquoi, se
mande Richard, pourquoi les anges répètent-ils t
de fois leur question : Quelle est celle-ci ?... C'
sans doute, répond-il, afin d'entendre répéter le n
de Marie, tant ce nom résonne délicieusenent à l
reille des anges eux-mêmes.

Mais ce n'est pas de cette douceur sensible que j'e
tends parler ici : il n'est pas donné à tous de la senti
je veux parler d'une douceur spirituelle, d'un sen
ment salutaire de consolation, d'amour, de joie,
confiance et de force, que le nom de Marie inspi
communément à ceux qui le prononcent avec d
votion.

L'abbé Francon dit à ce sujet : "Après le saint nom de Jésus, le nom de Marie est si fécond en biens de tout genre, que, ni sur la terre ni dans le ciel, on n'entend prononcer aucun nom qui remplisse les âmes dévotes d'autant de grâces, de consolation et d'espérance. En effet, continue le même auteur, le nom de Marie renferme je ne sais quoi d'admirable, de doux et de divin, qui fait qu'il ne peut retentir dans un cœur aimant sans l'embaumer d'une odeur de sainte suavité. Et voici, dit-il en finissant, la merveille de cet auguste nom : mille fois répété, il paraît toujours nouveau à ceux qui aiment Marie, aussi bien que le plaisir avec lequel ils l'entendent."

Le bienheureux Henri Suson avait bien fait, lui aussi, l'expérience de cette douceur du nom de Marie. En le prononçant il se sentait, disait-il lui-même, tout pénétré de confiance et enflammé d'amour ; aussi, versant des larmes de joie et transporté hors de lui-même, il eût voulu que le cœur lui bondit de la poitrine jusque sur les lèvres ; car, assurait-il, ce nom si doux, si cher, se liquéfiait au fond de son âme comme un rayon de miel. Après quoi il s'écriait: "O nom plein de suavité ! O Marie ! que devez-vous donc être vous-même, si votre nom seul est déjà si aimable et si gracieux ?"

De son côté, saint Bernard, s'adressant à sa bonne Mère, lui disait en ces termes pleins de tendresse, la flamme dont il brûlait pour elle : "O grande, ô clémente, ô admirable Marie ! ô Vierge très sainte et digne de toute louange, combien doux et aimable est votre nom ! On ne peut le prononcer sans se sentir embrasé d'amour et pour vous et pour Dieu ; il suffit même que ce nom se présente à la pensée de ceux qui vous aiment, pour accroître beaucoup leur amour et les consoler." — Ah ! si les richesses consolent les pauvres, en les tirant de leur misère, ajoute Richard

de Saint-Laurent, combien plus, ô Marie, votre n
nous console dans nos peines, car, bien mieux que
richesses de la terre, il adoucit les angoisses de la
présente !

En un mot, ô Mère de Dieu, votre nom est tel
ment rempli, comme le dit saint Méthode, de grâ
et de bénédictions divines, que, comme l'affir
saint Bonaventure, ou ne saurait le prononcer dé
tement sans en tirer quelque bien. Quelque
durci que puisse être un pécheur, eût-il même per
toute confiance en Dieu, qu'il vous nomme seuleme
ô Vierge pleine de bonté ; et, ajoute le pieux Idi
telle est la vertu de votre nom qu'il sentira sa dure
s'amollir d'une manière merveilleuse ; car c'est vo
qui faites revivre les pécheurs à l'espérance du pard
et de la grâce.

Votre doux nom, dit à son tour saint Ambroi
est un baume qui répand l'odeur de la grâce ; al
que ce baume de salut descende au fond de nos âme
Voici donc ce que le saint vous demandait par c
paroles, ô Marie, et ce que nous vous demando
après lui : faites que nous pensions souvent à invoqu
votre nom avec amour et confiance ; car c'est
sinon un signe de la présence de la grâce divine
nous, du moins un gage de son prochain retour.
én est bien ainsi, car, ô Marie, selon la pensée
Ludolphe de Saxe, "le souvenir de votre nom conso
les affligés, remet dans la voie du salut ceux qui
sont sortis, et fortifie les pécheurs contre la tentatio
du désespoir."

"De même donc que, par ses cinq plaies, Jésu
Christ a préparé le remède à tous les maux du monde
ainsi, par la vertu de son très saint nom composé d
cinq lettres, Marie ménage chaque jour aux pécheur
observe Pelbart, le rémission de leurs fautes." Voil
pourquoi il est dit dans les cantiques sacrés : *Vot*

nom est comme une huile répandue ; paroles qu'Alain de l'Isle commente ainsi : "L'huile guérit les malades, répand une odeur agréable, et nourrit la flamme ; et le nom de Marie guérit les pécheurs, réjouit les âmes, et les embrase du divin amour. Aussi, Richard de Saint-Laurent exhorte tous les pécheurs à invoquer ce nom assez puissant à lui seul pour les délivrer de tous leurs maux ; car il n'est point de maladie si funeste, assure-t-il, qui ne cède aussitôt à sa vertu salutaire.

D'autre part, au témoignage de Thomas A-Kempis "les démons redoutent à tel point la Reine du ciel, que, si quelqu'un vient à prononcer son nom, ils fuient incontinent loin de lui, comme on fait pour échapper aux atteintes de la flamme." Et d'après une révélation de la bienheureuse Vierge elle-même à sainte Brigitte, il n'est pas en cette vie de pécheur, si froid, si étranger soit-il à l'amour divin ,qui ne puisse forcer l'esprit malin à s'éloigner, à la seule condition d'invoquer le saint nom de Marie avec le bon propos de se convertir. Une autre fois, revenant sur le même sujet, Marie disait à la même sainte : "Tous les démons révèrent mon nom et le redoutent ; et rien qu'à l'entendre, ils relâchent au plus vite l'âme qu'ils tenaient déjà entre leurs griffes." Par contre, pendant que les anges rebelles s'éloignent des pécheurs qui invoquent le nom de Marie, les bons anges se rapprochent davantage des âmes justes qui le prononcent dévotement ; c'est ce qu'a dit encore Notre-Dame à sainte Brigitte.

Selon saint Germain, comme la respiration est un signe de vie, ainsi la répétition fréquente du nom de Marie est un signe, ou que déjà la grâce vit en nous, ou qu'elle y revivra bientôt ; car ce nom puissant a la vertu d'attirer en ceux qui l'invoquent, le secours de Dieu et la vie.

Enfin, Richard de Saint-Laurent dit que ce no
admirable est comme une forte tour où le péche
qui s'y réfugie est à l'abri de la mort, où les plus dé
pérés trouvent une défense sûre et le salut. Ma
continue le même, cette tour céleste ne préserve p
seulement les pécheurs du châtiment qui leur sera
dû ; elle protège encore les justes contre les assau
de l'enfer ; et après le nom de Jésus, aucun nom n'e
secourable aux hommes, aucun n'est salutaire à l'ég
du grand nom de Marie.

Notamment, c'est chose universellement reconnu
et dont les serviteurs de Marie font tous les jou
l'expérience, que son nom puissant donne la for
de vaincre les tentations contre la chasteté. S
ces paroles de saint Luc : "Et le nom de cette Vier
est Marie," le même Richard observe que l'évangélis
a joint ensemble le nom de Marie et celui de Vierg
pour nous donner à entendre que le nom de cette Vie
ge très pure ne va jamais sans la chasteté. De
cette sentence de saint Jean Chrysostome: "Ce no
béni est un indice de chasteté. C'est-à-dire : cel
qui doute s'il n'a pas consenti à une tentation impur
mais qui se souvient en même temps d'avoir alo
invoqué le nom de Marie, qu'il se rassure, il n'a p
blessé la sainte vertu ; cette invocation même en e
un signe certain.

Puisqu'il en est ainsi, soyons fidèles à suivre le sa
conseil de saint Bernard : "Dans les périls, dans l
difficultés, dans les perplexités, pensez à Marie, dit-
invoquez Marie ; que son nom ne quitte jamais v
lèvres, qu'il soit constamment dans votre cœur
Oui, toutes les fois que nous sommes en danger d
perdre la grâce de Dieu, pensons à Marie, invoquo
le nom de Marie conjointement avec celui de Jésus
car ces deux noms ne doivent jamais se séparer. Qu
ces deux noms si doux et si puissants ne s'éloigner

jamais de notre cœur ni de nos lèvres ; ils nous donneront la force de ne pas succomber et de vaincre toutes les tentations.

Admirables sont les faveurs promises par Jésus-Christ à ceux qui sont dévots au nom de Marie ; sainte Brigitte les apprit de la bouche du Sauveur lui-même s'entretenant avec sa sainte Mère : "Quiconque, lui disait-il, invoquera votre nom avec confiance et avec le propos de s'amender, recevra trois grâces signalées, savoir : un parfait repentir de ses péchés, la grâce d'en faire pénitence avec la force de parvenir à la perfection, et finalement la gloire céleste. Car, ô ma Mère, ajouta le divin Sauveur, vos paroles me sont si douces et si agréables, que je ne puis vous refuser aucune de vos demandes."

Saint Ephrem va jusqu'à dire que "le nom de Marie est la clef du ciel" pour ceux qui l'invoquent dévotement. Saint Bonaventure a donc raison de proclamer Marie le Salut de tous ceux qui l'invoquent : *O salus te invocantium* ! comme si c'était une même chose d'invoquer le nom de Marie et d'obtenir le salut éternel. Et en effet, Richard de Saint-Laurent nous assure que par l'invocation de ce nom si saint et si doux, nous acquérons une grâce surabondante en cette vie et un sublime degré de gloire en l'autre.

Concluons par cette exhortation de Thomas A-Kempis : "Voulez-vous donc, mes frères, être consolés dans toutes vos peines, recourez à Marie, invoquez Marie, honorez Marie, recommandez-vous à Marie ; réjouissez-vous avec Marie, pleurez avec Marie, priez avec Marie, marchez avec Marie, cherchez Jésus avec Marie, désirez enfin vivre et mourir avec Jésus et Marie. Par ce moyen, ajoute-t-il, vous avancerez toujours dans la voie du Seigneur ; car Marie priera volontiers pour vous, et le Fils exaucera certainement sa Mère."

Le saint nom de Marie est donc pour ses serviteu pendant leur vie, la source de bien des douceurs et d grâces bien précieuses ; il nous reste à voir combie plus doux encore il leur devient au dernier momen en rendant leur mort tranquille et sainte.

Le père Sertorius Caputo, de la Compagnie d Jésus, engageait tous ceux qui doivent assister un mou rant, à lui répéter fréquemment le nom de Marie prononcé à l'heure de la mort, disait-il, ce nom de vi et d'espérance suffit à lui seul pour mettre en fuit les démons et fortifier les mourants dans toutes leu angoisses. Avec non moins de zèle, saint Camill de Lellis recommandait à ses religieux d'excite souvent les moribonds à invoquer les noms de Jésu et de Marie. Après avoir lui-même suggéré toujour cette sainte pratique aux autres, il apprit par sa pro pre expérience combien elle est douce et salutaire l'heure de la mort. En ce moment suprême, racont l'auteur de sa vie, il prononçait avec tant de tendress les noms si chers à son cœur de Jésus et de Marie que les flammes dont il était consumé, se communi quaient aux assistants. Enfin, les yeux amoureuse ment fixés sur les images de Jésus et de Marie, le fron serein et les bras en croix, il expira dans une pai céleste, en invoquant encore ces doux noms, qu furent les dernières paroles de sa vie.

Jésus ! Marie !... est-il prière plus courte qu celle-là ? et pourtant, remarque Thomas A-Kempis autant elle est facile à retenir, autant elle est douc à méditer, et elle est une puissante sauvegarde, contr tous les ennemis de notre salut.

Heureux, s'écriait saint Bonaventure, heureu celui qui aime votre doux nom, ô Mère de Dieu Votre nom est si glorieux, si admirable en est la vertu que tous ceux qui ont soin de l'invoquer à l'article d la mort, n'ont rien à craindre des attaques de l'ennemi

Ah ! quel bonheur de mourir comme le père Fulgence d'Ascoli, capucin, qui rendit le dernier soupir en chantant :

O beauté sans égale ! ô Marie, ô Marie !
Je veux quitter la terre en votre compagnie.

Quel bonheur de mourir comme le bienheureux Henri, moine de Citeaux, qui d'après les annales de l'Ordre, sortit de ce monde en articulant le nom de Marie.

Prions donc, pieux lecteur, prions Dieu de nous faire cette grâce que la dernière parole de nos lèvres mourantes soit le nom de Marie. Tels étaient le désir et la prière de saint Germain : "Que ma langue, au moment de se glacer, répète encore une fois le nom de Marie." Oh ! que la mort est douce et paisible, sous les auspices et la protection de ce nom de salut, de ce nom que Dieu accorde d'invoquer au moment de mourir, à ceux là seuls qu'il veut voir sauvés !

Ma douce Souveraine et ma Mère, je vous aime beaucoup ; et par amour pour vous, j'aime aussi votre saint nom ; je suis résolu et j'espère, avec votre secours, de l'invoquer pendant toute ma vie, et à ma mort. Je vous adresse donc, en terminant, cette tendre prière de saint Bonaventure : Pour la gloire de votre nom, lorsque mon âme sortira de ce monde , venez au-devant d'elle, ô Vierge bénie, et daignez la recevoir entre vos bras. Ayez la bonté de venir la consoler alors par votre douce présence ; soyez pour elle l'échelle et la voie du ciel ; obtenez-lui la grâce du pardon et l'éternel repos. O Marie, notre Avocate, c'est à vous de défendre vos serviteurs et de plaider leur cause au tribunal de Jésus-Christ.

EXEMPLE.

Le fait qu'on va lire est rapporté par le père Rho et par le père Lyrœus, comme arrivé vers l'an 1465 dans la province de Gueldre.

Une jeune fille nommée Marie fut un jour envoyée par son oncle au marché de Nimègue, pour acheter divers objets, avec ordre de se retirer le soir chez une tante qu'elle avait en cette ville. Elle obéit ; mais, le soir, étant allée trouver sa tante, elle en fut durement repoussée, et elle dut se remettre en chemin pour regagner sa maison. Mais bientôt, se voyant surprise par la nuit, elle entre dans une si grande colère, qu'elle appelle le démon à haute voix. Celui-ci lui apparaît aussitôt sous la forme d'un homme, et lui promet de l'aider, à une condition. "Je suis prête à tout faire," répond la malheureuse. "Tout ce que je veux, lui dit alors le malin esprit, c'est que dorénavant vous ne fassiez plus le signe de la croix, et que vous changiez de nom. — Quant au signe de la croix, réplique-t-elle, je ne le ferai plus ; mais pour mon nom de Marie, il m'est trop cher, je ne veux pas en changer. – Et moi, je ne vous aide pas, reprend le démon." Enfin, après beaucoup de débats, ils convinrent qu'elle s'appellerait de la première lettre du nom de Marie, Emme ou Emma. Cela conclu, ils se rendirent à Anvers, où la misérable passa six années en cette détestable compagnie, et se livra au libertinage jusqu'à devenir le scandale de la ville entière.

Un jour, elle dit au démon qu'elle désirait revoir son pays. L'esprit infernal fit d'abord des difficultés, mais il dut finir par céder. Lorsqu'ils arrivèrent à Nimègue, on y représentait un drame tiré de la vie de la sainte Vierge. Ce spectacle toucha la pauvre Emma, qui avait conservé un reste de dévotion à la

Mère de Dieu ; elle se mit à pleurer. "Que faisons-nous ici ? dit alors son compagnon ; allons-nous jouer, nous aussi, la comédie ?" Il la saisit en même temps pour l'entraîner ailleurs ; mais, voyant qu'elle résiste, et que déjà elle lui échappe, de rage, il l'élève en l'air et la jette au milieu du théâtre. Ainsi délivrée, la pauvre fille raconta ce qui lui était arrivé, et se présenta ensuite au curé pour se confesser ; mais le curé la renvoya à l'archevêque de Cologne, et l'archevêque au pape. Ce dernier entendit sa confession, et lui imposa pour pénitence de porter continuellement trois anneaux de fer, dont un au cou et un à chaque bras. Elle obéit, revint à Maestricht, et s'y renferma dans un couvent de repenties, où elle vécut quatorze ans dans l'exercice de rudes pénitences. Après ce laps de temps, un matin à son lever, elle trouva les trois anneaux brisés d'eux-mêmes. Deux ans plus tard, elle mourut en odeur de sainteté, et voulut qu'on l'ensevelît avec ces trois mêmes anneaux qui, d'esclave de l'enfer, l'avaient rendue l'heureuse captive de sa Libératrice.

PRIERE.

O Marie, auguste Mère de Dieu et ma Mère, il est vrai que je ne suis pas digne de prononcer votre nom ; mais, puisque vous m'aimez et que vous désirez mon salut, vous m'accorderez de pouvoir toujours, quelque impure que soit ma langue, appeler à mon aide ce nom si saint et si puissant, notre soutien pendant la vie, et notre salut à l'heure de la mort. Ah ! Marie, vierge pleine de pureté et de douceur, faites que votre nom soit désormais la respiration de mon âme ; et ne tardez pas à me secourir, chaque fois que je vous invoquerai : dans toutes les tentations et dans tous les besoins que j'éprou-

verai dorénavant, je suis résolu de ne jamais manquer de recourir à vous, en répétant toujours : Marie ! Marie ! —

Voilà, je l'espère, ce que je ferai durant le reste de ma vie, et surtout dans les derniers moments, pour aller ensuite louer éternellement en paradis votre nom bien-aimé, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie ! Ah! aimable Marie, quelle consolation, quelle douceur, quelle confiance, quelle tendresse ressent mon âme, quand je prononce votre nom, ou seulement quand je pense à vous ! Je remercie le Seigneur mon Dieu de vous avoir donné, pour mon bonheur, ce nom si doux, si aimable et si puissant. Mais, ma Souveraine, je ne me contente pas de prononcer votre nom, je veux encore le prononcer par amour, je veux que mon affection m'avertisse de le répéter à toute heure, en sorte que je puisse m'écrier avec saint Anselme de Lucques : O Nom de la Mère de Dieu, tu es mon amour !

Ma chère Marie, mon bien-aimé Jésus, que vos doux noms vivent à jamais dans mon cœur et dans tous les cœurs ! que mon âme perde le souvenir de tous les autres noms, pour se rappeler uniquement et invoquer sans cesse vos noms vénérés ! Ah ! Jésus, mon Rédempteur, et Marie, ma Mère, quand je serai arrivé à l'article de la mort, à ce moment décisif où mon âme devra sortir de cette vie, je vous en conjure par vos mérites, accordez-moi cette grâce qu'avant de devenir à jamais muette, ma bouche répète une dernière fois ces mots : Je vous aime, Jésus et Marie ! — Jésus et Marie ! je vous donne mon cœur et mon âme.

— o —

NOTRE-DAME DU PERPETUEL-SECOURS.

Histoire de l'Image miraculeuse.

I

Vers la fin du XVe siècle, alors que les Turcs, à l'apogée de leur puissance, envahissaient le midi de l'Europe, des habitants de l'Ile de Candie ou de Crète fuyaient devant ces barbares et faisaient voile vers les côtes de l'Italie. A peine sortis du port, ils virent le ciel se couvrir d'épais nuages, et une affreuse tempête se déchaîner sur les eaux . L'ennemi des âmes prévoyait-il déjà le bien qui devait résulter de ce voyage, ou bien Dieu permettait-il ce fâcheux accident pour manifester ses [illegible] seins ? Toujours est-il que bientôt, la violence de l'orage croissant à chaque instant, matelots et passagers se crurent perdus.

Un seul ne partageait pas la commune frayeur ; par son calme, il semblait dire, comme autrefois saint Paul, à ses compagnons d'infortune : "Ne craignez rien, Dieu veut que j'arrive à Rome, le vaisseau qui me porte ne saurait périr."C'était un pieux marchand, probablement italien de naissance, plus avide des biens de la grâce que de ceux de la fortune, et grand serviteur de Marie. Néanmoins, le péril était devenu imminent, il descendit un instant à sa cabine, reparut, et découvrant à tous les yeux une image de sa céleste Protectrice :

"Voici, dit-il, Celle qui doit nous sauver : jetons-nous à ses genoux, et invoquons tous ensemble la MERE DU PERPETUEL SECOURS."

Dans les grands périls, les moins dévots, les plu indifférents même se souviennent qu'il est un Die au ciel et qu'il a une mère. Aussi, à la voix du bo marchand, tous ceux qui montaient le vaisseau s'em pressèrent de se prosterner devant l'image de Cell que l'Eglise invoque sous le nom, si doux aux nautor niers, d'Etoile de la mer. Ce ne fut pas en vain: pres que aussitôt le calme succéda à la tourmente, et u vent favorable poussa le navire dans un port d'Italie Quant au pieux propriétaire de l'image secourable, se rendit à Rome.

Son intention n'était nullement de s'y fixer, mai de se rendre de là dans sa patrie ; et en quittant l ville sainte, il n'y eût certainement pas laissé son trés sor, son précieux tableau, qui lui était devenu, on l conçoit, plus cher que jamais, mais une fois arrivé dans la capitale du monde chrétien, Notre-Dame du Perpétuel-Secours n'en voulait plus sortir..... Qu'ad vint-il donc? Que son fidèle serviteur tomba malad chez un de ses amis, et sentit bientôt sa fin approcher Il appela son hôte, lui remit la sainte image, et lu fit promettre de procurer par tous les moyens en son pouvoir, qu'elle fut exposée et publiquement honoré dans une des églises de Rome. Après quoi, on es en droit de le penser, il alla recevoir au ciel la récom pense assurée à tous les vrais serviteurs de la Rein des Anges.

II

Il est dit que toutes les œuvres de Dieu souffriront contradiction. L'ennemi de tout bien est avant tout l'ennemi de Celle qui lui a écrasé la tête ; et, selon la prophétie antique, il ne cesse de dresser des pièges à son pied triomphant. Sachant combien d'âmes Ma rie lui arrache chaque jour, il n'a rien tant à cœur que

d'entraver son culte en tous lieux. Afin donc d'empêcher Notre-Dame du Perpétuel-Secours de faire rayonner sa salutaire influence sur toute la ville de Rome et par suite sur l'univers, il imagina de la tenir captive dans la maison privée où elle avait reçu l'hospitalité. Pour cela, il inspira à la femme du dépositaire un attachement tout naturel mais si vif pour la Madone, qu'aucunes représentations de son mari ne purent la résoudre à s'en défaire pour l'exposer dans une église. Et Dieu le permit pour la gloire de sa Mère, et afin de faire connaître plus clairement ses desseins sur la sainte image.

La Reine du ciel se montra alors en songe au trop faible mari, et lui fit comprendre que, d'après les dernières volontés du marchand défunt, il était obligé en conscience de mettre la ville entière en possession du tableau. A trois reprises différentes, elle lui rappela la promesse solennelle qu'il en avait faite à son ami expirant, et le menaça des plus grand maux s'il ne tenait parole. Troublé par ces avertissements, il en fit part à sa femme, mais elle, pour toute réponse, se moqua de sa crédulité, et il n'eût pas la force de la contrister. La très sainte Vierge lui apparut alors une quatrième fois, et lui dit d'un ton sévère : "Je t'ai averti trois fois, et toujours inutilement. Pour que je puisse sortir de ta maison, il faudra que tu en sortes d'abord toi-même." En effet, bientôt il tomba malade et mourut au bout de quelques jours.

La volonté divine s'étant si clairement manifestée par la mort de l'injuste détenteur de la sainte image, vous pensez sans doute, pieux lecteur, que sa veuve épouvantée va obéir sans aucun délai ? Il n'en fut rien ; cette femme n'en parut que plus intraitable. Et Dieu, que fera-t-il ? va-t-il la frapper comme il a fait son mari ? Cela ne convenait point, d'abord par-

ce qu'elle restait seule témoin de l'histoire de l'imag miraculeuse, et puis parce qu'elle avait une petit fille candide et innocente, qu'il ne fallait pas rendr orpheline. Cette enfant parut à Marie un instru ment propre à l'accomplissement de ses desseins.

Un jour donc, l'obstinée géôlière de la Madon vit accourir à elle sa fille qui se jeta entre ses bras e criant : "Maman ! maman ! je viens de voir un très belle dame toute resplendissante, qui m'a dit *Va à l'instant trouver ta mère, et répète-lui que* NOTRE DAME DU PERPETUEL-SECOURS *veut être exposée* à l vénération des fidèles dans une église de Rome." Profondément émue, la veuve allait obéir, quand se voyant vaincu, Satan tenta de renouer sa tram perfide : Une amie à qui la veuve s'ouvrit de sa ré solution, l'engagea à mépriser ce qu'elle appelait le rêves d'une enfant, et elle accompagna ce consei d'un horrible blasphème. Son crime ne resta pa impuni : saisie d'épouvantables convulsions, elle s vit forcée de reconnaître sa faute et d'en implorer l pardon. Et Marie, voulant montrer qu'elle étai bien la Mère du Perpétuel-Secours, accorda sa pre mière grâce de guérison à celle qui l'avait si indigne ment outragée. A peine la coupable eut-elle touch avec respect et confiance la sainte Image ,que son ma disparut.

Frappée des deux prodiges dont elle venait d'êtr témoin, c'est-à-dire du châtiment subit de sa coupa ble amie,et de sa guérison non moins subite, la dépo sitaire de la sainte Madone rendit enfin les armes e promit d'obéir. Mais un point restait encore à dé cider. Des trois cents églises de Rome, laquelle fal lait-il enrichir de ce précieux trésor ? — Direz-vou peut-être, pieux lecteur, que la chose importait peu ? La très sainte Vierge fut d'un autre avis : répondant

au doute de la veuve, elle daigna apparaître une seconde fois à sa fille, et lui dit en termes formels : "Je veux être plaçée entre mon église bien-aimée de Sainte-Marie-Majeure et celle de mon cher fils Jean-de-Latran."

C'est qu'il est des lieux prédestinés à la prière, comme il est des âmes prédestinées à la sainteté. Or, entre les deux églises mentionnées par la Mère de Dieu dans son apparition à l'enfant, se trouvait, sur le mont Esquilin, un de ces lieux bénis. C'était là que saint Clet, second successeur du Prince des apôtres, avait transformé sa maison paternelle en oratoire, avec le titre de saint Matthieu. Après avoir servi de lieu de réunion aux fidèles pendant les atroces persécutions de Néron et de Dioclétien, cet oratoire avait été remplacé, au IVe siècle, par une magnifique église, laquelle fut restaurée et solennellement consacrée en 1110 par Pascal II. Enfin, au XVe siècle, elle fut confiée aux Religieux Augustins. Ce fut au prieur de ces Religieux que la veuve convertie vint offrir le tableau de Notre-Dame du Perpetuel-Secours.

Voilà par quelles voies providentielles notre chère Madone arriva sur le théâtre de sa gloire et prit possession du domicile de ses bienfaits.

III

Le 27 mars 1499, la Basilique de Saint-Matthieu voyaient réunie dans son enceinte, une foule pieuse et recueillie. Bientôt on en vit sortir Notre-Dame du Perpétuel-Secours que l'on porta en triomphe à travers les rues de Rome, avant de la placer définitivement dans le sanctuaire qu'elle s'était choisi. Sur le parcours, un cri d'admiration éclata tout à coup dans la foule : une femme paralysée d'un bras venait d'être guérie par le seul attouchement de l'image bénie. Ainsi

la Madone prenait-elle possession authentique de confiance des Romains. Après la procession, elle fût solennellement installée sur le maître-autel de l'antique église ; et de là elle ne cessa, trois siècles durant, de répandre ses faveurs sur ceux qui l'invoquaient. Ces bienfaits sans nombre furent rendus sensibles par le concours des fidèles qui affluaient à Saint-Matthieu de tous les quartiers de Rome, et de toutes les villes d'alentour.

La dite église devint bientôt si célèbre, que Léon X crut devoir lui rendre le titre cardinalice qu'elle avait perdu depuis neuf siècles. Entre les hommes éminents qui en furent titulaires, on compte le célèbre cardinal Nerli, grand dévôt de la sainte Madone. Il se fit un devoir de transmettre aux générations futures le souvenir des bontés de sa Protectrice, et voulut que son tombeau prît une voix pour la louer. Lui-même composa cette épigraphe qui fut gravée sur sa pierre sépulcrale : *Dans ce Temple de Saint-Matthieu,..... sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie,* PARTOUT SI RENOMMEE POUR L'ECLAT DE SES MIRACLES, repose le cardinal Nerli.

Le titre si magnifique et si doux de Notre-Dame du Perpétuel-Secours que la très sainte Vierge s'était attribué à elle-même, elle le justifia pleinement pendant les trois siècles que sa sainte Image demeura exposée à Saint-Matthieu. Rien de plus admirable que le témoignage des historiens unanimes à proclamer les faveurs miraculeuses obtenues à ses pieds pendant cette longue période.

L'an 1600, Panziroli écrivait : "L'Eglise de Saint-Matthieu possède une image de la sainte-Vierge, qui ayant fait *nombre de miracles* et accordé *une infinité de grâces,* est à bon droit considérée comme *miraculeuse.*" — En 1618, Lupardo parlait de la Madone en ces termes : "C'est une image de Marie *que ses miracles*

ont rendus célèbre.." — Totti, Martinelli et Piazza l'appellent *la Madone très miraculeuse.* Au XVIIe siècle, le P. Carocci, jésuite, engageait ses auditeurs, du haut de la chaire, à entendre la messe et à prier à l'autel de la sainte Image, afin de s'assurer *le perpétuel secours* de Marie pendant la vie et à la mort.

Citons un fait qui prouve que l'œil de Marie était toujours ouvert sur le sanctuaire qu'elle s'était choisi. Le sacristain de Saint-Matthieu eut un jour la tentation de dépouiller la Madone des richesses offertes à son autel par les pèlerins. Se voyant seul, il accomplit son criminel dessein et s'enfuit au plus vite vers sa maison. Mais bientôt, au lieu d'y arriver, il se retrouva, sans savoir comment, vis-à-vis de Saint-Matthieu. Il s'engage dans une autre rue, il marche, et, à sa grande surprise, il aboutit une seconde fois à Saint-Matthieu. Une troisième fois, il tente de regagner sa demeure ; mais toujours une main invisible le ramène à l'Eglise témoin de son sacrilège larcin. Frappé alors de cette intervention divine et touché de repentir, il reporte à la Madone les joyaux qu'il lui avait enlevés, et court de lui-même raconter aux religieux gardiens de la sainte Image, et sa faute et sa conversion.

IV

Nous avons vu, au commencement de ce récit, les efforts que Satan avait faits pour empêcher que l'Image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours ne fut honorée d'un culte public. On peut juger de là avec quel dépit il en vit la gloire pendant trois siècles. Or, à la grande différence de l'homme, le démon ne se décourage jamais : ce qu'il n'a pu faire aujourd'hui, il espère le faire demain. L'occasion se présenta enfin à lui de faire tomber une dévotion qui, à tant de titres, lui était odieuse ; il la saisit avidement.

On était à la fin du XVIIIe siècle ; la révolutio française promenait au loin ses ravages, souffla partout l'esprit d'indifférence et d'impiété, et amon celait sous ses pas des ruines de toute sorte. Déj même la pape Pie VI était mort en exil, et une armé ennemie occupait la capitale du monde catholique.... Un matin les pieux fidèles de cette ville apprirent qu l'empla ement de Saint-Matthieu avait été choi comme point stratégique par les Français, et que c sanctuaire vénéré allait disparaître. Au bout de quel ques jours, c'était fait ; et pour tout monument d'un si longue gloire, de tant de faveurs obtenues, de tant de douleurs consolées et de misères soulagées, l'Es quilin découronné n'offrit plus au regards attristés des serviteurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, que des débris informes. Hélas ! le souvenir même et le nom de la douce Madone allait rentrer dans l'oubli !

Chassés de leur pieux asile, les Pères Augustins, gardiens de notre chère Madone, furent transférés par Pie VII à Sainte-Marie in Posterula. Ils y emportèrent la miraculeuse Image, mais ne relevèrent pas son culte ; et grâce aux événements politiques dont la rapidité préoccupait tous les esprits, Notre-Dame du Perpétuel-Secours retomba, comme tant de majestés de cette malheureuse époque, dans un profond oubli. Cette déchéance, devons-nous l'attribuer à une coupable indifférence de la part des Augustins ? Non sans doute. Ces bons religieux aimèrent mieux tenir caché un si précieux trésor, que de l'exposer, par un zèle hors de saison, aux regards sacrilèges des profanateurs. Et puis la mort fit le reste, en moissonnant successivement les vieux moines qui avaient vu les beaux jours de Saint-Matthieu..... Cette raison est excellente au point de vue humain ; mais il doit en

être quelqu'une plus en harmonie avec l'histoire toute providentielle de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Rappelons-nous que Marie, lors de son apparition à la petite fille, avait témoigné la volonté expresse que son Image fut placée sur l'Esquilin. C'est du haut de cette colline, qu'elle voulait abaisser ses regards secourables sur la ville et sur le monde : exilée de là par l'impiété, elle attendait, pour renouer la chaîne de ses bienfaits, que les pieux Romains l'eussent rendue à sa demeure choisie, prédestinée : jusque-là, elle voulait demeurer dans l'ombre.

Cette réparation a eu lieu en 1866. Mais, avant de la raconter, nous dirons d'abord par quelles voies la divine Providence l'avait préparée ; et le lecteur jugera si ce second triomphe de la Madone sur son ennemi, a été moins merveilleux que le premier.

V

Pour relever la gloire de Notre-Dame du Perpétuel-Secours et rendre à son culte tout sa splendeur d'autrefois, plusieurs conditions étaient nécessaires, dont la première était, si l'image existait encore, que son identité pût être constatée au moins par un témoin digne de foi.

Vers l'an 1840, deux personnes priaient dans la chapelle intérieure du monastère des Augustins de Notre-Dame in Posterula. L'une était un vieillard âgée de plus de septante ans ; l'autre sortait à peine de l'enfance. Tout à coup, le vieillard indiquant à son jeune compagnon un tableau de la sainte Vierge appendu au mur de la chapelle : *Cette image*, lui dit-il, *a été autrefois en grande vénération dans l'église de Saint-Matthieu ; et l'on célébrait chaque année une fête solennelle en son honneur.*

Le vieillard qui venait de faire cette révélat
était un frère Augustin du nom d'Orsetti, et le der
survivant de ceux qui avaient vécu au Couvent
Saint-Matthieu. Le jeune homme se nommait
chel Marchi. Ce dernier regarda l'image, mais
attacher grande importance aux paroles du vieux r
ne. Vers la fin de sa vie, frère Orsetti devint pres
aveugle, et sa plus douce distraction était de s'en
tenir avec le jeune Marchi ; mais toujours il rever
avec une prédilection marquée à la chère Madone
à ses fêtes du temps passé. Parfois il lui disait a
insistance et une sorte de mystère : *"Sache, Mic
que la Madone si longtemps vénéré à Saint-Matth
est celle qui se trouve à la chapelle. Surtout, ne l'oul
pas !"* Et il ajoutait : *"Oui, Michel, cela est certa
M'as-tu compris ? Oh ! que de miracles opérés p
cette sainte image ! O !* ERA MOLTO MIRACOLOSA

Le jeune Marchi écoutait, mais sans bien compre
dre pourquoi son vieil ami insistait tant sur la reco
mandation de ne point oublier ce qu'il lui disait to
chant la Madone de la chapelle. Et, en effet, pou
quoi ne révélait-il pas aux Pères de sa communau
quel trésor recélait leur oratoire ? Le lecteur atten
répondra sans peine à cette question : Notre-Dan
du Perpétuel-Secours voulait retourner sur l'Esquilin
Mais à quoi pouvait aboutir la confidence faite à u
simple séculier, à Michel Marchi ? c'est ce que l'a
venir nous apprendra.

Frère Orsetti mourut en 1852, sans avoir eu la con
solation de voir refleurir le culte de sa chère Madone
mais consent du moins de laisser après lui un témoi
pour constater que le précieux tableau était bien celu
que tant de miracles avaient rendu célèbre à Saint
Matthieu. Il fallait maintenant élever un nouveau
sanctuaire, et cela sur l'Esquilin : qui le fera, et quel
en seront les heureux gardiens ?

Peu après la mort d'Orsetti, le pape Pie IX ordonnait au Supérieur général de la Congrégation du Très Saint Rédempteur de transférer de Naples à Rome le siège central de son Ordre. On se mit donc en quête d'un emplacement, et vers le mois de juin 1854, ne trouvant pas autre chose, on acheta sur l'Esquilin la *Villa Caserta*, vieux palais dans le jardin duquel on voit encore les ruines de Saint-Matthieu. Le vieux palais fut transformé en couvent ; on bâtit auprès une église qui fut dédiée sous le nom de saint Alphonse, fondateur des Rédemptoristes. Le nouveau sanctuaire était donc prêt ; il s'élevait sur les ruines de l'ancien comme pour relier le passé à l'avenir ; il était desservi par les enfants d'un saint fameux entre tous par son amour pour la Reine du ciel, grand prédicateur de ses gloires et de ses miséricordes, plusieurs fois favorisé de ses apparitions, et qui a imposé à ses religieux le précepte formel de professer une dévotion singulière envers Marie. Ces religieux, déjà très répandus, étaient à même de faire connaître en tous lieux la sainte Madone. Mais qui la leur fera d'abord connaître à eux-mêmes, et qui leur en confiera la garde ?

En fouillant les bibliothèques et les vieux manuscrits de l'Esquilin, un Père Rédemptoriste du nouveau couvent trouva des documents très précieux sur l'église ruinée de Saint-Matthieu, et notamment sur une image de Marie, célèbre, disait-on, par ses miracles. Comme il communiquait sa découverte à ses confrères, l'un d'eux frappé comme d'une lumière subite, s'écria : — Moi, je sais où est cette Vierge miraculeuse, je l'ai vue bien des fois dans la chapelle du couvent de Sainte-Marie in Posterula." — En effet, le Père qui parlait ainsi n'était autre que le confident de Frère Orsetti, c'était Michel Marchi, qui avait pris l'habit des enfants de saint Alphonse, peu après la fondation de la Villa-Caserta.

L'affaire, on le voit, était en bon chemin, mais bien loin encore de sa conclusion : à quel titre les Pères Rédemptoristes iraient-ils réclamer la sainte image ? Ils ignoraient encore absolument la volonté si formellement exprimée par la sainte Vierge qu'elle fût placée dans une église située entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. La Providence trouvera bien moyen de les en instruire.

En 1863, au mois de février, le R. P. Blosi, jésuite, prêchant un samedi sur les gloires de Marie, prit pour sujet de son allocution l'antique et miraculeuse image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. "Aujourd'hui, mes frères, dit-il, je vous parlerai d'une image de Marie autrefois fort célèbre parmi nous, mais retombée dans l'obscurité depuis soixante ans. Elle est sans doute ensevelie dans quelque oratoire où elle est privée de tout culte public et de ce concours admirable de peuple qui se pressait autour d'elle dans les siècles passés." — Ici l'orateur raconta comment la sainte Vierge avait fait connaître sa volonté d'être honorée entre Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure. Puis il ajouta : "Plaise au ciel que, parmi mes auditeurs, il s'en trouve un qui sache l'endroit où la sainte image est délaissée ! Qu'il informe ceux qui la retiennent dans l'oubli, que Marie veut qu'elle soit exposée à la vénération des fidèles. J'ose croire qu'ils la replaceront dans une des églises situées entre l'Esquilin et le Cœlius. Qui sait les faveurs qu'attirera sur le monde le culte rendu à Marie sous le titre qu'elle a choisi, de Notre-Dame du Perpétuel-Secours ? Heureux ceux qui travailleront à cette sainte entreprise !".

VI

On peut se figurer à quel point le sermon du P. Blosi impressionna les Rédemptoristes, à qui il fut

rapporté. Toutes les circonstances si providentielles que nous avons esquissées, ne désignaient-elles pas leur église, comme la nouvelle demeure choisie par la Madone du Perpétuel-Secours? Toutefois leur Supérieur général crut devoir attendre un temps plus opportun ; pendant deux années encore, il fit prier pour connaître mieux la volonté divine. Enfin, le 11 décembre 1865, le Révérendissime Père Mauron fut admis à l'audience du Souverain Pontife. Après lui avoir fait en quelques mots l'histoire de la Madone et des derniers faits relatés dans ce récit, il supplie Sa Sainteté d'accorder à la Congrégation du Très Saint Rédempteur la possession de la sainte image. Et Pie IX, si dévoué à la Vierge immaculée, si désireux d'en procurer la gloire et d'assurer sa protection à à l'Eglise universelle, souscrivit avec joie à une supplique si bien motivée. Et le 19 janvier 1866, après soixante années d'exil, Notre-Dame du Perpétuel-Secours se retrouvait sur l'Esquilin, à deux pas des ruines de son antique sanctuaire, dans l'église de l'un de ses plus célèbres serviteurs !

Une éclatante réinstallation devait réparer le trop long oubli où elle était restée plongée. Le 17 avril, le cardinal Patrizzi, au nom de sa Sainteté, publiait par toute la ville un *invito sagro*, dans lequel il annonçait au peuple romain que la sainte image allait être rendue au culte public dans l'église de Saint-Alphonse; qu'en conséquence, pour remercier Marie d'avoir choisi leur église pour demeure, et eux-mêmes pour gardiens de son image et propagateurs de son culte, les Pères Rédemptoristes célébreraient du 27 au 29 de ce mois un triduo solennel, après que la Madone miraculeuse aurait été portée processionnellement dans les rues de Rome.

Le 26 avril, fête de saint Clet, premier fondateur de l'église de Saint-Matthieu, la sainte Madone sortit en grande pompe de l'église de Saint-Alphonse. La procession se fit avec un enthousiasme indescriptible ; les rues, jonchées de laurier et de myrte, étaient trop étroites pour la foule, et pourtant cette foule était profondément recueillie. Le triduum répondit à ce premier élan. "Il est impossible, dit le *Journal de Rome*, de se figurer combien grand fut le concours du peuple à l'église de Saint-Alphonse pendant ces trois jours : cardinaux, évêques, prélats de toute qualité, clergé séculier et régulier, venaient célébrer le saint sacrifice devant la sainte image. On montait à l'Esquilin de tous les points de la ville, même des quartiers les plus éloignés. Du matin au soir, l'église ne désemplit pas, les confessionnaux et la sainte Table étaient assiégés." —"Il faudrait, dit un témoin oculaire, avoir vu ce pieux empressement pour s'en faire une idée : c'est rester au-dessous du chiffre réel, de dire que plus de cinquante mille personnes sont venues, pendant ces trois jours, honorer la sainte Image." "Les malades, les infirmes, les estropiés se font transporter à l'Eglise.

Le lecteur se souvient que, lors de la prise de possession de son premier sanctuaire, Notre-Dame du Perpétuel-Secours avait voulu conquérir la confiance des Romains par une guérison miraculeuse : pouvait-elle faire moins au jours de sa glorieuse réapparition ? Une petite fille de huit ans avait perdu, depuis quatre années déjà, l'usage de ses jambes, et ne pouvait se mouvoir qu'avec d'extrêmes difficultés. Sa mère eut la pensée de la présenter à la Vierge miraculeuse, au moment où celle-ci passait en triomphe. Aussitôt l'enfant recouvra en partie la liberté de ses mouvements. Quelques jours plus tard, la mère la porte dans l'église de Saint-Alphonse et la dépose devant

la sainte image. — Maintenant, dit-elle, achevez ce que vous avez commencé. — A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que la petite fille se lève et se met à marcher sans difficulté, à la grande stupéfaction des assistants.

Le mois de mai qui suivait immédiatement le triduo, fut célébré avec une ferveur toujours croissante, et terminé, à la demande et aux frais des habitants du quartier, par un autre triduo aussi splendide que le premier. Pendant ce mois de Marie, Pie IX alla lui-même rendre ses hommages à la Madone, dont il avait déjà accepté et placé dans sa chapelle une copie authentique. Enfin, le 23 juin 1867, la sainte image fut solennellement couronnée d'un diadème d'or par le Chapitre de la Basilique Vaticane.

VII

"Depuis qu'elle eut été recouvrée par une spéciale providence de Dieu, la sainte Image signala sa réapparition par de si éclatants et si nombreux prodiges, que son culte s'est répandu en peu d'années dans tout l'univers chrétien.'—A ces paroles, extraites de l'office de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, et qui montrent à quel point elle mérite le nom de miraculeuse, nous ajouterons qu'entre les miraculeuses, cette Image est privilégiée. Expliquons-nous.

Les images miraculeuses ne font généralement sentir leur bienfaisante action que dans des limites restreintes ; et les copies qu'on en fait n'ont pas la même vertu que les originaux. Notre chère Madone échappe à cette règle : de l'église de Saint-Alphonse à Rome, elle fait rayonner sa douce et puissante influence dans tous les lieux où s'est établie la Congrégation à qui le Ciel a daigné la confier, et qui se fait un devoir et une gloire d'en propager le culte. En

1916, plus de 4000 copies authentiques étaient vénérées dans des églises publiques; et ces églises sont devenues comme autant de centres secondaires, d'où les grâces se répandent sur toute une contrée: aussi y voit-on affluer les pèlerins et s'y accumuler les ex-voto. Enfin les médailles, gravures, miniatures représentant Notre-Dame du Perpétuel-Secours, servent chaque jour d'instruments aux guérisons, aux conversions, aux faveurs temporelles et spirituelles les plus précieuses, et souvent les plus merveilleuses, dans beaucoup de lieux de l'ancien et du nouveau monde.

Aussi le Saint-Siège n'a rien négligé pour favoriser la dévotion des fidèles envers la très sainte Vierge honorée sous ce titre, Pie IX a voulu que la Congrégation du Très Saint Rédempteur célèbre chaque année, au jour anniversaire du couronnement de la Madone, une fête solennelle sous le rite double de seconde classe avec office et messe propre. Une association ayant été érigée en 1871 sous l'invocation de Notre-Dame du Perpétuel-Secours et de saint Alphonse, le même pape, non content de faire inscrire son nom en tête de ceux des associés, l'éleva en 1876 au rang des archiconfréries, avec la faculté de s'affilier les autres associations du même nom, en quelque lieu qu'elles existent ; il en nomma Directeur à perpétuité le Supérieur général des Rédemptoristes, et l'enrichit de nombreuses indulgences."

En cette même année 1916 l'archiconfrérie de N. D. du Perpétuel-Secours et de S. Alphonse comptait déjà 1200 affiliations.

VIII

Nous voulons maintenant donner au lecteur un mot d'explication sur la chère Madone, dont nous avons à ce dessein, fait placer une copie en tête de

ce livre..... Que signifient ces deux anges ? Pourquoi cette attitude effrayée de l'Enfant divin ? Pourquoi ce regard mélancolique de sa Mère ? Quel rapport entre cette manière inaccoutumée de représenter la Mère de Dieu et le titre de Perpétuel-Secours ? Voici comment nous comprenons la scène que suppose cette mystique peinture.

Jésus enfant dormait paisiblement entre les bras de Marie. Tout à coup l'ange Gabriel, le révélateur du mystère de la Rédemption, et l'archange Michel, le protecteur de l'Eglise, lui ont apparu et ont dévoilé à ses yeux des objets effrayants. Michel tenait entre ses mains un vase plein de fiel ; de ce vase s'élevaient une lance meurtrière et un long roseau surmonté d'une éponge dégouttante de vinaigre. Gabriel lui présentait un bois horrible avec trois longs clous ; c'était le gibet des scélérats ; et au sommet de cet affreux instrument, le doux enfant a lu : JESUS DE NAZARETH. Réveillé en sursaut par cette vision terrible, il relève vivement la tête, saisit de ses mains tremblantes la main de sa Mère, et porte autour de lui un regard inquiet. Puis sans doute, il accepte les présents que son Père lui envoie par le moyen des anges et dit, comme il dira plus tard à Gethsémani : "Père, que votre volonté et non la mienne se fasse !" Le pieux artiste a donc voulu symboliser cette pensée, que dès son enfance, Jésus était continuellement occupé de sa passion future. Quant à Marie, d'accord avec son Fils pour nous racheter, comme Eve avait été d'accord avec Adam pour nous trahir, Marie unit son sacrifice à celui de Jésus ; et au lieu de le regarder, elle nous regarde ; pourquoi ? pour nous dire :

Pauvres enfants d'Eve, voyez combien vous avez été chers au Père céleste, à Jésus, à sa Mère ! Aimez donc votre Dieu, aimez Jésus, aimez-moi et mettez en moi toute votre confiance. Pouvez-vous douter

de ma puissance auprès du Seigneur ? En consentant à la mort cruelle de mon Fils, j'ai acquis sur vous des droits sacrés, et vous me fûtes donnés en échange de mon Jésus que je perdais. Pouvez-vous douter de ma tendresse envers vous, après que, pour vous voir sauvés, j'ai donné un tel Fils ? Ah ! vous m'avez coûté assez cher pour que je craigne de vous voir une seconde fois et à jamais perdus !..... Venez donc à moi : je tiens entre mes bras le prix de votre salut, le remède à tous vos maux quels qu'ils soient. Recourez donc à moi dans toutes vos peines, dans toutes vos faiblesses, dans tous vos doutes, après vos fautes : je vous consolerai, je vous fortifierai, je vous éclairerai, je vous relèverai, je vous secourrai perpétuellement, jusqu'à ce que je vous aie introduits au ciel !"

Pratiques de Dévotion envers la Très Sainte Vierge

Nous en mentionnerons un certain nombre. Ce n'est pas à dire qu'il faille les embrasser toutes. Choisissez celles qui s'adaptent le mieux à votre condition de vie, c'est-à-dire à vos occupations ou vos loisirs. Après que vous aurez choisi celles qui vous vont le mieux, soyez-y fidèles, car c'est là l'essentiel, comme le disait saint Jean Berchmans.

1o Réciter soir et matin trois *Ave Maria* suivis de l'invocation : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Cette invocation, vous tâcherez de la répéter fréquemment pendant le jour.

2o Dire chaque jour son chapelet, sinon de suite, du moins par parties, comme certains hommes du monde très occupés, profitant à cet effet de leurs courses et de leurs moments perdus, et le disant au besoin sur leurs doigts.

3o Dire les litanies de la très sainte Vierge à la prière du soir.

4o Dire l'*Ave Maria* avant et après les principales actions, et quand on entend sonner l'heure, comme faisait saint Alphonse de Liguori.

5o Garder la chrétienne habitude de dire l'Angélus au son de la cloche.

6o Communier autant que possible à toutes les principales fêtes de la sainte Vierge.

7o Pratiquer quelque acte de pénitence et de charité, et assister à la sainte messe tous les samedis.

8o Se faire inscrire dans les confréries du Saint-Rosaire, de Notre-dame du Perpétuel-Secours, porter régulièrement le scapulaire du Carmel, ou au moins la médaille bénite pour remplacer le scapulaire. Mieux encore porter les cinq scapulaires : Du Carmel, des Sept Douleurs, de l'Immaculée Conception, de la Très sainte Trinité, de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

9o Surtout se recommander à Marie dans toutes les peines et dans toutes les tentations, et lui en demander souvent la grâce.

Prière à Notre-Dame du Perpétuel-Secours

O sainte Vierge Marie qui, pour nous inspirer une confiance sans bornes, avez voulu prendre le nom si doux de Mère du Perpétuel-Secours, je vous supplie de me secourir en tout temps et en tout lieu : dans mes tentations, après mes chutes, dans mes difficultés, dans toutes les misères de la vie et surtout au moment de ma mort. Donnez-moi, O charitable Mère, la pensée et l'habitude de recourir toujours à vous ; car je suis sûr que, si je vous invoque fidèlement, vous serez fidèle à me secourir. Procurez-moi donc cette grâce des grâces, la grâce de vous prier sans cesse et avec la confiance d'un enfant, afin que,

par la vertu de cette prière fidèle, j'obtienne votre Perpétuel-Secours et la persévérance finale. Bénissez-moi, ô tendre et secourable Mère, et priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

Invocations à Notre-Dame du Perpétuel-Secours

O Mère du Perpétuel-Secours, ô vous dont le nom seul inspire la confiance, *venez à mon secours, ô charitable Mère.*

Au moment périlleux de la tentation, pour que je résiste,

Si j'avais eu le malheur de pécher, pour que je me relève,

Si quelque lien funeste m'enchaîne au service du démon, pour que je le brise,

Contre les séductions du monde, les compagnies dangereuses et les livres pernicieux,

Si je vis dans la tiédeur, pour que bientôt je me ranime,

Dans la réception des sacrements et les devoirs de la piété chrétienne,

Dans toutes les épreuves et les peines de la vie,

Contre ma propre inconstance et pour que je persévère jusqu'à la fin,

Pour que je vous aime, vous serve et vous invoque toujours,

Pour que je porte mon prochain à vous aimer, à vous servir et à vous invoquer,

Venez à mon secours, ô charitable Mère, jusqu'à mon dernier jour, jusqu'à mon dernier soupir.

O Mère du Perpétuel-Secours, protégez aussi tous ceux que j'aime, le Souverain Pontife, l'Eglise, ma patrie, ma famille, mes amis, mes ennemis, tous les malheureux, et enfin les pauvres âmes du purgatoire. Venez à leur secours. Ainsi soit-il.

Exemples de la protection merveilleuse de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Un jeune homme, à la mort, refusait de se confesser. Fatigué des pressantes sollicitations de sa mère, il lui défendit de s'approcher de son lit. L'insolante obstination du fils n'eut toutefois pas raison du zèle de la mère chrétienne. Animée d'une inébranlable confiance, elle recourt à Notre-Dame du Perpétuel-Secours et glisse une de ses médailles sous l'oreiller du jeune moribond. Le secours de Marie ne se fit pas attendre.

Deux jours après, le malade demande lui-même le prêtre, se confesse et meurt dans les meilleurs sentiments.

A ce fait qui s'est passé à Bruxelles, Belgique, ajoutons-en un autre non moins merveilleux.

Un jeune homme de bonne famille se mourait d'une maladie qu'il n'avait pas contractée au service de Dieu. Depuis qu'il était esclave de ses passions, il dédaignait les pratiques religieuses. Plus de prières, plus de messe, plus de confession surtout. Déjà

la mission touchait à sa fin et le pauvre enfant s'obstinait dans son refus. Sa mère et ses sœurs, au comble de la désolation, vinrent faire part au missionnaire de leur amer chagrin. "Faites-lui porter une médaille, répond celui-ci, et invoquez à cette intention la Vierge miraculeuse."

On suivit le conseil à la lettre. A peine le jeune prodigue eut-il consenti à passer à son cou la médaille, qu'il devint plus traitable. Puis, de lui-même, il fait venir un père missionnaire, et se confesse dans les meilleures dispositions. Quelque temps après, la mort l'appelait, mais réconcilié, au tribunal du souverain Juge.

Secouru dans de violentes tentations

Citons, dans toute sa simplicité, mais aussi dans toute la vivacité de la reconnaissance qui l'a dictée, la lettre suivante. Elle dira combien Notre-Dame du Perpétuel-Secours est prompte à voler au secours de l'âme aux prises avec le démon de l'impureté.

"Il y a quinze mois environ, assailli par de violentes tentations contre la belle vertu, je ne vis d'autre moyen de m'en délivrer que de me jeter dans les bras de celle qu'on n'invoque jamais en vain. Membre de l'archiconfrérie de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, ce fut sous ce nom que j'implorai la protection de la Très Sainte Vierge. Elle ne me fit point défaut. Mais, voulant savoir si c'était pour tout de bon que la sainte Vierge m'avait pris sous sa protection, je lui promis, si, pendant un an, je ne ressentais plus ces dangereuses tentations, de me vouer à son culte et de faire publier combien grande est sa puissance contre le serpent infernal.

"La sainte Vierge a tenu parole ; je tiens la mienne. En conséquence veuillez insérer dans le bulletin de

l'archiconfrérie un petit article, pour que le monde sache qu'en recourant à la Mère de Dieu, on est assuré de son secours."

Un jeune homme de vingt ans.

Une épileptique délivrée de son affreux mal, raconte ainsi sa miraculeuse guérison :

"Depuis plus de seize ans, j'étais sujette à l'épilepsie. Au moins tous les deux mois, de terribles crises me réduisaient au plus triste état. Les médecins, à bout de ressources, déclarèrent le mal sans remède et firent comprendre à ma famille que je pourrais bien devenir folle. Dans une situation aussi peu réjouissante, je mis toute ma confiance en Notre-Dame du Perpétuel-Secours et je me rendis à son sanctuaire pour me recommander aux prières de l'archiconfrérie.

Là, je promets à la sainte Vierge que si, pendant un an je n'avais pas de crise, en reconnaissance, je lui offrirais tous les samedis une communion avec un don pour son autel.

Prières et promesses ont été agréées par Marie. Voilà plus d'un an qu'il n'y a plus de symptômes de mon mal, et même, je jouis d'une excellente santé. Inutile d'ajouter que de mon côté, je tiens ma promesse : chaque samedi, dans sa chapelle bénie, je suis heureuse d'offrir à ma céleste Libératrice le don qui la réjouit le plus, une fervente communion.

Dramatique protection d'une famille

Ce fait, tel que le raconte l'heureuse protégée de Marie, s'est passé au Chili, à quelques lieux de Valparaiso.

"Il y a dix mois, écrit-elle, mon mari dut se rendre pour affaires commerciales à Valparaiso. Je demeurai seule à la maison avec mes sept enfants dont l'aîné n'a que douze ans. Un magasin rempli de marchandises et loin de toute habitation, une femme seule avec de petits enfants, il y avait de quoi tenter les brigands dont le pays est infesté.

Aussi grande, fut ma crainte. La pensée me vint de constituer Notre-Dame du Perpétuel-Secours gardiennne de la maison. A cet effet, je suspends son image à la porte de communication entre le magasin et ma chambre à coucher. A la prière du soir, je recommande à mes enfants de prier avec ferveur Notre-Dame du Perpétuel-Secours, afin qu'elle nous garde cette nuit, et nous protège contre les voleurs et les assassins.

Aussitôt ces pauvres enfants de s'écrier en levant leurs mains vers la sainte Image : "Notre-Dame du Perpétuel-Secours, veillez sur nous, protégez-nous." Le plus jeune, âgé à peine de deux ans, ne comprenait pas le danger qu'il courait ; et pourtant, par ses gestes il imitait ses frères et sœurs. Cette scène me toucha jusqu'aux larmes ; le cœur de Marie en fut ému de son côté, et cette charitable Mère nous fut secourable.

Voici de quelle manière.

Il était une heure du matin. Réveillée depuis un instant, j'entendis distinctement des hommes qui rôdaient autour de la maison. Ils parlaient à voix basse, tramant sans doute quelque criminel dessein.

"Mon Dieu, m'écriai-je ,ayez pitié de nous. Notre-Dame, sauvez-moi, sauvez mes enfants." Je n'en pus dire davantage, la peur me glaça, je restai comme paralysée dans mon lit. Bientôt de grands coups de pioche retentirent ; les bandits essayaient d'enfoncer

la porte du magasin ; mais bardée d'épaisses lames de fer elle ne céda pas. Ils attaquent alors le mur de la maison et y pratiquent une large ouverture. La chose ne fut pas trop malaisée, les maisons de nos pays étant pour la plupart construites en briques de terre cuites au soleil.

Par cette brèche les voleurs pénétrèrent facilement dans le magasin. Juges de mon effroi. Entre le magasin et la chambre à coucher il n'y a qu'une simple porte sans serrure ni verrou. Par bonheur il y avait une armure plus puissante : Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Mais voici que cette porte s'entr'ouvre. Vie, honneur, fortune, tout est perdu ! Mon Dieu, je vous recommande mon âme. Ma terreur était à son comble. Toutefois la porte se referme presque aussitôt ; et ainsi, trois fois de suite. Pendant ce temps on emporte caisses, ballots, tiroirs, puis le silence se fait et..... plus rien jusqu'au matin.

Quand il fit jour, je me levai et entrai vite au magasin. Pillage, désordre complet ; on avait fait main basse sur tout ce qui avait quelque valeur. Pour plus de sept mille francs de marchandises en étoffe, en sucre, en denrées de toute sorte avaient disparu. Mais nous avions la vie sauve et nous bénissions notre céleste gardienne.

Notre-Dame du Perpétuel-Secours ne se contenta pourtant pas de cette première et inappréciable faveur. Pour récompenser notre filial abandon à son secours, elle voulut nous rendre jusqu'aux biens qu'on nous avait volés.

Vers midi, passe un cavalier ; il arrête son cheval et me jette cette parole : "Madame, les brigands sont à une heure dans la forêt, ils se partagent le butin : je cours au chef-lieu, avertir la police." Il pique des deux et disparait.

La gendarmerie avisée, accourt aussitôt, découvre les brigands et les met en état d'arrestation. Ils étaient au nombre de six, et des plus dangereux. Leur chef, redouté dans toute la contrée, avait assassiné déjà plus de trente personnes et commis toutes sortes d'attrocités. Par un raffinement de cruauté, il s'attaquait surtout aux petits enfants et les faisait mourir dans d'horribles tourments.

Aux assises le juge l'interroge et lui dit :

Comment vous, homme de sang, n'avez-vous pas tué cette femme et ses enfants ?

C'était mon intention, répond le criminel, et déjà je pénétrais dans la chambre à coucher, armé d'un coutelas, pour mettre mon projet à exécution. Mais en poussant la porte je sentis une main qui m'arrêtait, et une voix me disait : "*N'entre pas.*" Deux fois je revins à la charge, et deux fois je sentis la même main et entendis la même voix. Saisi de frayeur, je n'osai avancer, et je dis à mes compagnons : Allons-nous-en.

On infligea à ces misérables le juste châtiment, et les marchandises volées furent rendues.

Amour, reconnaissance à la Madone du Perpétuel-Secours, et qu'après avoir arraché ma famille à la mort ici-bas, elle nous délivre, en l'autre monde, de la mort éternelle.

Ainsi se termine le récit de cette pieuse chrétienne, à laquelle s'appliquent si justement les paroles de Notre Seigneur : *Femme, ta confiance t'a sauvée.*

Cantique à Notre-Dame du Perpétuel Secours

(air du fameux cantique à la Bonne sainte Anne : *Vers son sanctuaire.*)

O Vierge chérie,
Reçois nos serments,
Et viens, ô Marie,
Bénir tes enfants.

O Vierge fidèle,
A toi j'ai recours ;
Au cœur qui t'appelle
Donne ton secours.

Ton enfant sans cesse
Se sent défaillir ;
Contre sa faiblesse
Viens le secourir.

Des sentiers du vice
Ecarte mes pas ;
O Vierge propice,
Ne t'éloigne pas.

Mon âme coupable
Dans ses fers gémit ;
Mère secourable,
Rends-moi Jésus-Christ.

Celui qui te prie,
Mère du Sauveur,
Retrouve la vie,
La paix et le bonheur

Dans ton sanctuaire,
L'abri des pécheurs,
Entends, bonne Mère,
Le cri de nos cœurs.

Tes enfants rebelles
Veulent devenir
Des enfants fidèles ;
Daigne les bénir.

Viens, ô bonne Mère,
Viens nous relever ;
Vierge, en toi j'espère,
Je veux me sauver.

Demande toi-même,
Vierge, en ton nom,
La grâce suprême
Du divin pardon.

Ton peuple, ô Marie,
Est à tes genoux ;
Il t'implore, il prie ;
Vierge, exauce-nous.

Deux mots, tendre Mère,
Résument nos vœux :
T'aimer sur la terre,
Te voir dans les cieux.

Refrain : Ave, Ave, Ave Maria.
Ave, Ave. Ave Maria.

TABLE DES MATIERES

Avertissement.....
A Jésus et à Marie.....
Introduction qu'il est nécessaire de lire .....

CHAPITRE I.

MARIE, NOTRE REINE, NOTRE MERE

I. Combien doit être grande notre confiance en Marie parce qu'elle est Reine de miséricorde.....
II. Combien notre confiance en Marie doit être plus grand encore, parce qu'elle est notre Mère.....
III. Combien est grand l'amour que nous porte Marie, notr Mère .....
IV. Marie est aussi la Mère des pécheurs repentants .....

CHAPITRE II.

MARIE, NOTRE VIE, NOTRE DOUCEUR

I. Marie est notre vie, parce qu'elle nous obtient le pardo de nos péchés.....
II. Marie est encore notre vie, parce qu'elle nous obtien la persévérance .....
III. Marie est notre douceur: elle rend la mort douce à se serviteurs .....

CHAPITRE III.

MARIE, NOTRE ESPERANCE

I. Marie est l'espérance de tous les hommes..... 87
II. Marie est l'espérance des pécheurs 96

CHAPITRE IV.

MARIE, NOTRE SECOURS

I. Combien Marie est prompte à secourir ceux qui l'invoquent 108
II. Combien Marie est puissante à défendre ceux qui l'invoquent contre les attaques du démon 118

CHAPITRE V.

MARIE, NOTRE MEDIATRICE

I. Que l'intercession de Marie nous est nécessaire pour nous sauver..... 128
II. Suite du même sujet 137

CHAPITRE VI.

MARIE, NOTRE AVOCATE

I. Marie est une Avocate assez puissante pour nous sauver tous..... 148
II. Marie est une Avocate compatissante, qui ne refuse pas de défendre la cause des plus misérables..... 159
III. Marie réconcilie les pécheurs avec Dieu..... 167

CHAPITRE VII.

MARIE, NOTRE GARDIENNE

Marie est tout yeux pour compatir à nos misères et les soulager 178

CHAPITRE VIII.

MARIE, NOTRE SALUT

I. Marie préserve de l'enfer ceux qui l'honorent .....
II. Marie secourt ses serviteurs dans le purgatoire.....
III. Marie conduit ses serviteurs en paradis.....

CHAPITRE IX.

CLEMENCE ET BONTE DE MARIE

Combien sont grandes la clémence et la bonté de Marie

CHAPITRE X.

DOUCEUR DU NOM DE MARIE

Combien le nom de Marie est doux pendant la vie et la mort.....

NOTRE-DAME DU PERPETUEL-SECOURS

Histoire de l'image miraculeuse.....
de 23
Pratiques de dévotion envers la Très Sainte Vierge .....
Prière à Notre-Dame du Perpétuel-Secours.....
Invocations à Notre-Dame du Perpétuel-Secours .....
Exemples de la protection merveilleuse de Notre-Da
du Perpétuel-Secours.....de 25
Cantique à Notre-Dame du Perpétuel-Secours.....

..... 188
..... 198
..... 204

le Marie.... 215

la vie et à
..... 225

COURS

.....
de 237 à 254
erge 254
..... 255
urs 256
otre-Dame
...de 257 à 262
s..... 263